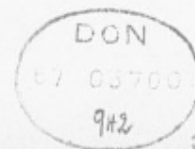


04983

Ch. Lemaire

Voyage
au
Congo.

Fol. 0³m
753



F 361

4



Lemaire, Charles (1863-1925). Voyage au Congo / Ch. Lemaire. 1897.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

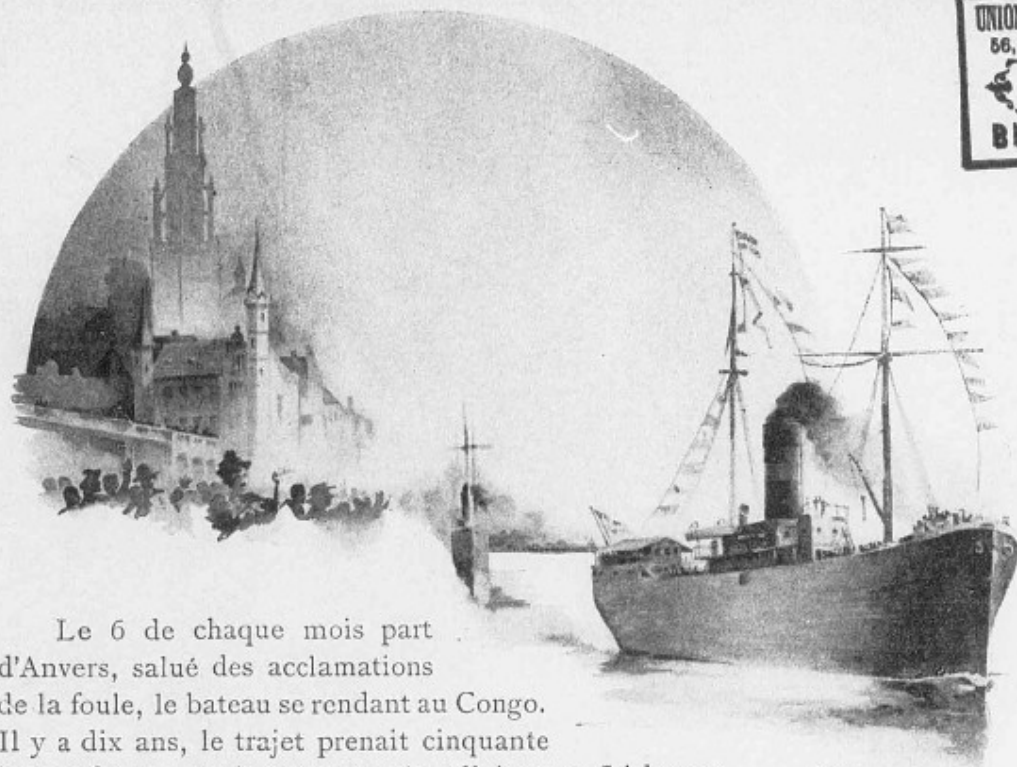
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

UNION COLONIALE FRANÇAISE
56, Rue de Provence, PARIS
21 JAN 97
BIBLIOTHÈQUE



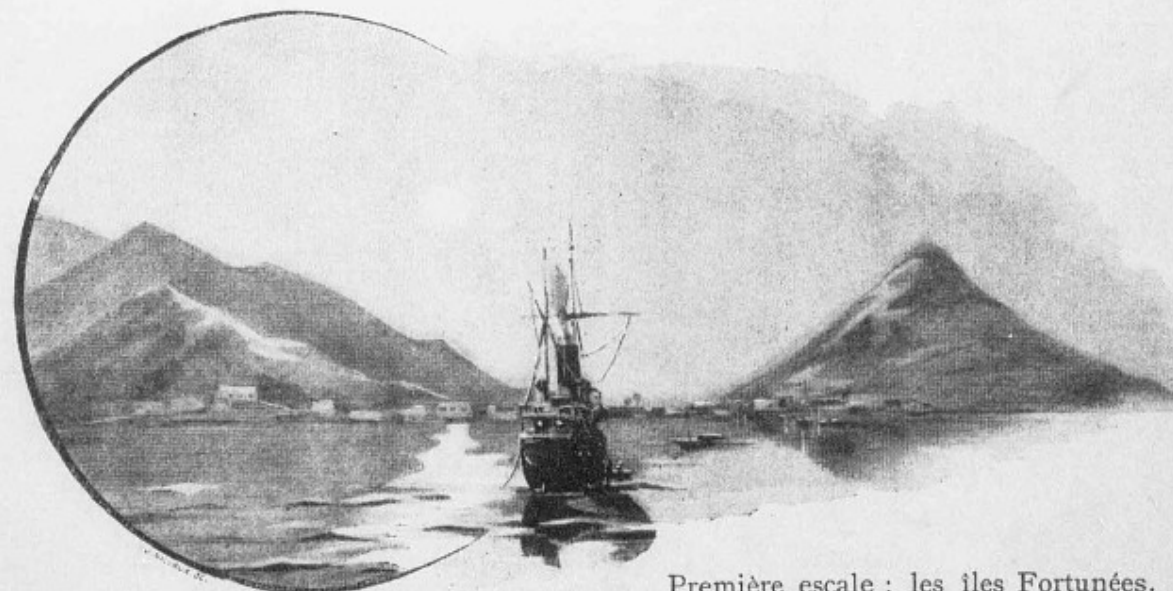
Le 6 de chaque mois part d'Anvers, salué des acclamations de la foule, le bateau se rendant au Congo. Il y a dix ans, le trajet prenait cinquante jours; deux ou trois passagers s'en allaient par Lisbonne ou par Liverpool.

Aujourd'hui — 1895 — le trajet d'Anvers-Matadi prend dix-huit jours. Le nombre de passagers est de trente-cinq en moyenne. Au mois d'avril 1893, cent passagers sont partis pour le Congo : 70 par le *Loualaba*, 30 par la *Marie Woermann*.

Depuis le 6 février, les bateaux allant au Congo battent pavillon belge et dépendent de la Société Belge Maritime du Congo. Ils s'appellent le *Léopoldville*, le *Coomassie*, l'*Edward Bohlen*.



Dans la Manche et le golfe de Gascogne, tantôt la mer est excellente, tantôt elle est violemment démontée.

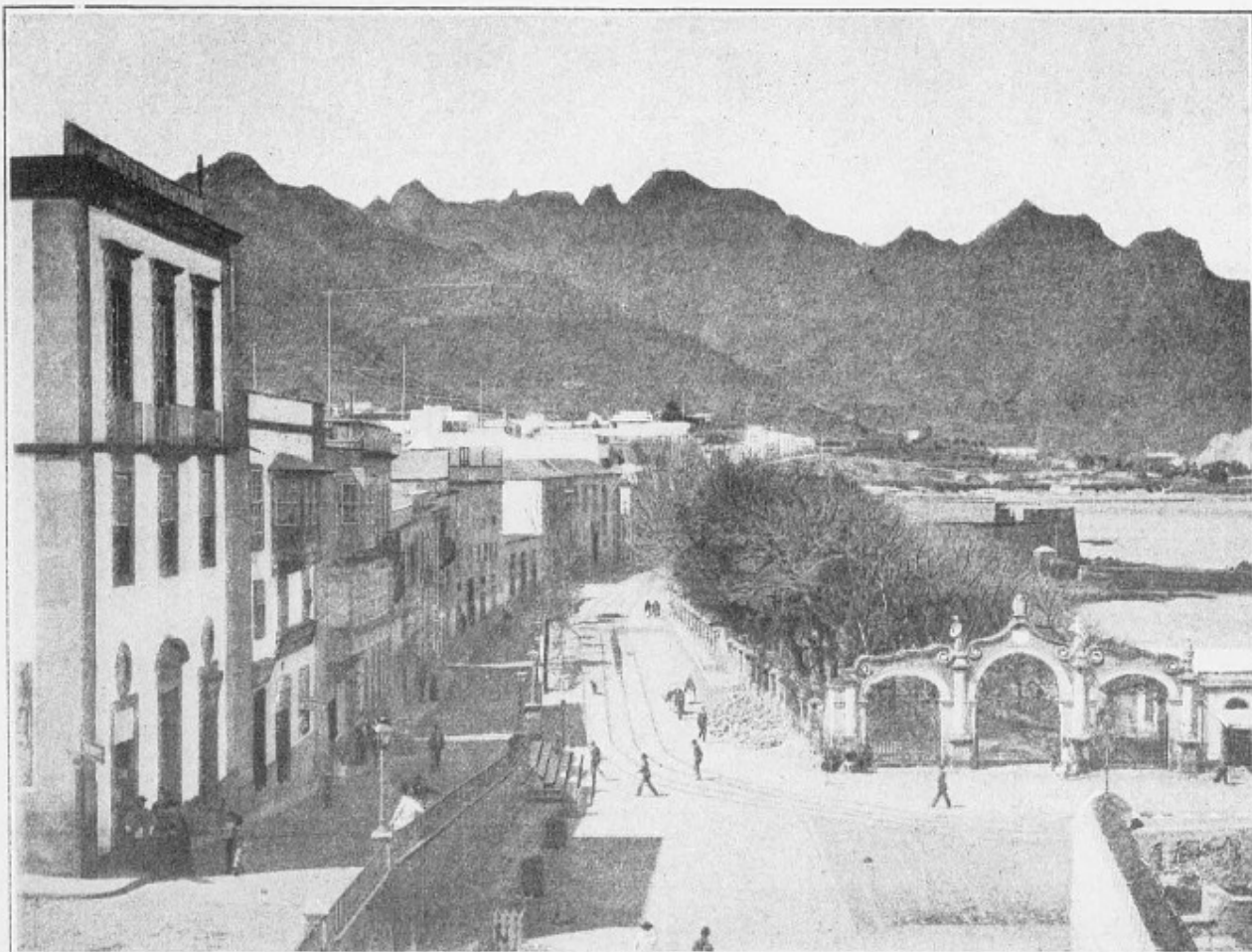


Première escale; les îles Fortunées. L'arrivée de nuit devant Las Palmas est magique.

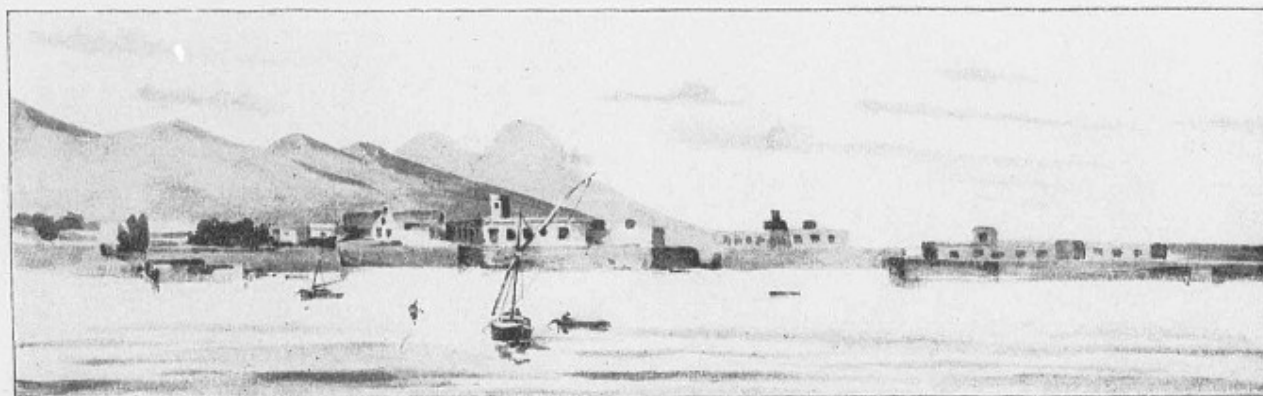
AO.498



4° 03' m
 Tantôt c'est devant Funchal-de-Madère que l'on stoppe. Le bateau y renouvelle sa provision de charbon et de vivres frais : bœufs, moutons, volailles, légumes, fruits. Le nouveau voyageur fait connaissance avec les figues, ananas, raisins, pêches, grenades, etc. Pendant que le bateau s'approvisionne, les passagers se font conduire à terre et parcourent la ville où tout leur est objet de curiosité.



Au lieu d'aborder à Funchal ou à Las Palmas, on stoppe aussi à Santa-Cruz de Ténériffe.



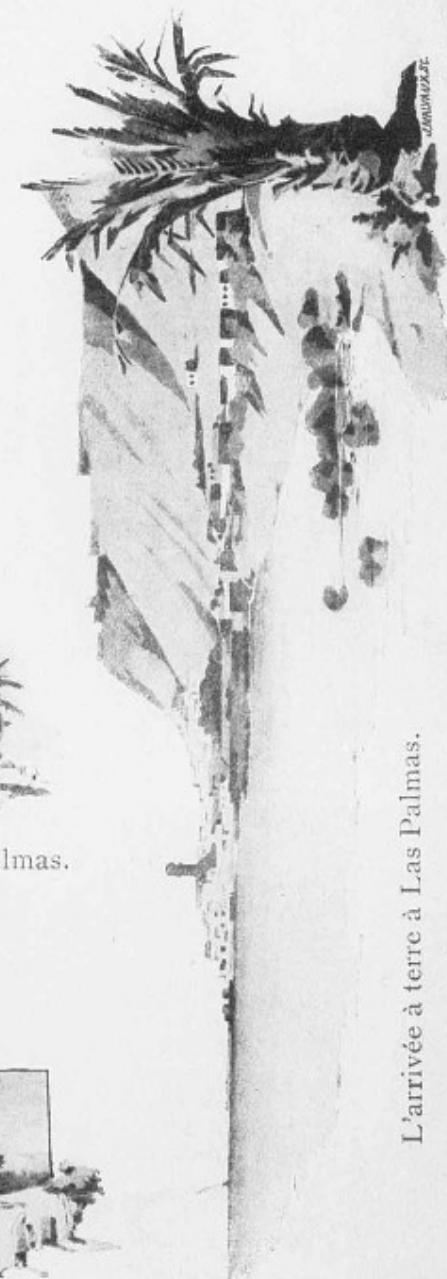
Le port de Las Palmas (espagnol).



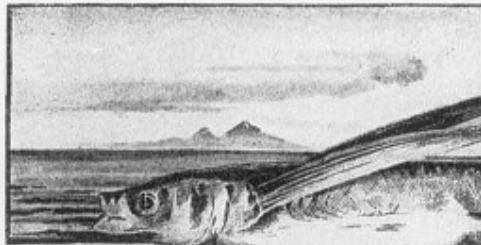
Habitation à Las Palmas.



Type indigène.



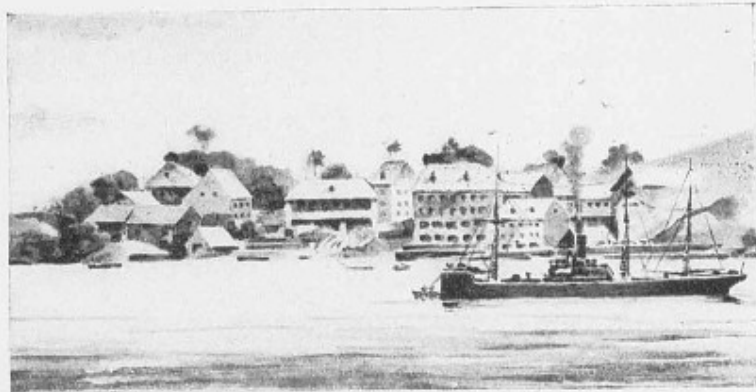
L'arrivée à terre à Las Palmas.



Poisson-volant.



Après cinq à six heures le steamer lève l'ancre et met le cap sur Sierra-Léone.



A l'ancre devant Sierra-Léone.
La ville s'étage en gradins.



Intérieur de café.

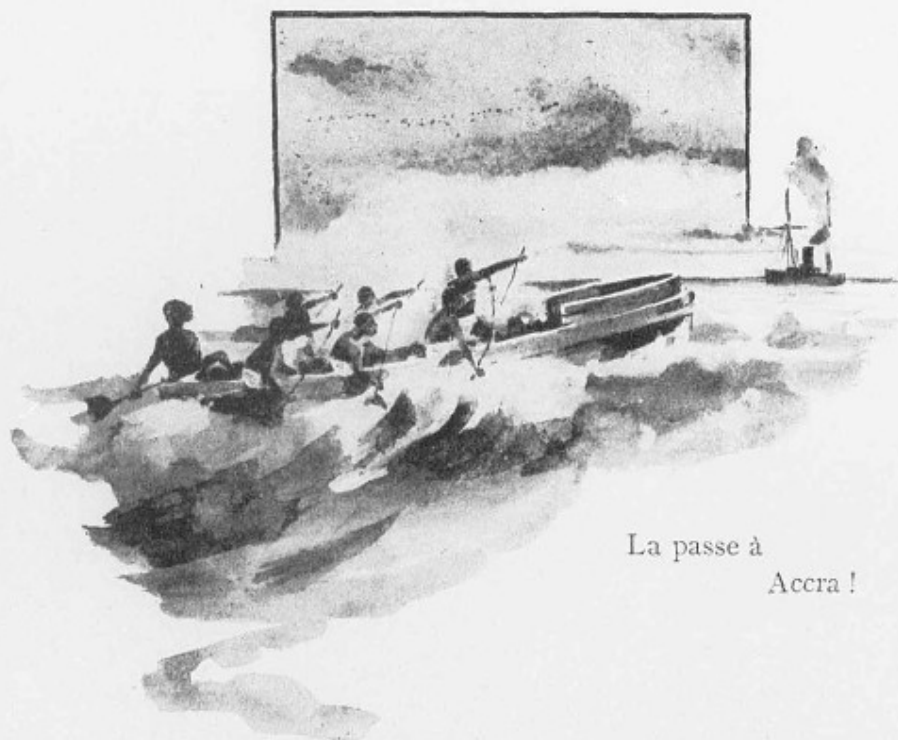
Visite de la Ville : Églises — Casernes — Écoles — Factoreries.
Types amusants de marchands et marchandes, soldats, policemen, etc.



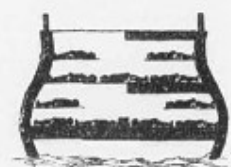
De nouveau l'hélice mord les flots transparents. Au loin se projette la côte des Esclaves.

..

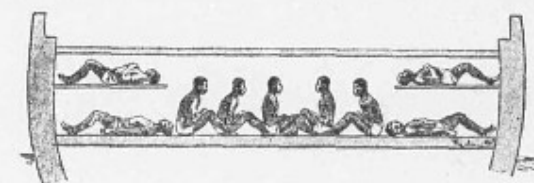
En certains points de la côte : Accra, Quitta, etc., le steamer stoppe pour faire des achats de vivres, embarquer des travailleurs.



La passe à
Accra !



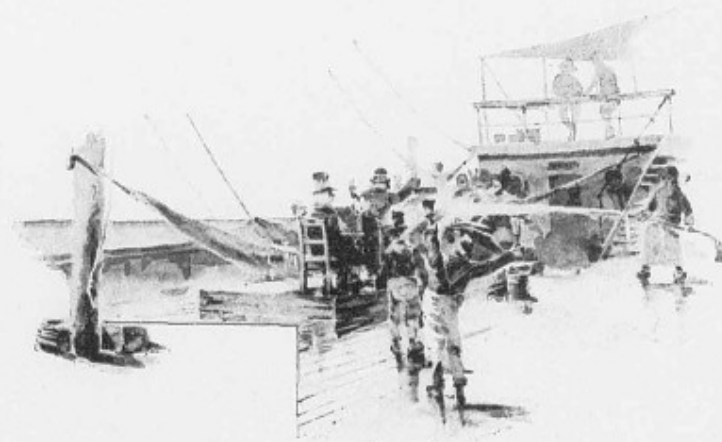
Coupe dans un bâtiment
négrier capturé en 1843.



Coupe dans le *Vigilant*, bâtiment négrier,
capturé en 1822.



Marchand
de volailles.



Le baptême de la ligne et le cortège de Neptune.

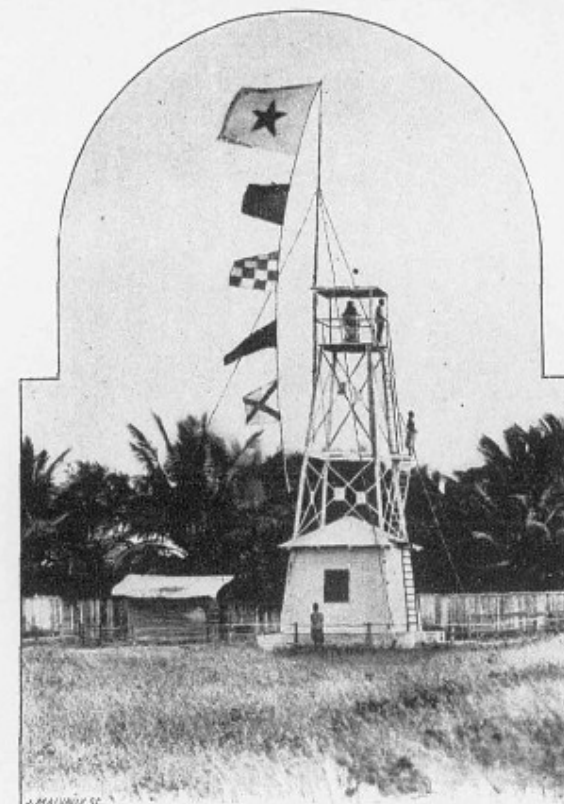




Après trois semaines de mer, on atteint la pointe de Banane dont nous donnons ici quelques sites.



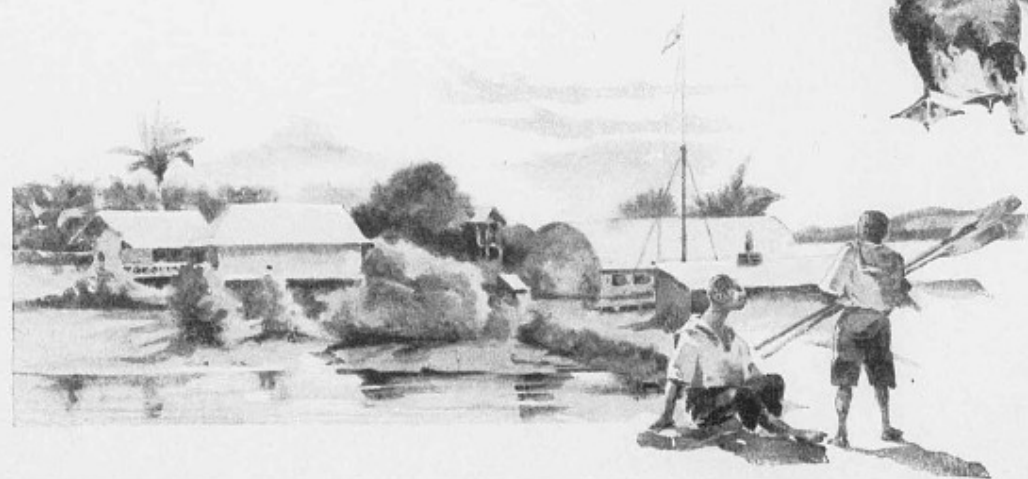
Le consulat français avec son allée de cocotiers.



Le sémaphore.



Canards
barbarins.



Banane a perdu de son importance relative depuis que les steamers de mer remontent jusqu'à Matadi.

Les principaux services sont : la douane, le service médical, la poste.

Ci-contre une photographie prise de l'intérieur de la localité.



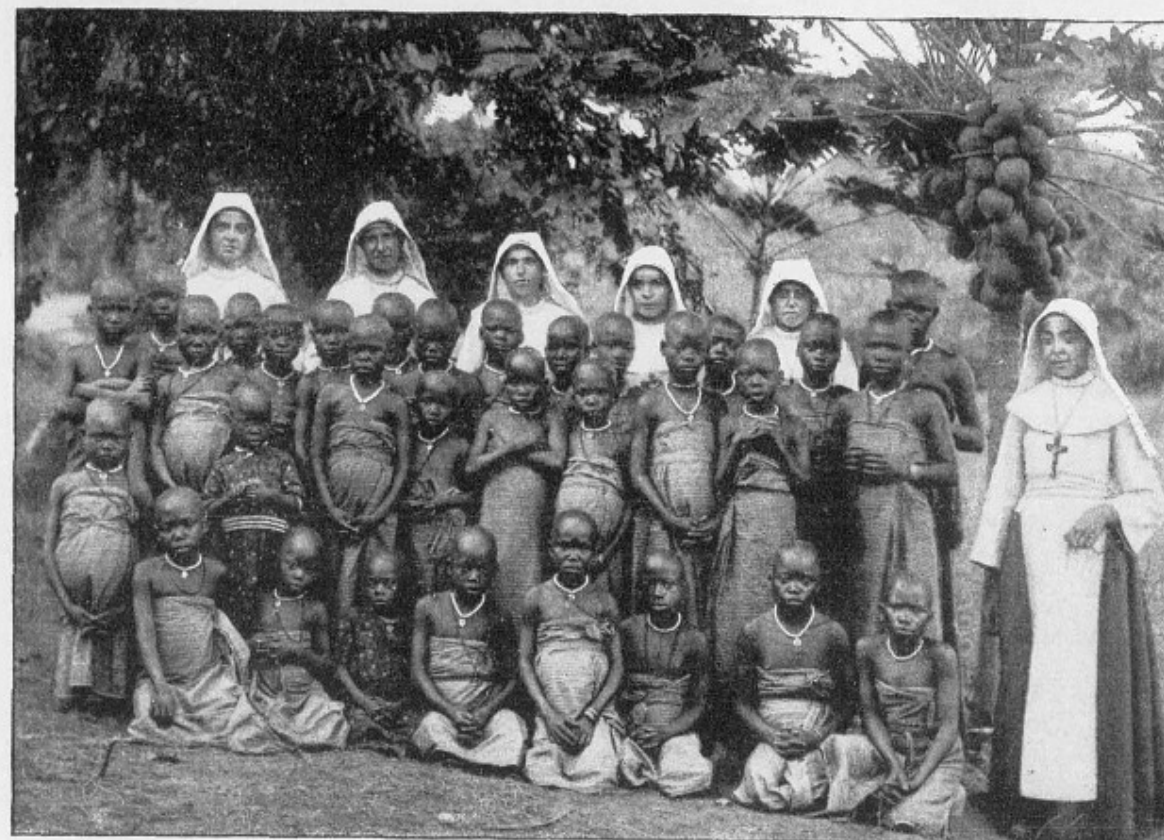
Petite fille de la mission de Moanda.



A une heure au nord de Banane, au bord de la mer, la mission Sanitarium de Moanda.

C'est en 1891, que partirent pour le Congo les premières sœurs de charité belges.

On les trouve aujourd'hui à Berghe-Sainte-Marie, dans le Kasaï, à Loulouabourg et dans le Sud du district, ainsi qu'à Nouvelle-Anvers (Bangalas).



L'établissement de Moanda est des plus salubres et constitue sur la côte le meilleur Sanitarium où puissent être soignés les Européens anémiés.



Sœur Marie-Christine, décédée à Nemlao (Banane).





Inkimbas.

La secte des Inkimbas, dont nous donnons ici une idée, est une corporation fétichiste qui forme les « prêtres féticheurs » donnant la « casque », ou poison d'épreuve. Cette terrible coutume, cause de dépopulation et de barbarie, a presque complètement disparu depuis notre installation.



Quittant Banane, notre steamer remonte le Congo et passe devant l'île de Matèba, dont voici un village indigène. C'est dans cette île qu'est installée la Société belge des Produits du Congo.



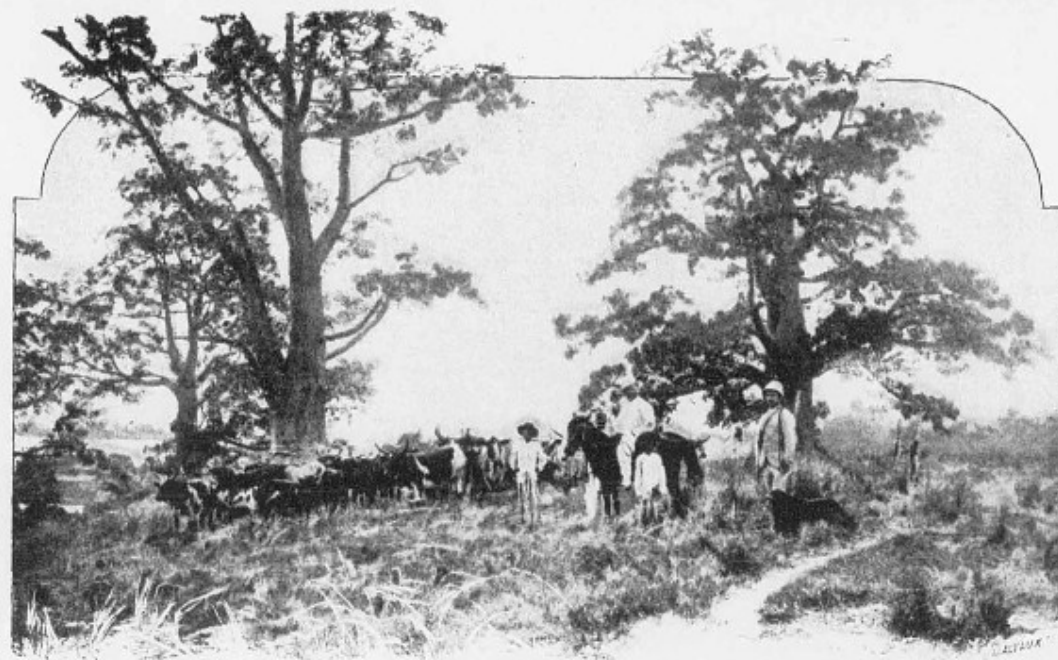
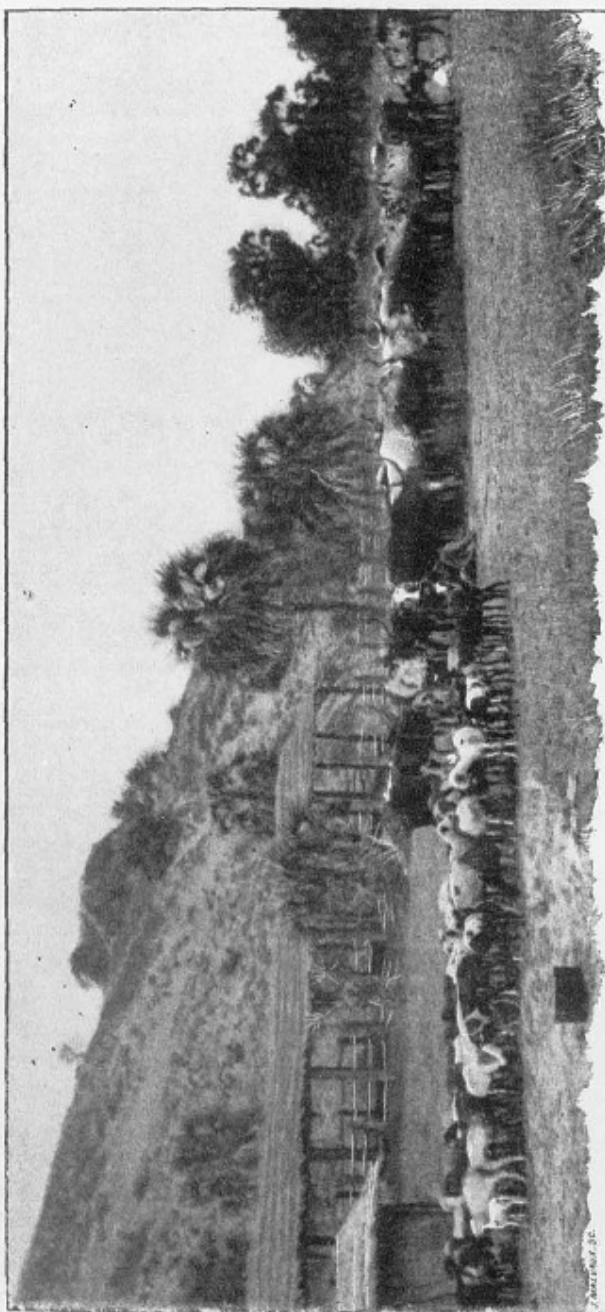
Le chef des Nemlao
(Banane).



Fétiche.



Huilerie de Matèba.



Ci trois vues des troupeaux de la ferme de Matèba :
moutons sans laine, bœufs de Mossamédès et des
Canaries; chevaux.

Il y a aujourd'hui 2,500 têtes de gros bétail et une
soixantaine de chevaux.

Matèba fournit la viande de boucherie à Banane,
Boma, Matadi et au chemin de fer.





L'étalon alezan de Ténériffe (Matèba).

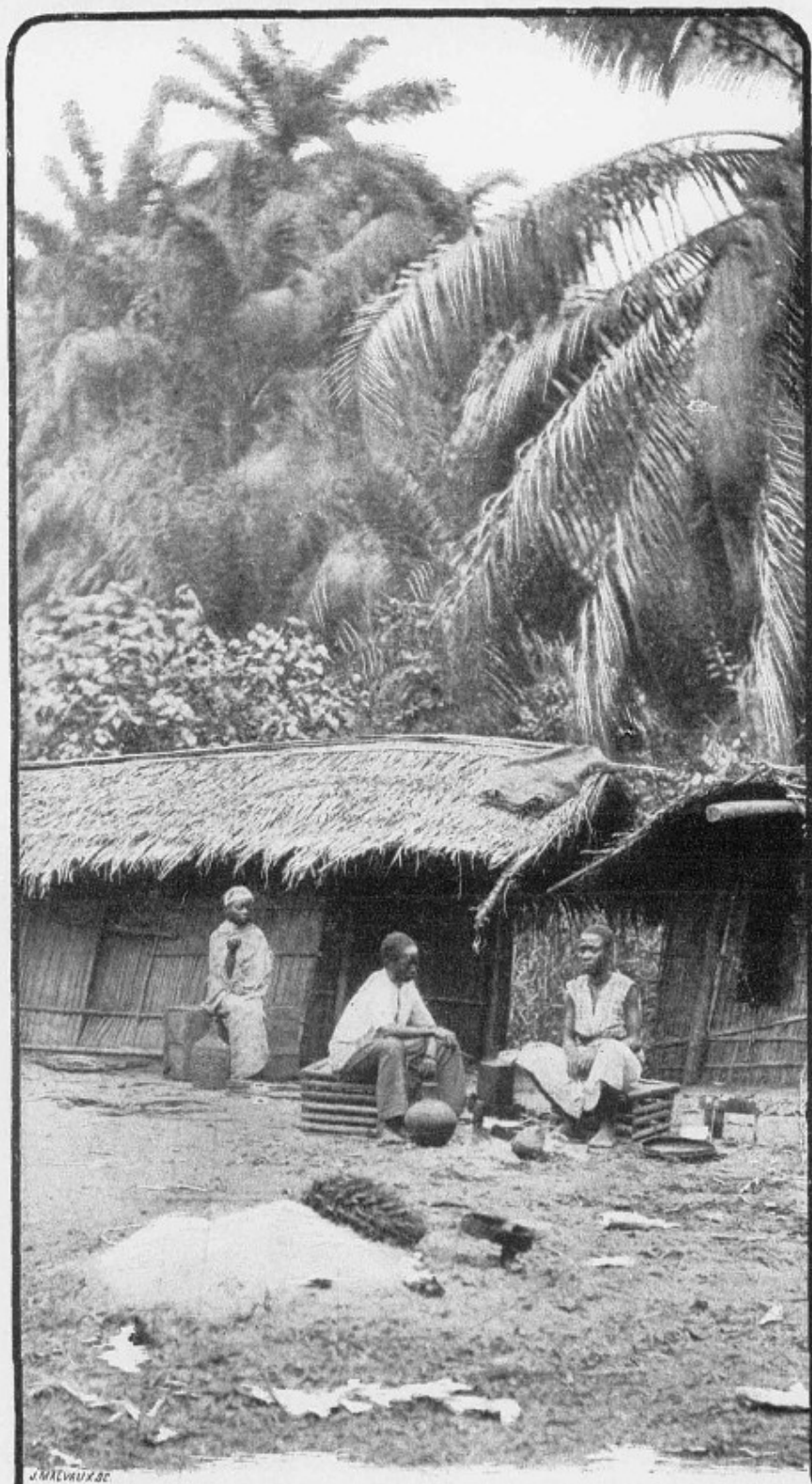


Le haras de Matèba.

Des chevaux irlandais et ardennais ont été envoyés l'an dernier à Matèba.



Exploitation de bois précieux à Siccia (Matèba).



Installation indigène à Siccia (Matèba).



Autre vue des haras.



La population indigène de Matèba appartient à la race des Moussoroughes, qui, il y a vingt ans, étaient des pirates redoutables.



Plantations de Chinkakassa.

Le steamer dépasse Matèba et ses installations et en quelques heures arrive en face de Boma.

Il passe d'abord devant Chinkakassa, dont la batterie défend la passe de Boma.

Puis il vient aborder au pier de Boma.



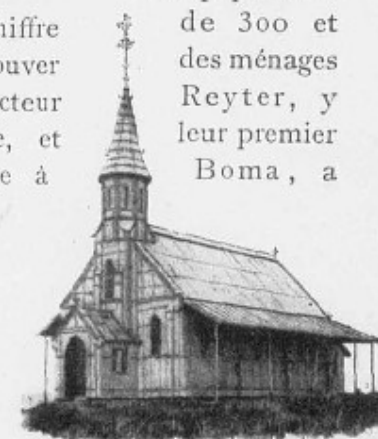
Boma est le siège du Gouvernement local. C'est aujourd'hui une véritable ville européenne, créée en une quinzaine d'années.

On y trouve : église, hôtel, restaurant, café, etc., etc.

La population de 300 et des ménages Reyter, y leur premier Boma, a

blanche atteint le chiffre l'on commence à y trouver européens : ainsi le docteur habite avec sa dame, et bébé, venu au monde à aujourd'hui deux ans.

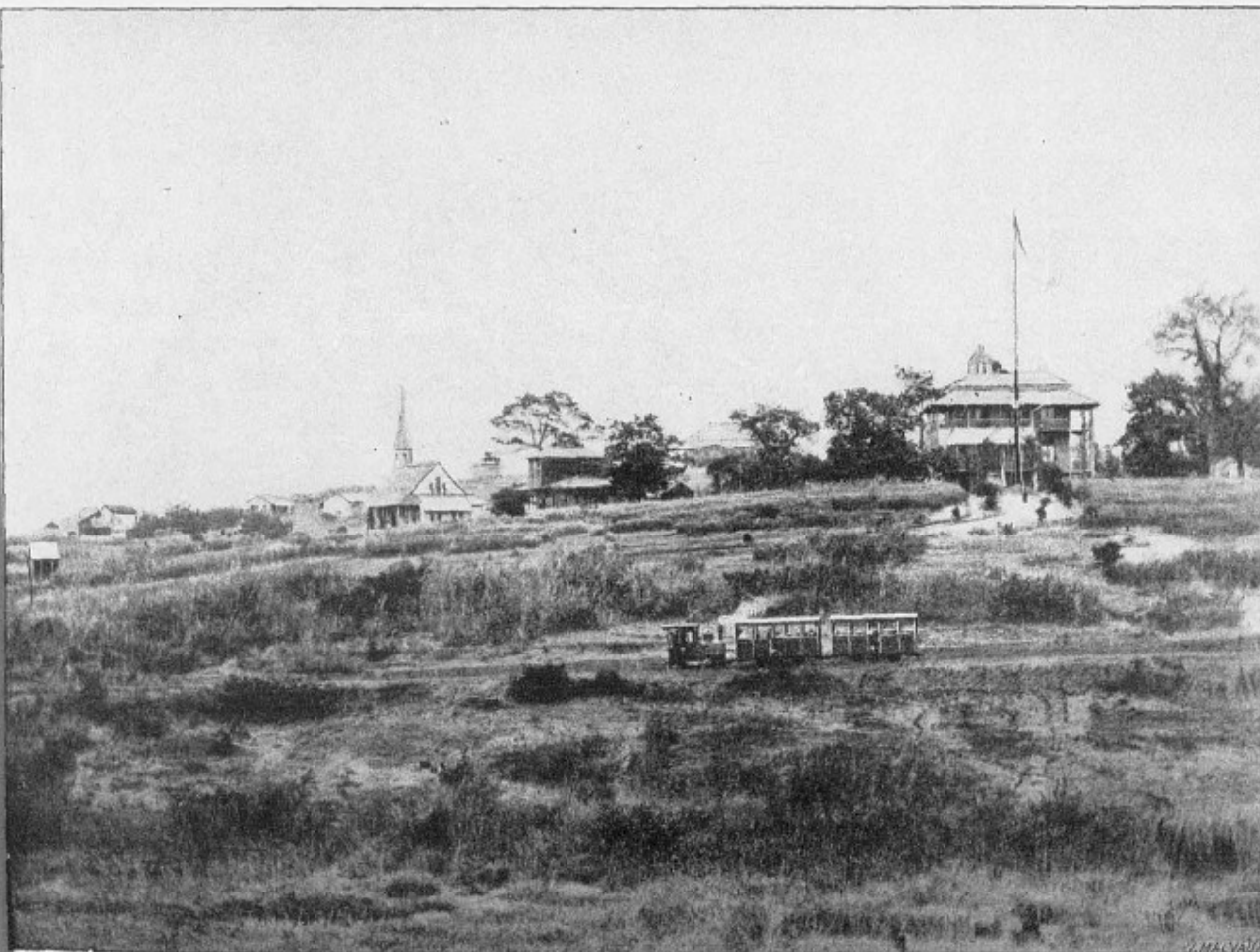
Eglise de fer.



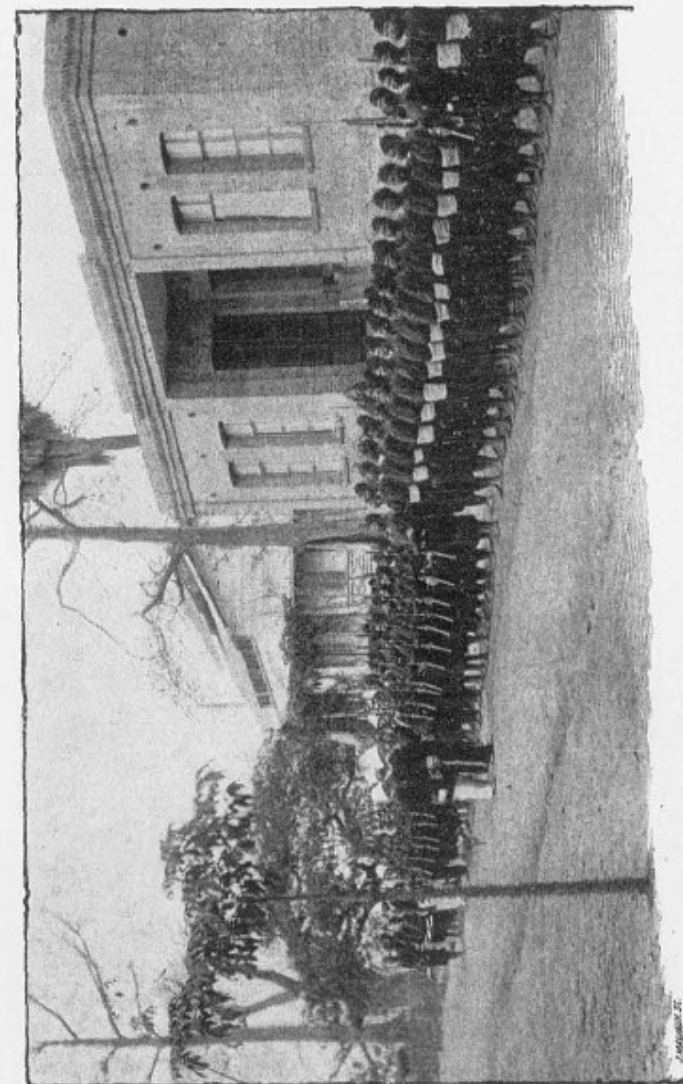
Le pier de Boma, avec son Decauville.



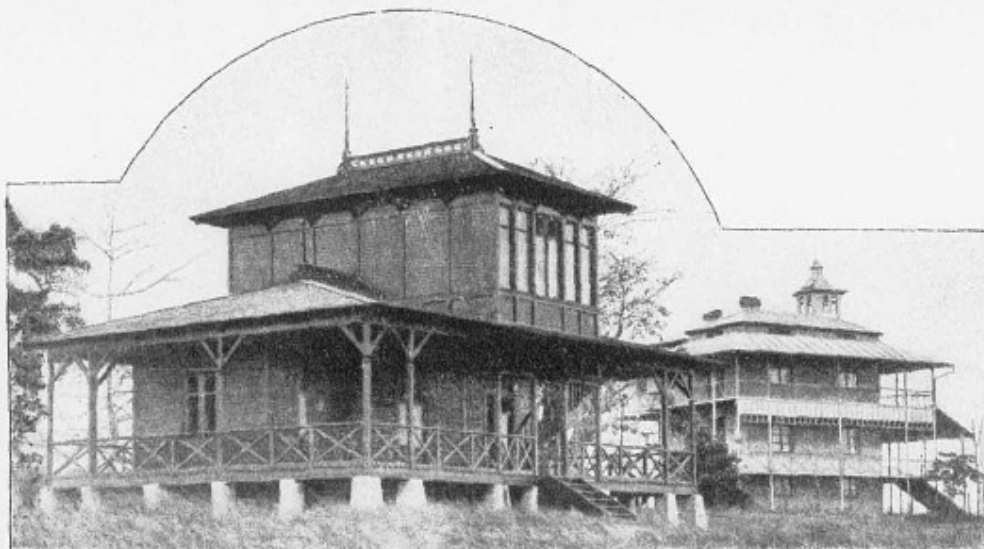
Boma se divise en deux parties : Boma-rive avec l'hôtel des Magasins généraux, la douane, la poste, la marine, etc.....



Et Boma-plateau avec le chalet du Gouverneur général, les installations de la force publique, des finances, l'hôpital, etc. Un tram à vapeur réunit ces deux parties de Boma.



Revue des troupes par le Gouverneur général



Le presbytère et le pavillon du Gouverneur général.



Le secrétariat général, à Boma.



Baobab à Boma-rive.



On cite des baobabs demandant une chaîne de dix-sept hommes pour être entourés.

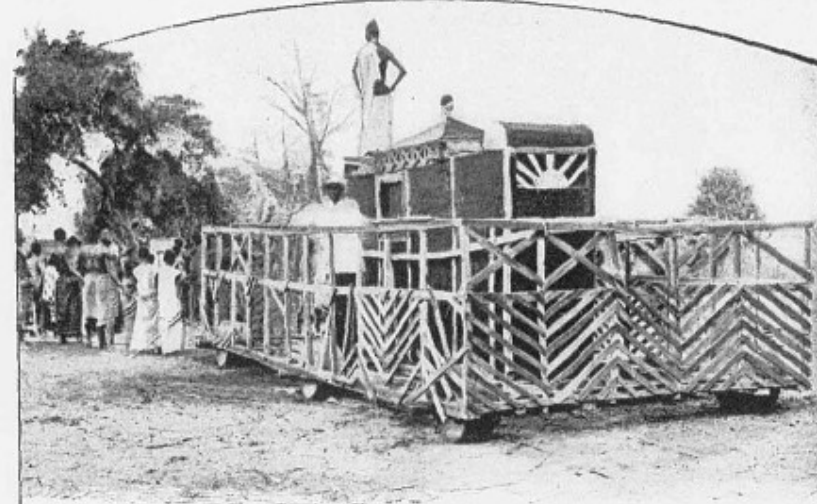
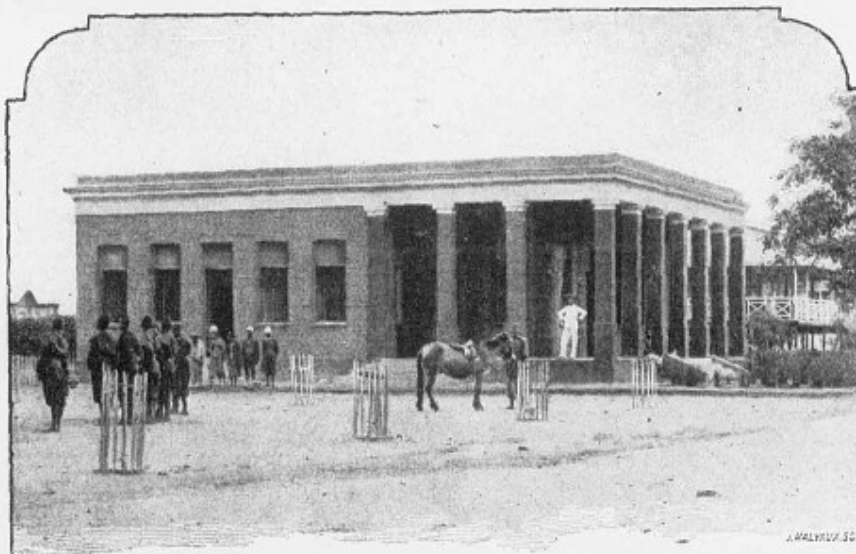


Les bâtiments de Boma sont en fer, en briques ou en planches, répartis le long de larges avenues bordées d'arbres ombrageux. Un parc public a été commencé en 1893.



Parmi les services fonctionnant à Boma, nous devons signaler le service d'ordre : ci un peloton d'agents de police.

Ci-contre le
bâtiment de
la direction
des travaux
publics et des
transports.

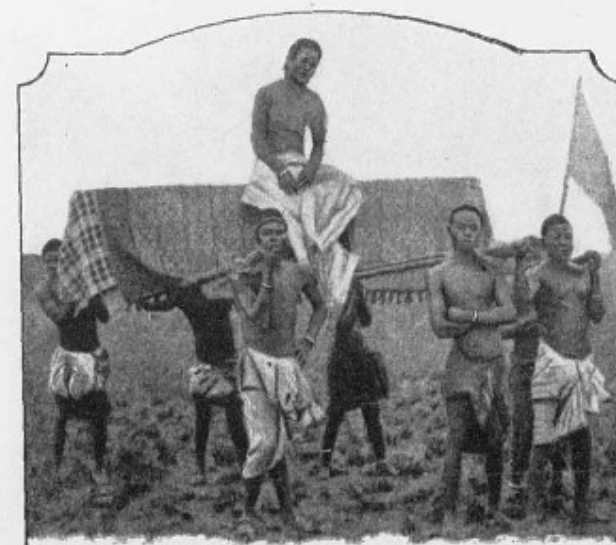


Char funèbre transportant la dépouille mortelle d'un chef.



Les neuf rois de Boma.

Les environs de Boma sont peuplés par des
populations en partie Moussoroughes, en partie
Mayombè. Nous donnons ici deux scènes d'enter-
rement indigène, montrant que si les noirs sont
encore des sauvages, du moins, en ce qui concerne
les cérémonies funèbres, ils savent faire grand.



Convoi funèbre d'une femme de chef.



La vue à vol d'oiseau du relief ci-contre, allant de Banane à Léopoldville, permettra au lecteur de nous suivre plus aisément.

C'est à Matadi que commence la barrière de 300 kilomètres de roches qui, pendant des siècles, a fermé le Haut-Congo aux explorateurs.

Aujourd'hui, des centaines de blancs, des milliers de porteurs la franchissent; déjà la locomotive siffle à Songololo; demain, elle répondra au sifflet des steamers du Haut-Congo.



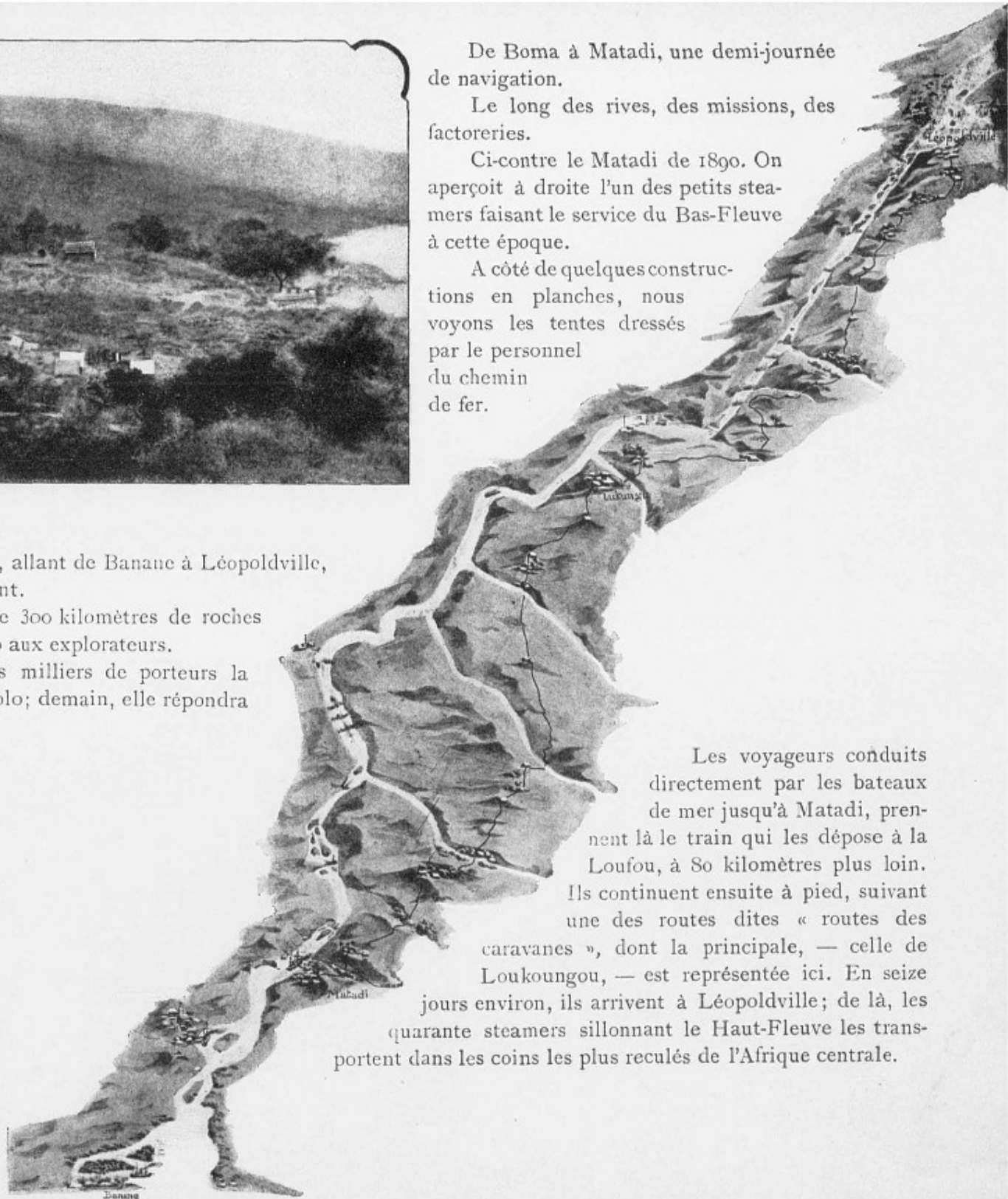
Au Chaudron d'Enfer.

De Boma à Matadi, une demi-journée de navigation.

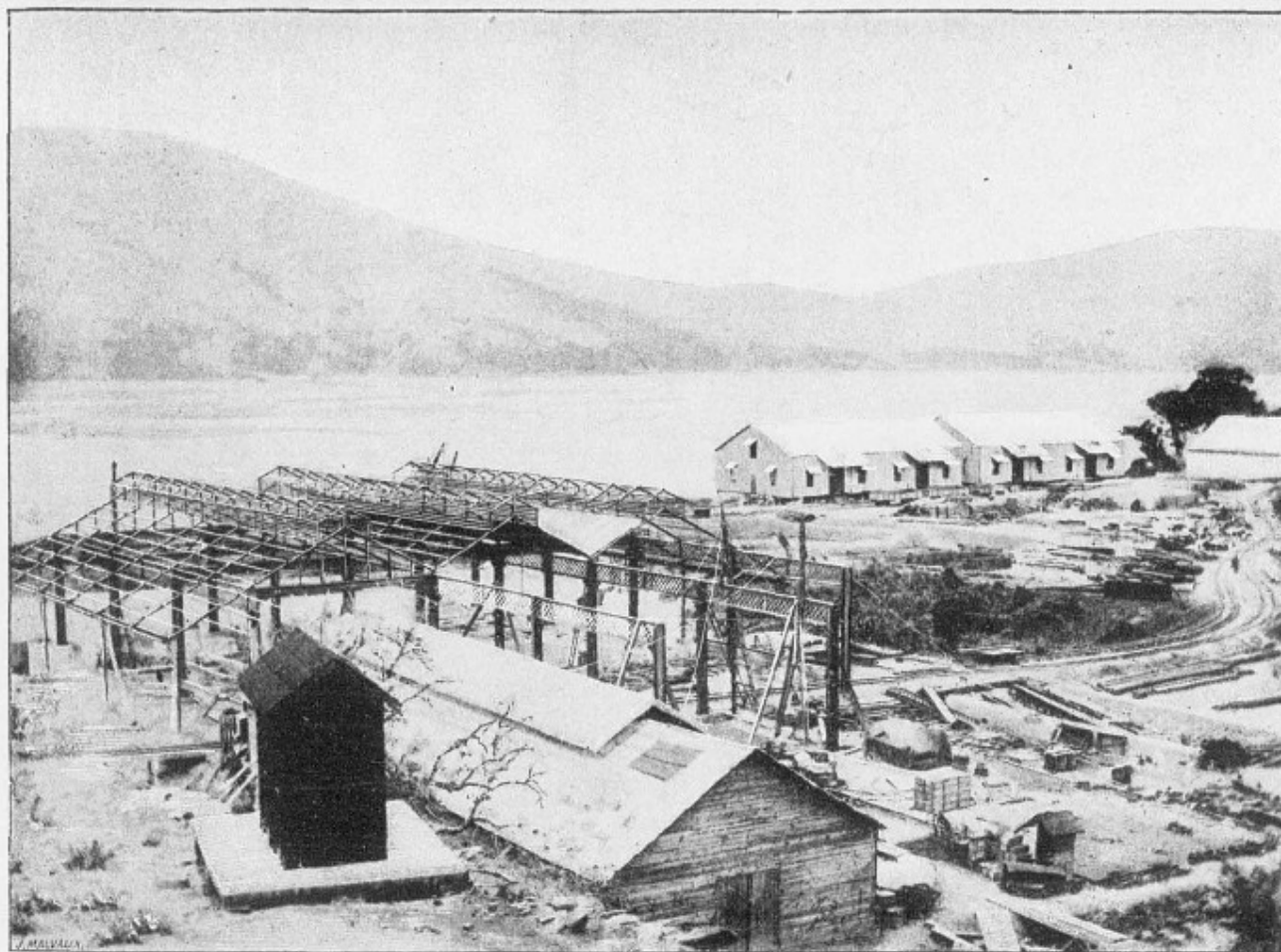
Le long des rives, des missions, des factoreries.

Ci-contre le Matadi de 1890. On aperçoit à droite l'un des petits steamers faisant le service du Bas-Fleuve à cette époque.

A côté de quelques constructions en planches, nous voyons les tentes dressées par le personnel du chemin de fer.



Les voyageurs conduits directement par les bateaux de mer jusqu'à Matadi, prennent là le train qui les dépose à la Loufou, à 80 kilomètres plus loin. Ils continuent ensuite à pied, suivant une des routes dites « routes des caravanes », dont la principale, — celle de Loukoungou, — est représentée ici. En seize jours environ, ils arrivent à Léopoldville; de là, les quarante steamers sillonnant le Haut-Fleuve les transportent dans les coins les plus reculés de l'Afrique centrale.



Gare de Matadi en construction en 1891.

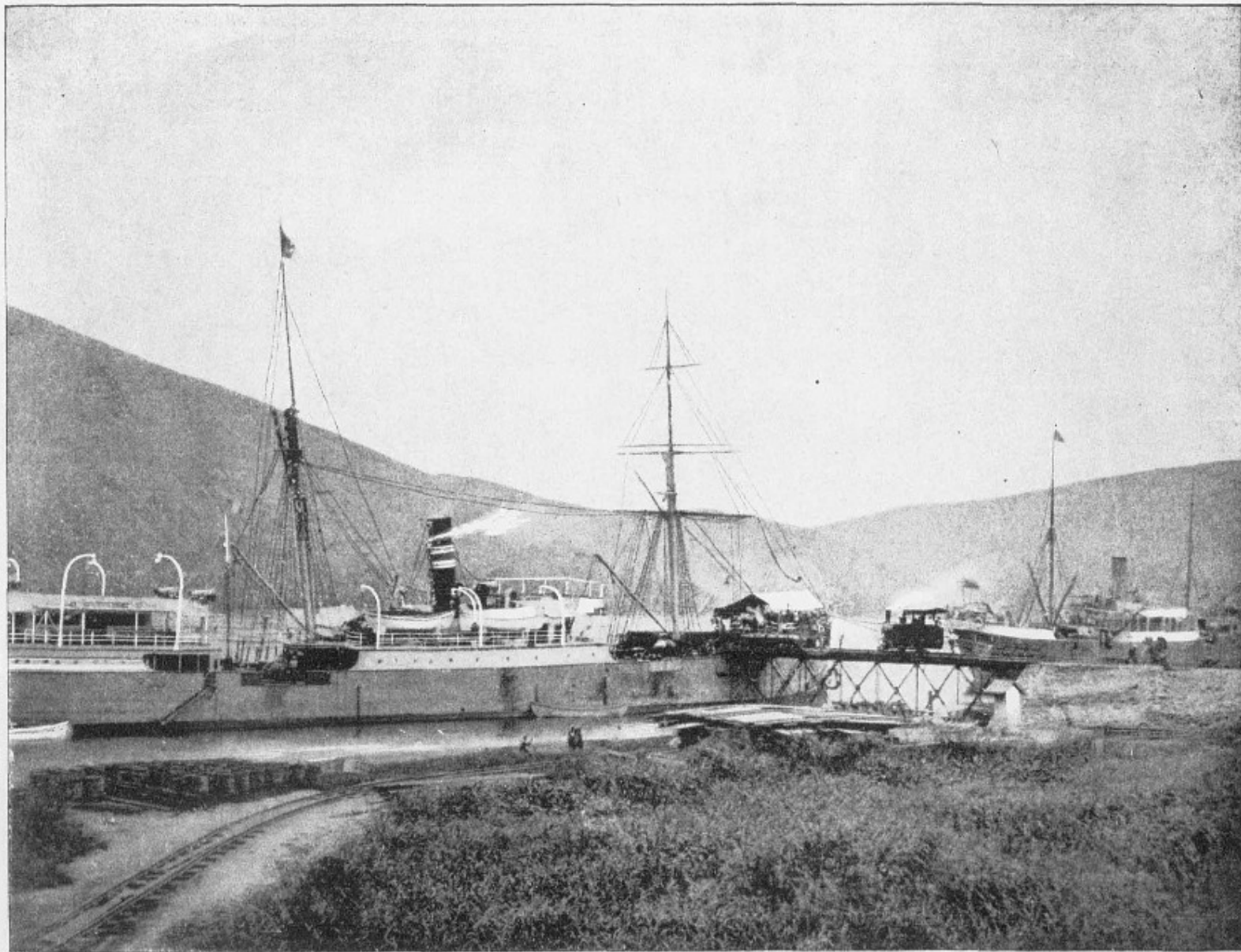


Matadi en avril 1893.

Mieux que de longues descriptions, nos images vont montrer au lecteur le travail de Titan accompli par les ingénieurs belges du chemin de fer du Congo. Nous venons de voir le Matadi de 1890, tel qu'il était au moment où se donnaient les premiers coups de pioche; peu à peu les constructions métalliques s'élèvent, assises sur les plates-formes préparées à coup de dynamite. Jusqu'alors, les petits steamers faisant le service

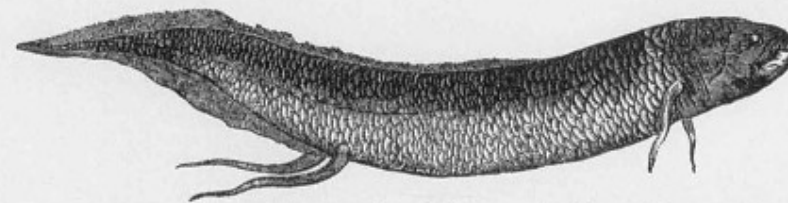


jusque Matadi étaient forcés d'atterrir contre les rocs et, pour enlever passagers et marchandises, les noirs entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Un pier de 75 mètres desservi par des grues sur wagons, est construit et, comme le montre la gravure ci-contre (Matadi en 1893), les grands steamers de mer viennent aujourd'hui ancrer au pier de Matadi.

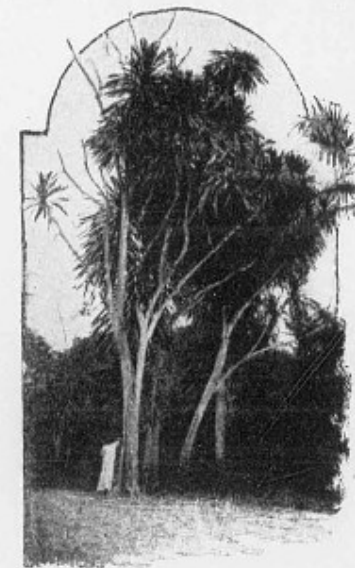


La photographie, — qui ne ment pas, — nous montre ici un steamer de 4,500 tonnes, l'*Oil Rivers*, amarré au pier de Matadi; la locomotive vient enlever les marchandises dont on charge les wagons.

A droite, l'*Akassa* attend son tour.

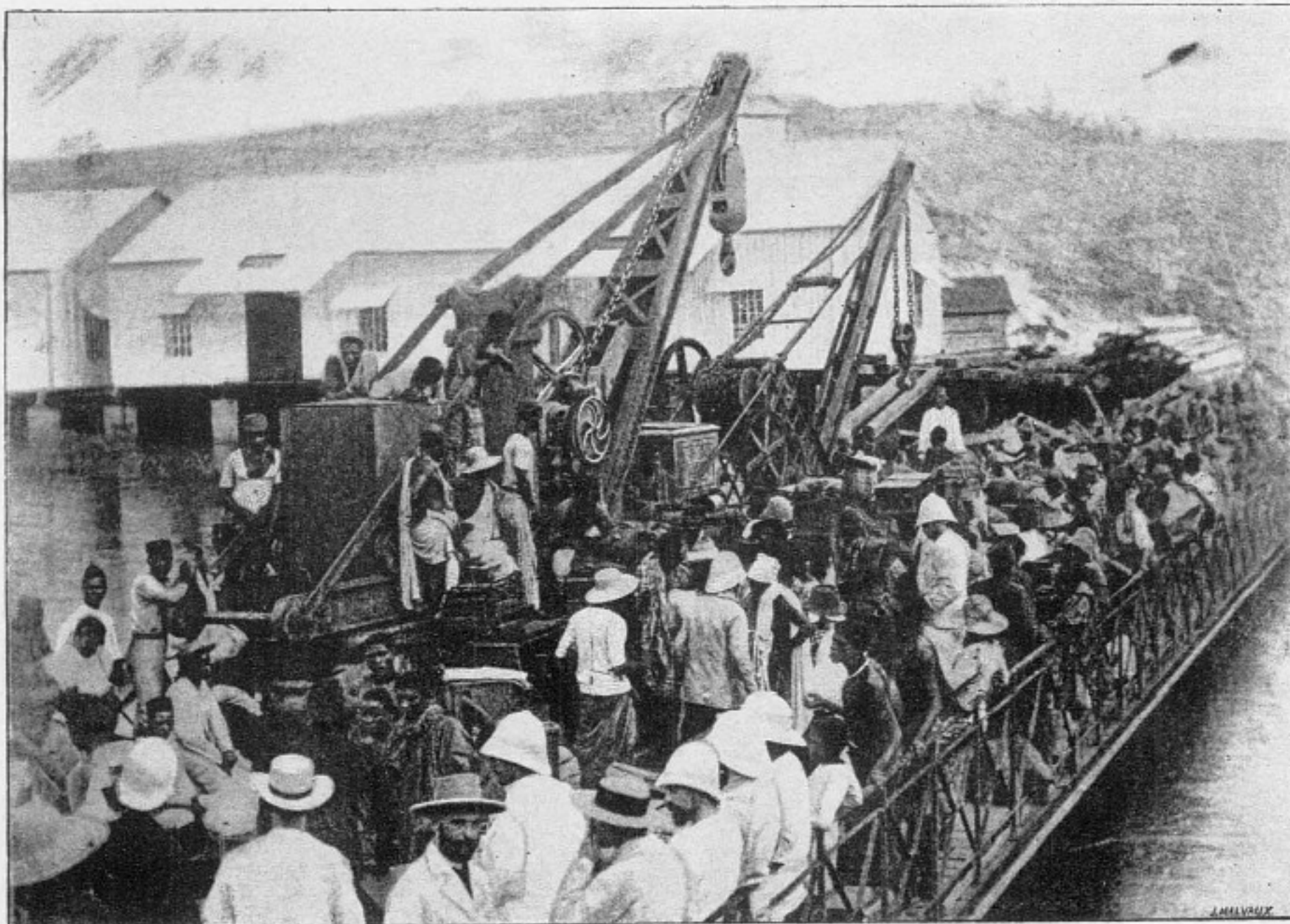


Protoptère (poisson du Congo).

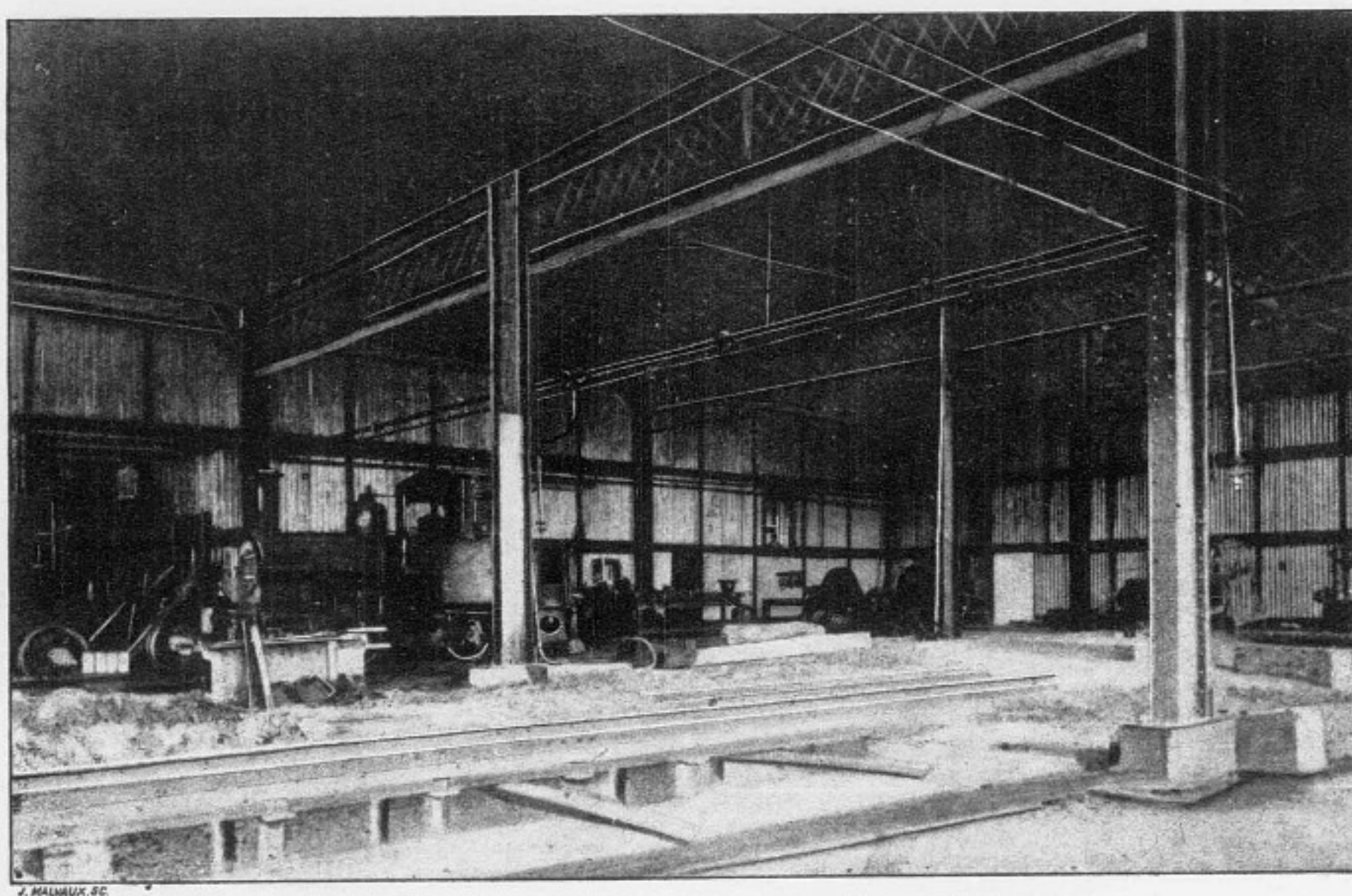


Yuka géant.





La foule couvrant le pier de Matadi.



L'atelier de remontage et de réparation, à Matadi.



Avec des difficultés inouïes, que l'admirable courage de nos ingénieurs leur permet de vaincre l'une après l'autre, la gare de Matadi s'élève, tandis que les travaux sur la voie même se développent lentement.

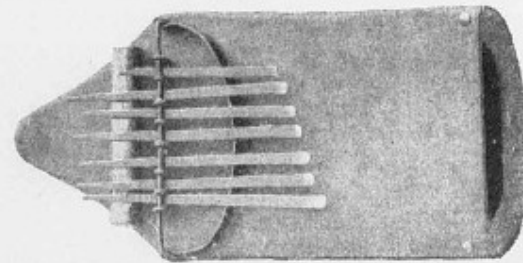
Et un beau jour un train pavoisé de drapeaux tricolores et de drapeaux étoilés, le train inaugural de la première section du chemin de fer, quitte Matadi vers Kenghé-da-Lemba.

C'était le 4 décembre 1893.

Un pas immense venait d'être fait dans la conquête du centre africain.



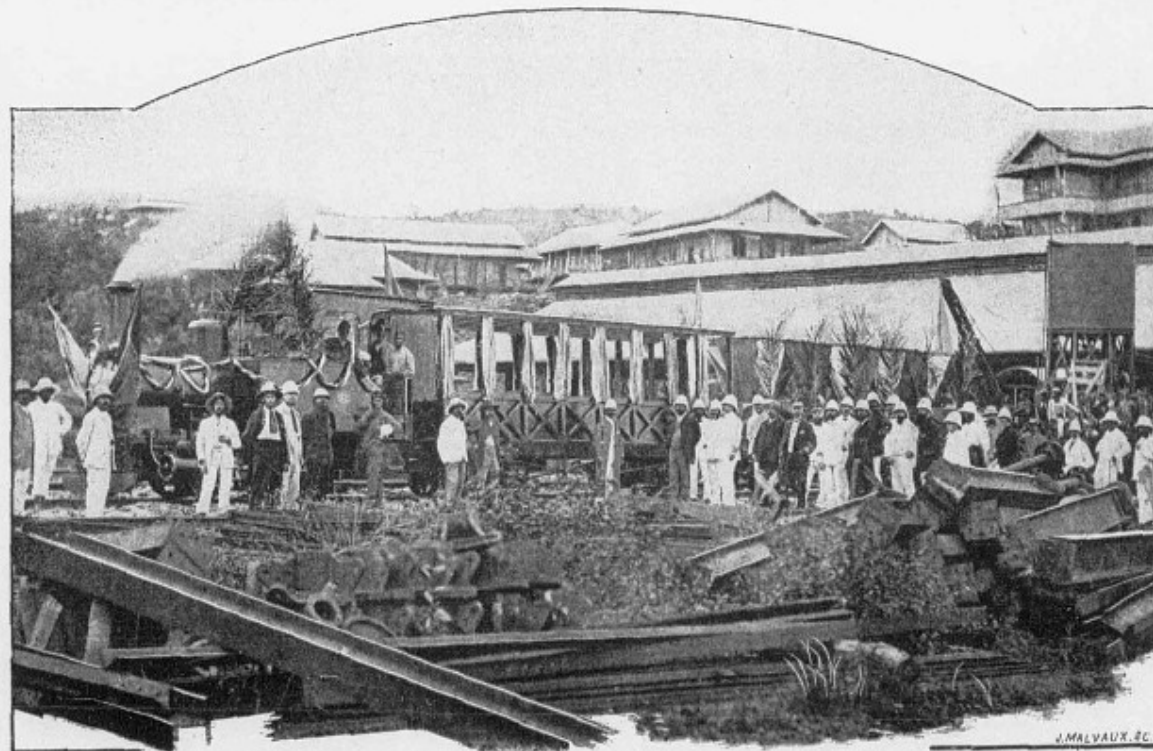
Indigène de la région
du chemin de fer.



Instrument de musique.



Tambour en poterie.



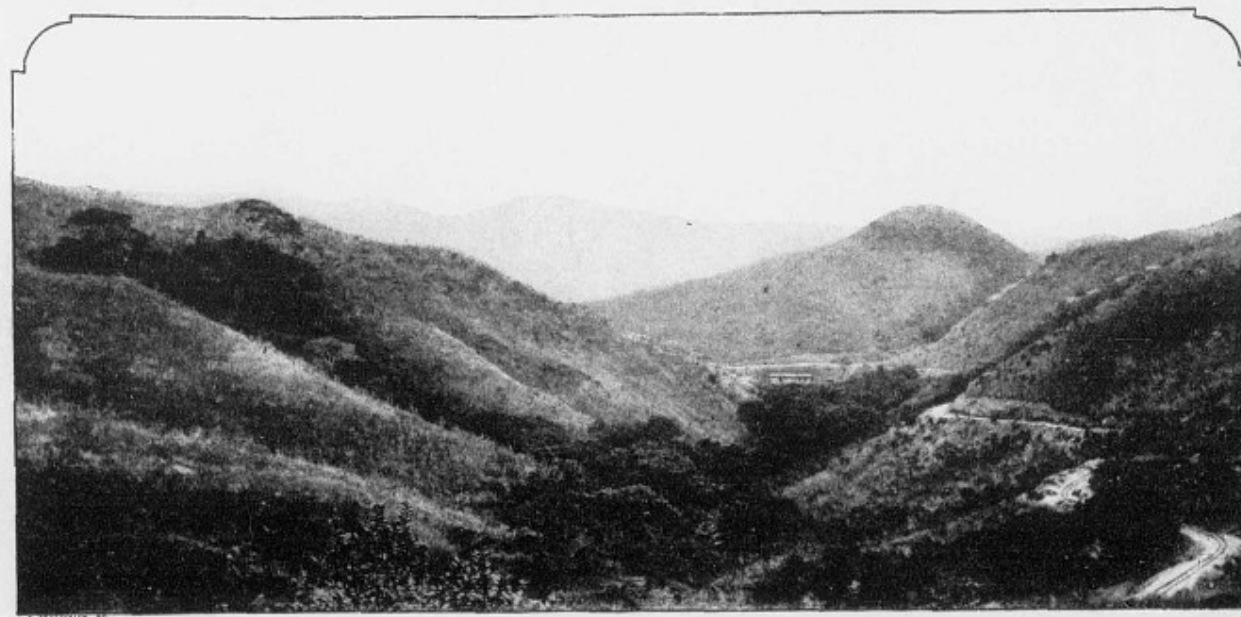
Durant que Matadi se construisait, des brigades de travailleurs reconnaissaient la voie définitive et, sans effroi, violaient des sites sauvages et y plantaient leurs jalons triomphants.



Montés sur des mules de Madère, au pied sûr, les ingénieurs parcouraient le pays, couchant sous la tente, mangeant sous des hangars d'herbes sèches.



Nous donnons ici une vue du col de Palaballa; en bas, à droite, passe le double ruban d'acier et l'on peut suivre le déroulement de la voie qui court sinueuse de mamelon en mamelon.





Les travaux progressent; nous voici au kilomètre 21, au camp de Salampou. Le paysage est nu et désolé; c'était saison sèche; tout est morne et rabougri.



Mais les coins du campement offrent des scènes joyeuses. Ici c'est un conducteur de travaux qui initie l'indigène au maniement de la brouette.



Là, c'est l'ingénieur en chef qui se délasse des travaux de la journée en distribuant le maïs et le mil aux hôtes de son poulaillier.





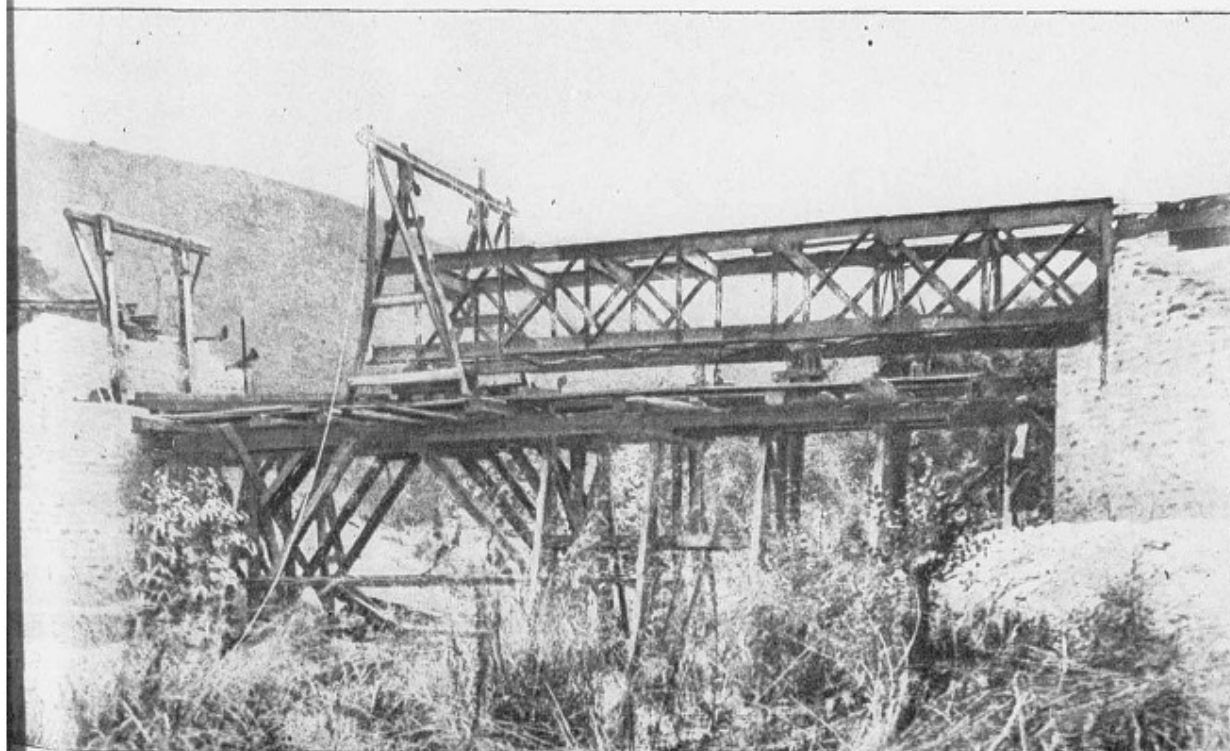
En arrière des brigades d'étude, un travail dur et gigantesque s'effectue ; nous voici à la sortie de Matadi. Reportez-vous page 6, vous y verrez où il fallait passer.



Et voici comment on a passé. (Plate-forme au kilomètre 2,700.)



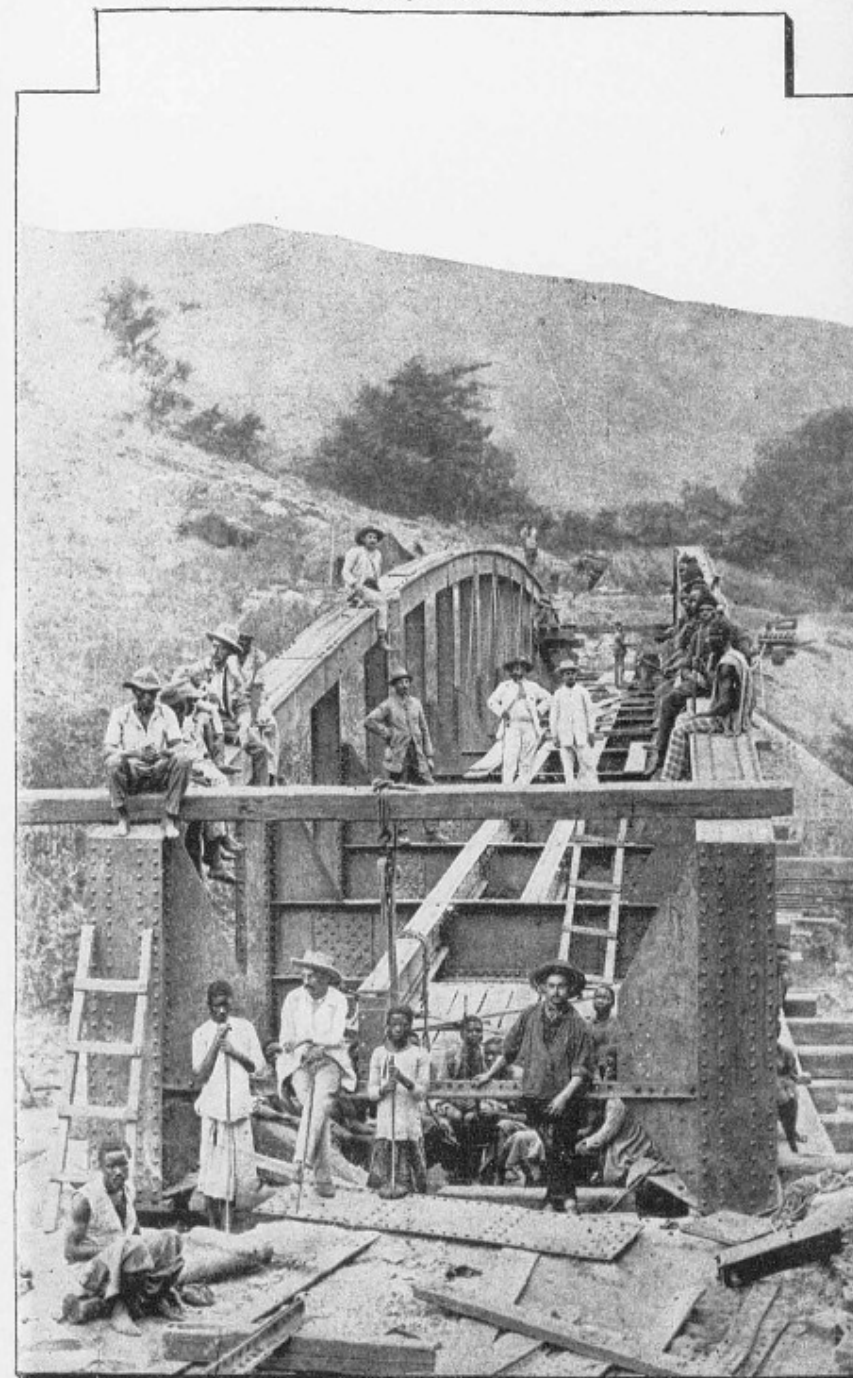
Dans le massif de Palaballa : Pont de service.



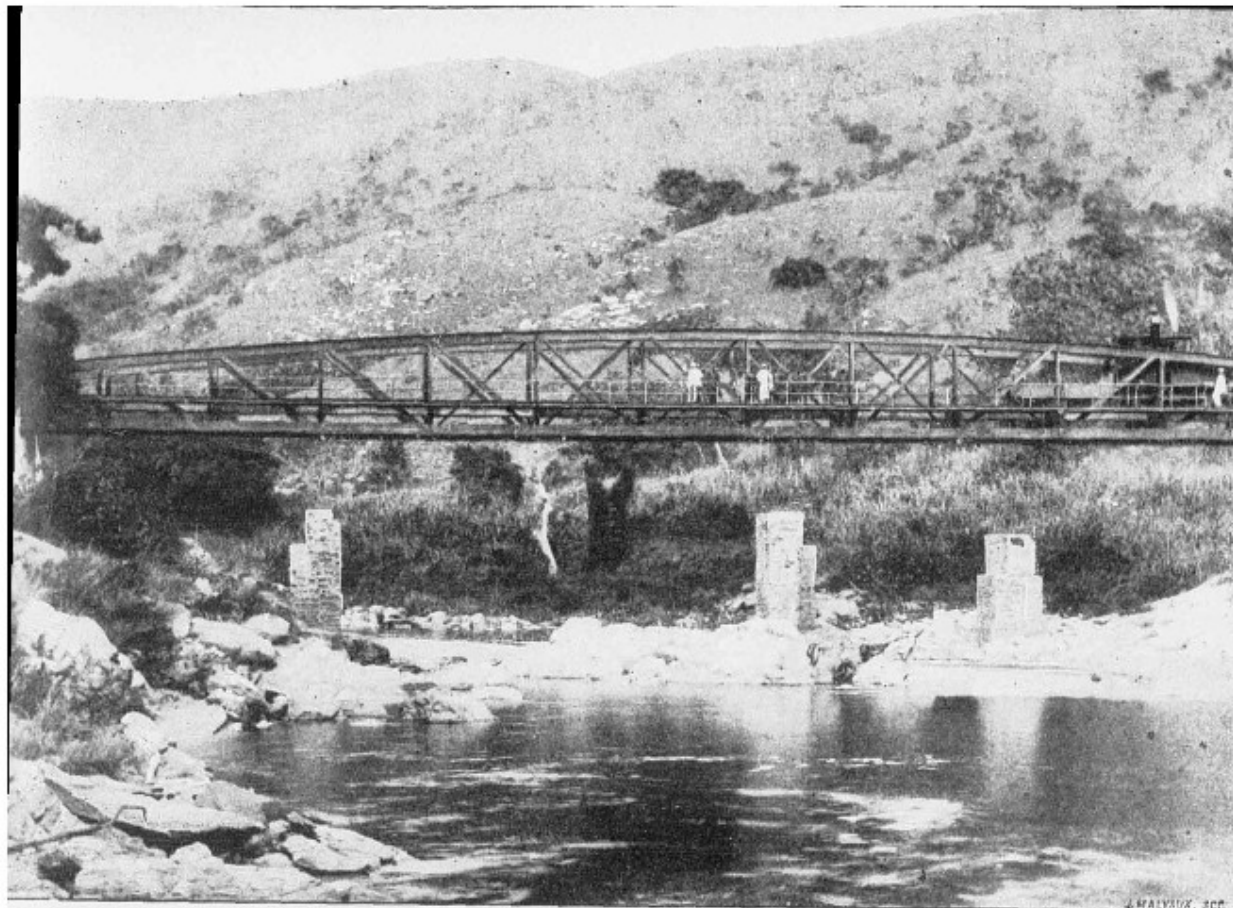
Construction du pont de Pondéné, kilomètre 17.5.

Nombreux sont les ponts à construire. D'abord l'enchevêtrement en bois du pont provisoire, auquel succèdera une merveille de légèreté et d'audacieux équilibre.

Ci quelques photographies démonstratives.



Montage du pont définitif de la M'pozo.



Vue générale du pont de la M'pozo, avec la passerelle pour piétons.



Tranchée de Kengbé da Lemba, au kil. 30.



Et durant qu'à l'avancée les tranchées s'ouvrent, les wagonnets Decauville circulent, en arrière, c'est la locomotive enfin qui roule victorieuse, éveillant, comme ici, les échos du ravin du Sommeil.



Une courbe dans la montée de Palaballa.

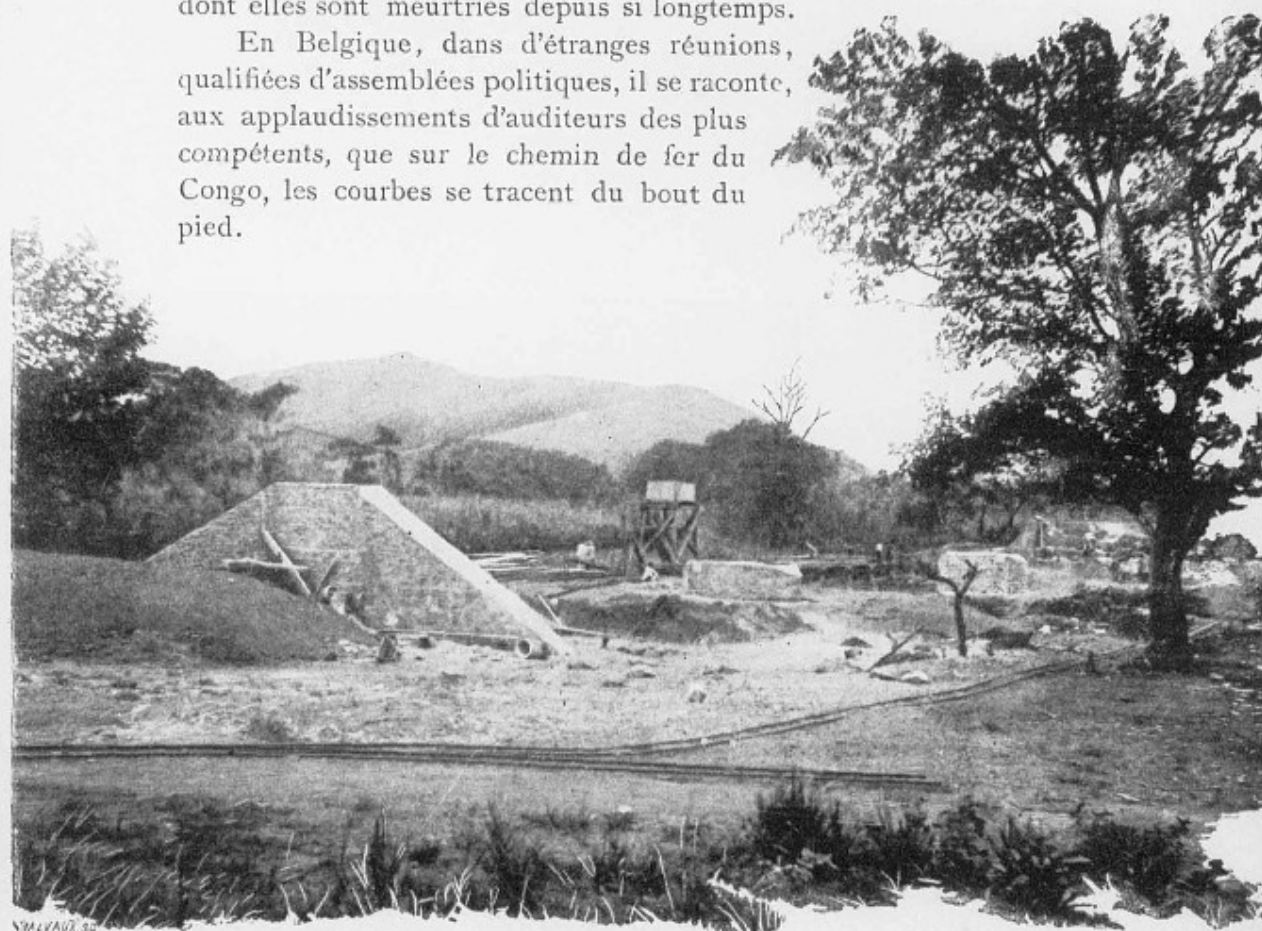
Et sans relâche,
quoique lentement, les
kilomètres succèdent
aux kilomètres. Les noirs
porteurs acclament les trains
en qui ils voient le fétiche

béni qui va enlever de leurs têtes
crépues les milliers de charges

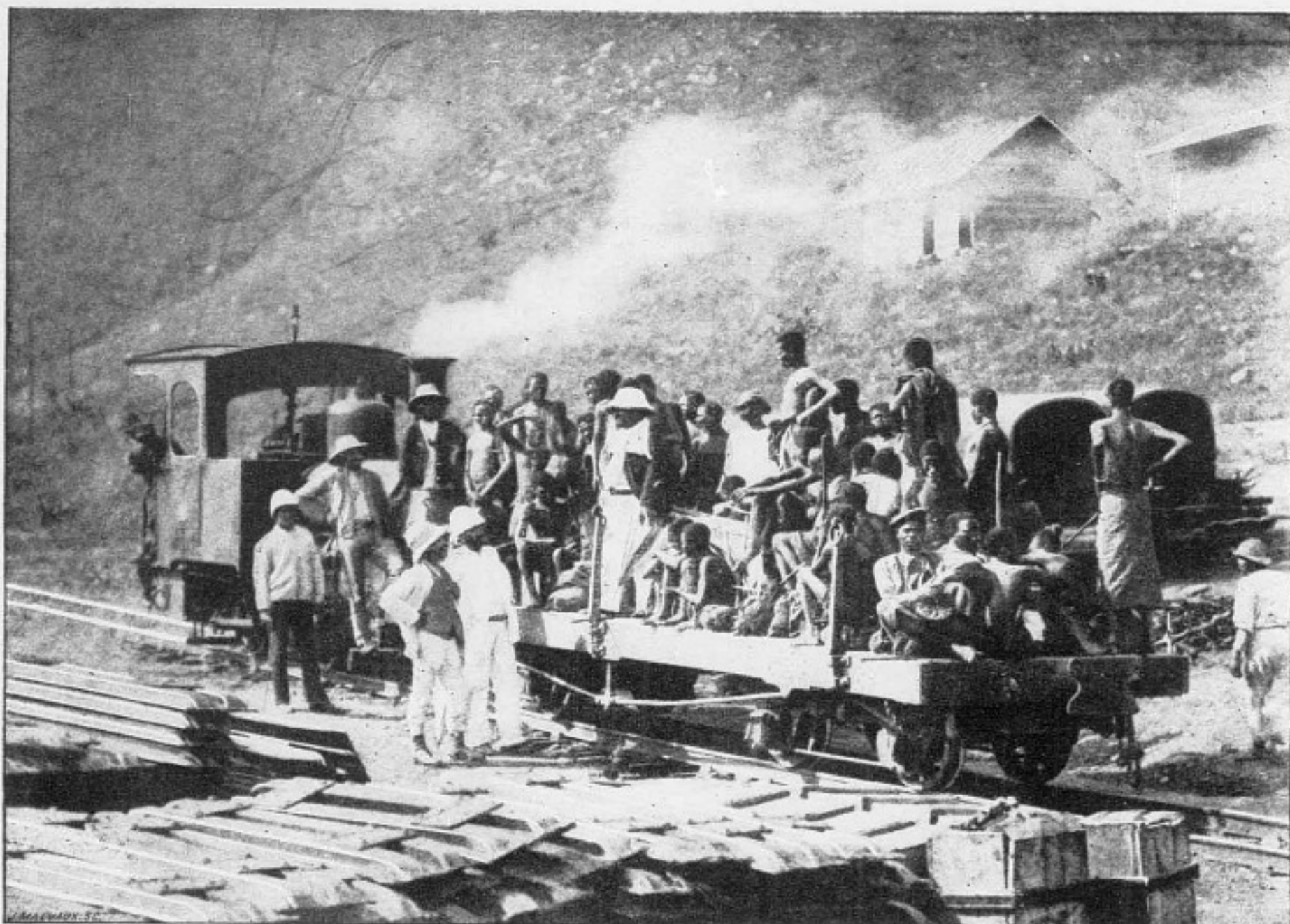


dont elles sont meurtries depuis si longtemps.

En Belgique, dans d'étranges réunions,
qualifiées d'assemblées politiques, il se raconte,
aux applaudissements d'auditeurs des plus
compétents, que sur le chemin de fer du
Congo, les courbes se tracent du bout du
pied.



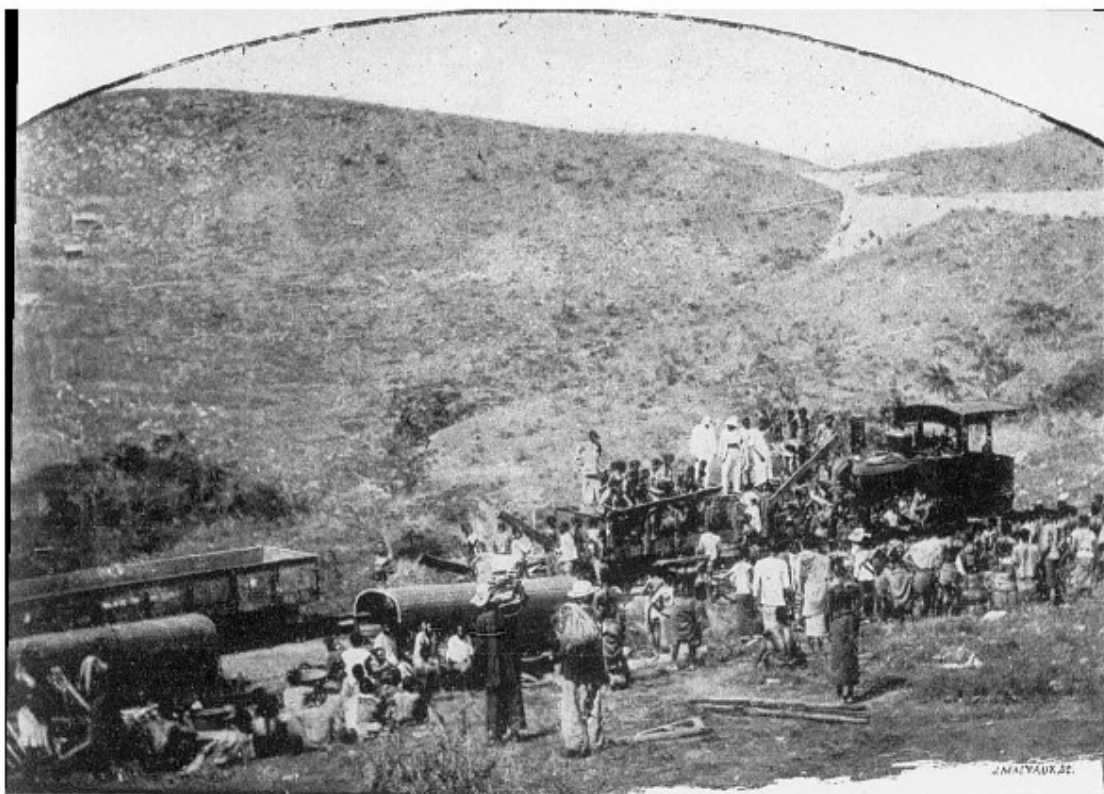
On n'y dit pas comment se construisent les ponts. Nous réparons ici l'omission
en montrant la construction des culées du pont de la Kimouèza (kil. 33,250).



Départ d'un train de service à Palaballa.



Le dimanche matin les travailleurs reçoivent la paie de la semaine, puis se répandent dans les villages environnants.



Déchargement d'un train de matériel à l'avancement des travaux.



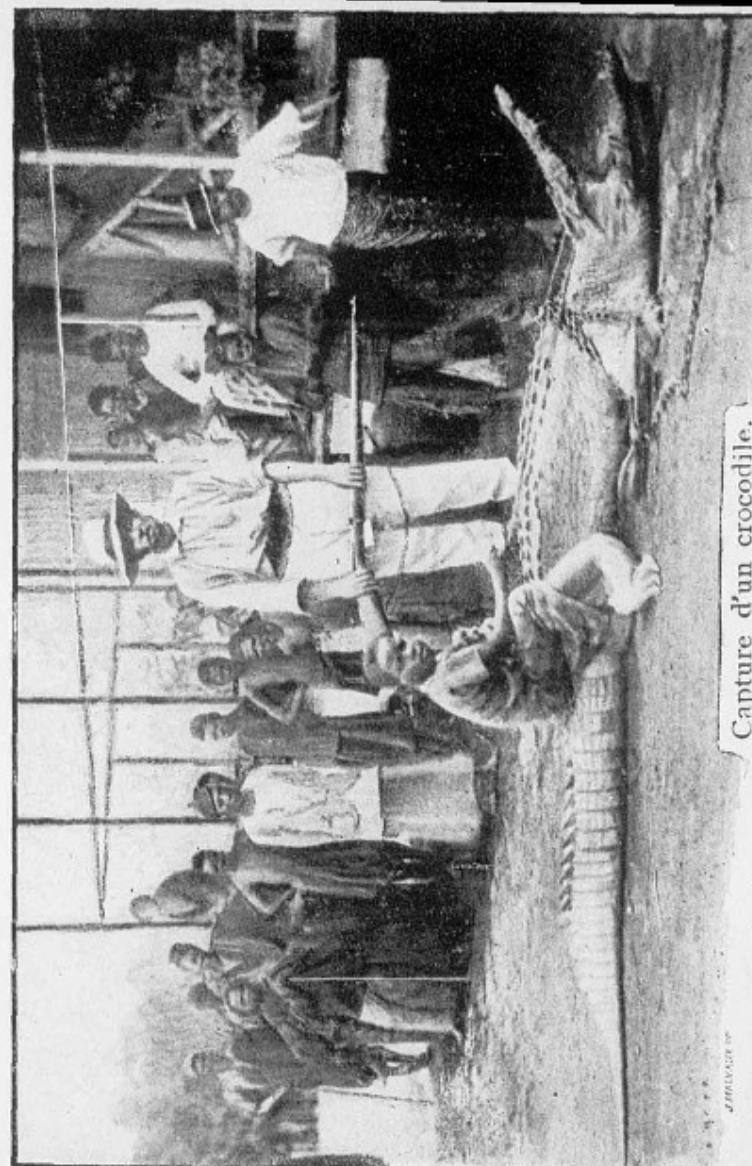
Un coin du campement du personnel ouvrier.



Campement du personnel blanc.

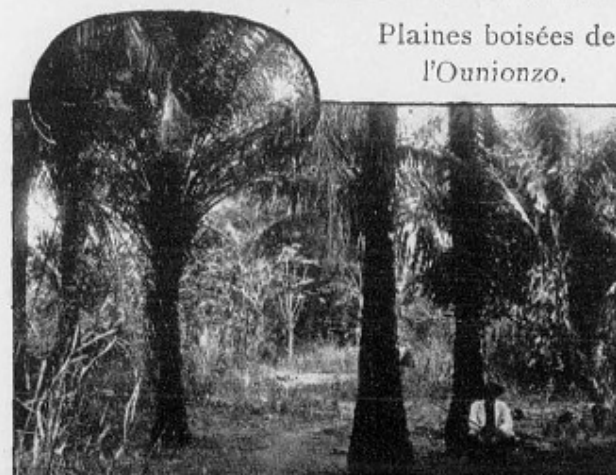
C'est au kilomètre 100 que les locomotives déchargent en ce moment leur matériel.

Les habitations en bois des ouvriers, les tentes des ingénieurs sont remon-
tées; c'est là que nous abandon-
nons la voie ferrée pour
nous engager sur la route
des caravanes.



Capture d'un crocodile.

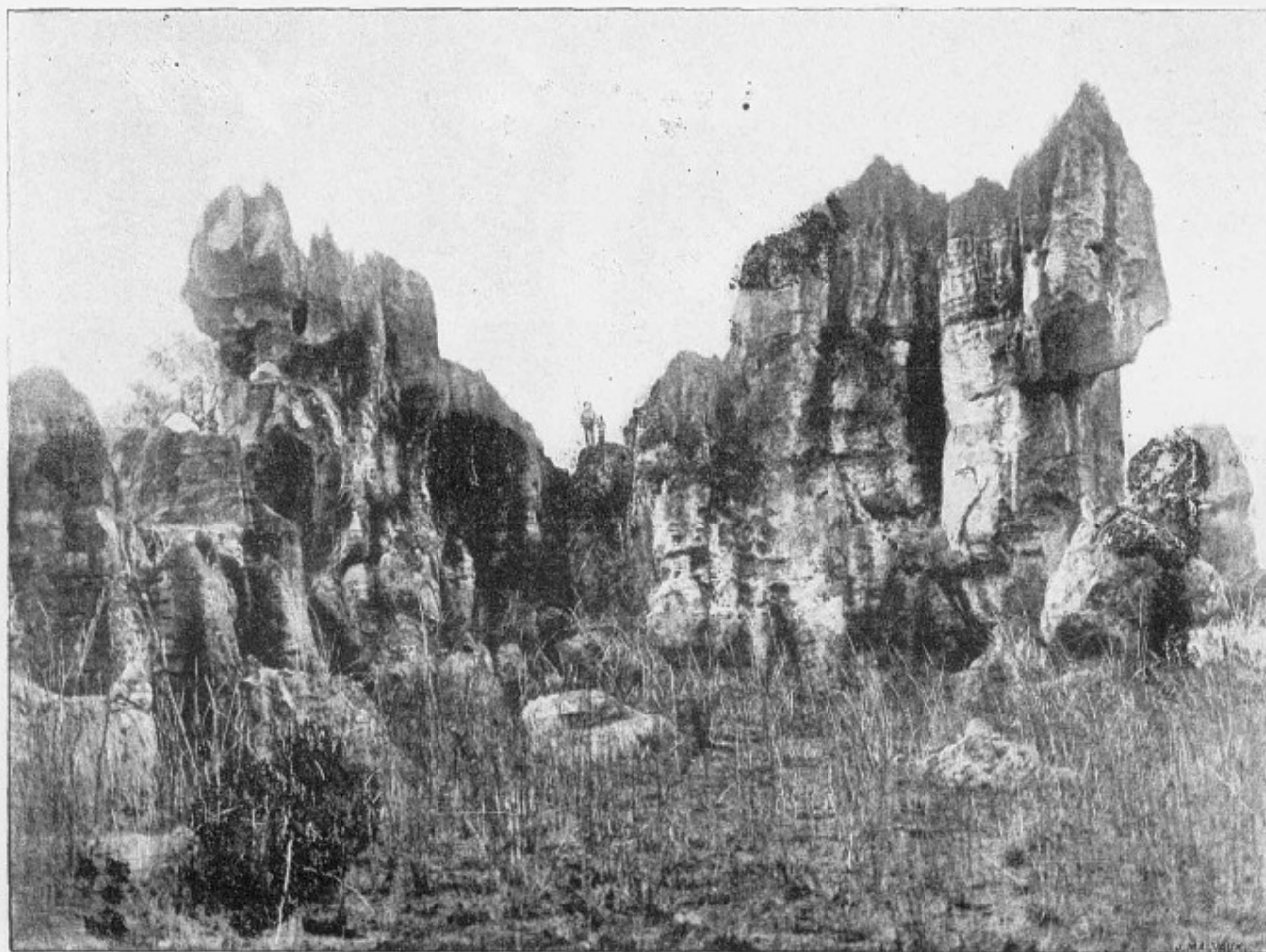
Plaines boisées de l'Ounionzo.





Voici, précédé de ses noirs portant sur leurs têtes ses malles, sa tente, etc., le voyageur blanc s'engageant sur le fameux sentier des caravanes. Il va faire journellement 15 à 20 kilomètres, et rencontrer sur sa route de quoi alimenter sa curiosité, si toutefois il est quelque peu observateur.

Tantôt le sentier côtoie, — comme le montre le croquis ci-dessous, — d'étranges éruptions rocheuses affectant des formes de tourelles moyen âge. Si le cœur lui en dit, le voyageur grimpe aussi haut que possible pour admirer le paysage.



Près de Kimpèssé.



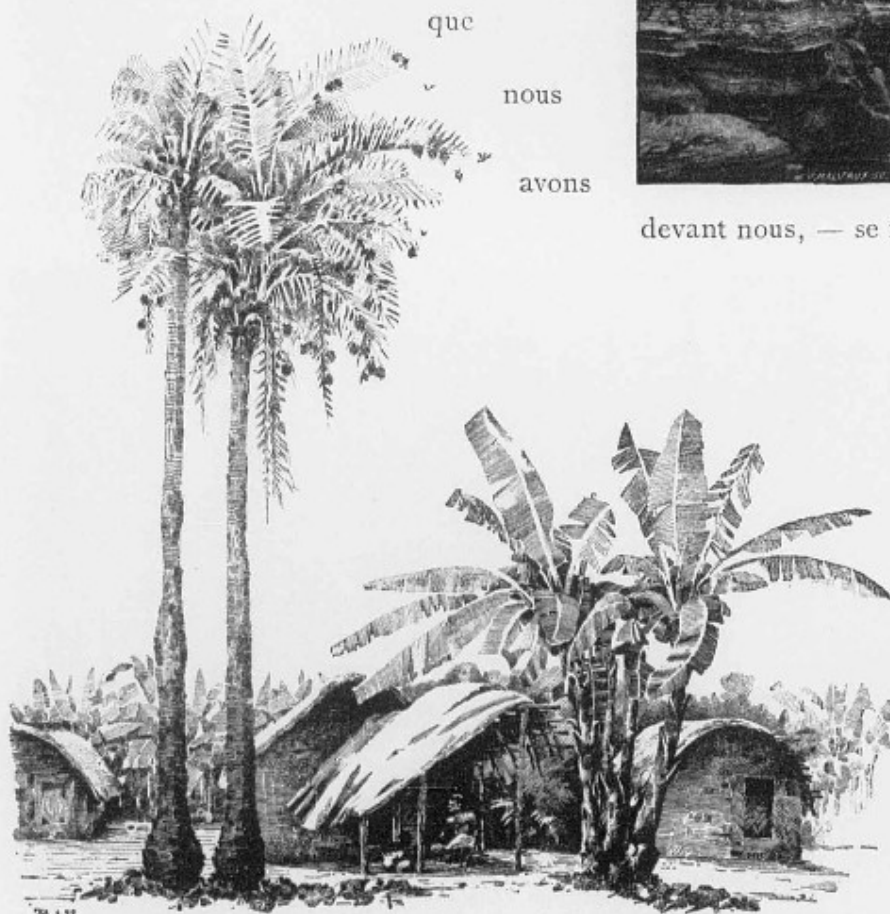
Tantôt le sentier circule sous une épaisse futaie de palmiers-bambous.



Puis, il faut traverser des rivières dont les bords offrent des merveilles de végétation, ou qui, — comme le Kwilou



Calao.

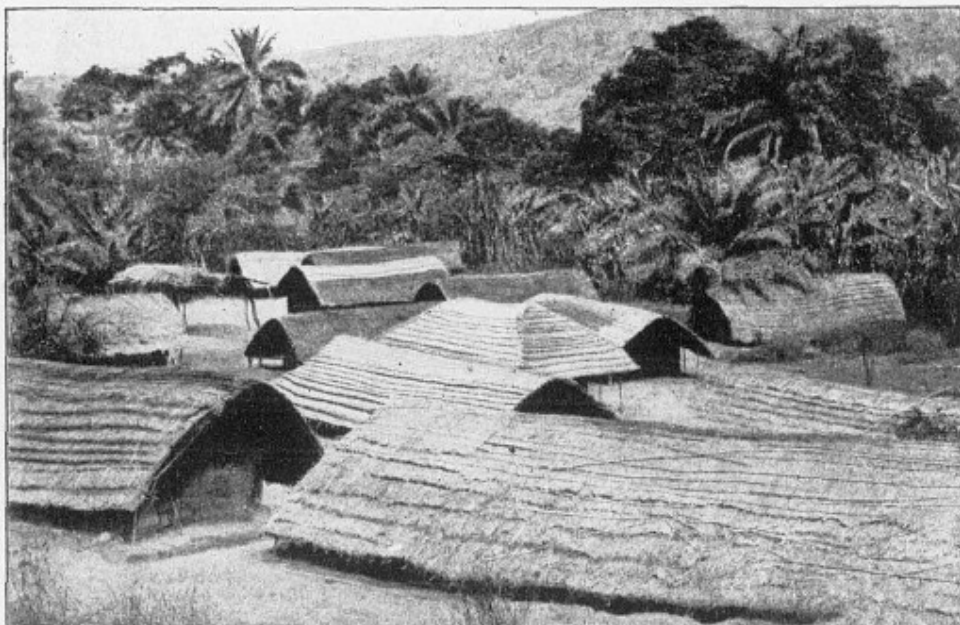


Et aussi des villages où les huttes s'abritent sous les palmiers et les bananiers.

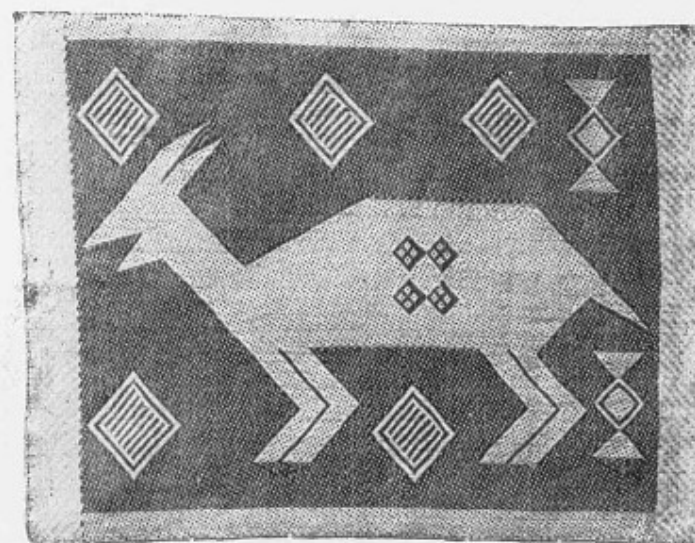
devant nous, — se frayent un chemin au travers de roches déchirées, où les eaux se précipitent en chutes mugissantes.



Pont sur la Loukouna.



Ci quelques vues de villages dans la région des Chutes; le voyageur qui observe y verra confectionner de fort belle vannerie, de la poterie, etc.



Natte en roseaux.



Le village de M'foumfou, au delà de Loukougou.



Passoire en joncs.

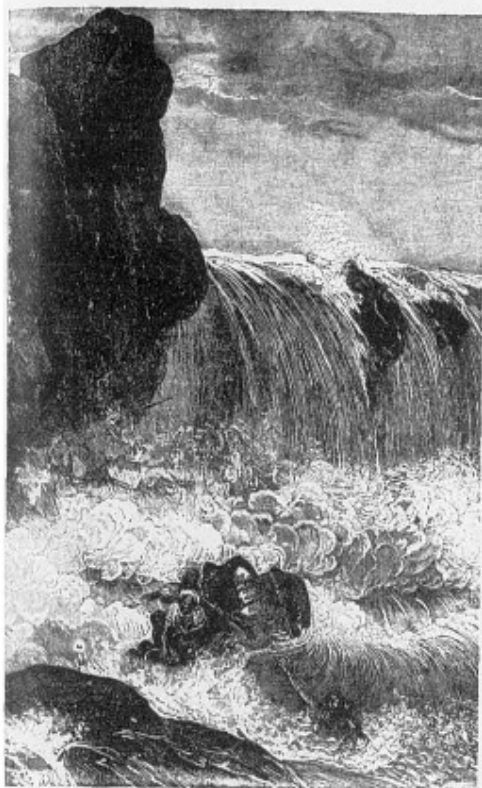


Peigne en joncs.



Corbeilles à vivres.





Mort de Frank Pocock.

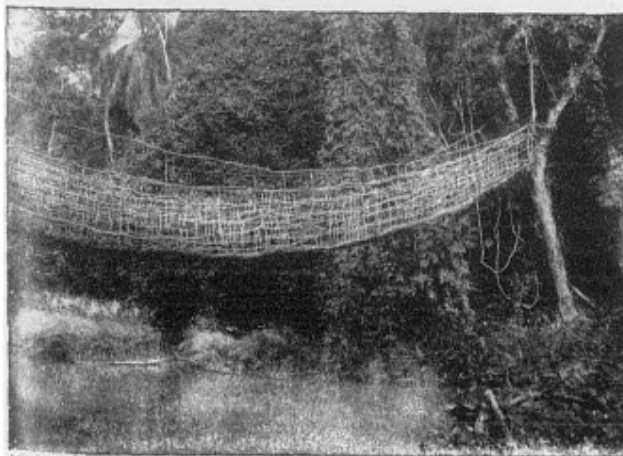
Les rivières que le voyageur rencontre ne lui font plus courir les risques d'accidents si terribles que celui rappelé par notre gravure ci-contre, et où le compagnon blanc de Stanley, lors de sa reconnaissance du Congo, en 1877, perdit la vie.

Les affluents du Congo se traversent à gué, en pirogues, ou encore, lorsque les rapides, les roches ou les crocodiles ne permettent pas l'un de ces moyens, on trouve des ponts dits ponts de singes, ou ponts de lianes.

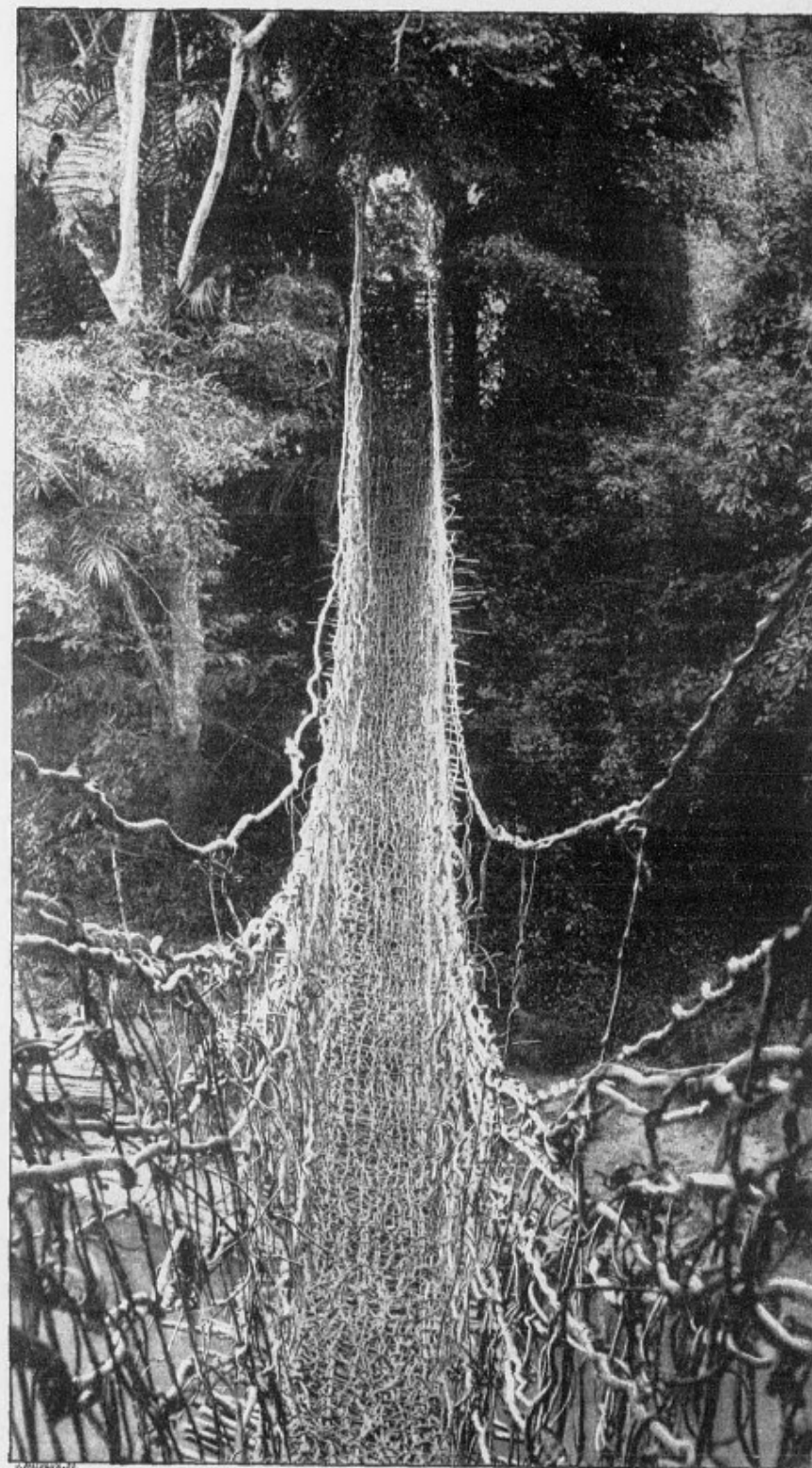
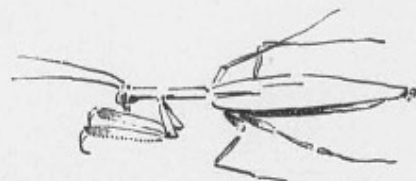


On accède aux ponts de lianes au moyen d'une véritable échelle de poulaillier.

Les ponts de lianes sont construits et entretenus par les indigènes; leur construction et leur entretien constituent un véritable service public auquel participent un groupe déterminé de villages.



Rivière Kwilou (pont de lianes).



Pont de lianes sur la rivière Kwilou (vue prise du milieu du pont).



Un pont dans la région des chutes.

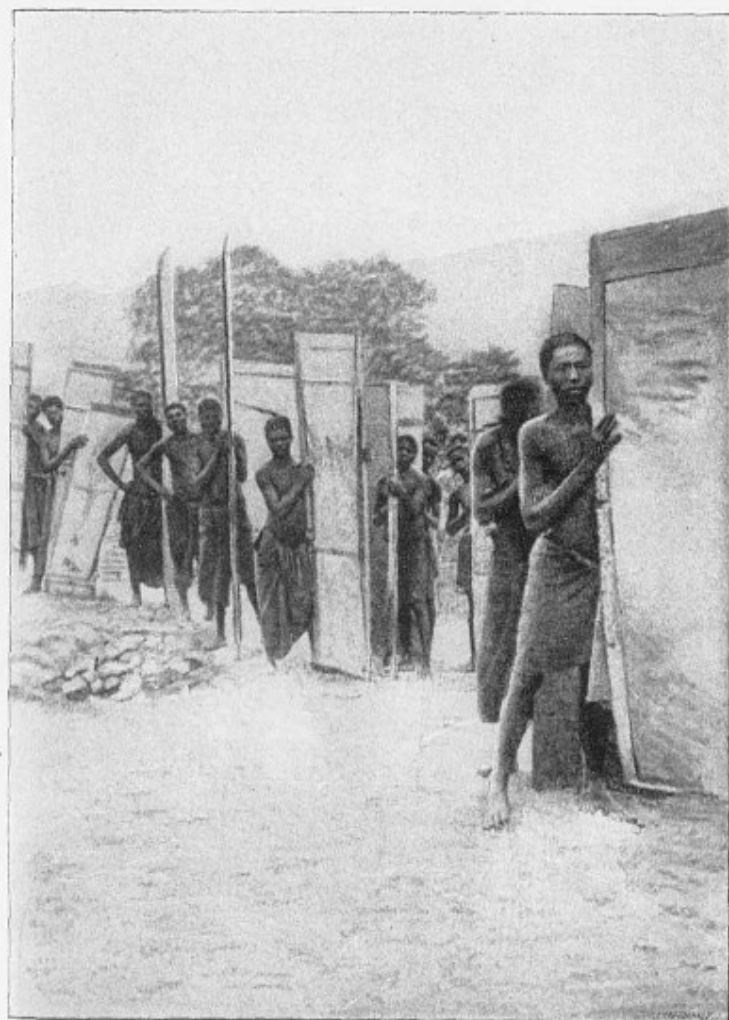


Pont en métal sur la Loukouna (région des cataractes).

D'autres ponts se rencontrent aussi sur la route. Nous donnons ci-contre trois spécimens de ponts : le premier formé d'un tablier de rondins recouverts de terre; le second construit par le lieutenant du génie Carton sur la Loukouna et qui est un chef-d'œuvre de légèreté et de hardiesse; le troisième pont est un ouvrage indigène formé de troncs d'arbres jointifs reliant les branches avancées de deux arbres riverains.



Un pont indigène sur une rivière africaine.



Transport des plaques de la coque du steamer *Baron Lambert*.

En cours de route, le voyageur se reposera sous la vérandah des cases d'étape construites et entretenues par l'État ; un gardien noir lui fournira de l'eau et des vivres.

L'un des spectacles frappants de cette route de caravanes, est fourni par ces longues files de porteurs chargés de ballots de marchandises, de plaques de steamer, etc., du poids de 35 kilos.

L'État, les commerçants, les missionnaires et les chefs indigènes mettent en mouvement aujourd'hui, dans le défilé des cataractes, 50,000 hommes par an.

Il arrive en un an, au Stanley-Pool, 110,000 charges de 35 kilos.



Une caravane de transport sur la route de Matadi.



Passage d'un gué : le blanc sera porté sur la tête par deux de ses hommes.



Les embarcations, dites baleinières ou allèges, se transportent en sections que l'on remonte à Léopoldville par boulonnage avec bandes de caoutchouc; deux hommes suffisent au transport d'une section; poids : 45 à 50 kilos.



Le village de Foumou-Koko, sur la route des caravanes, à quatre heures de Léopoldville.



Les marchés, qui se tiennent tous les quatre jours, réunissent parfois 2,000 personnes; comme Louvitoukou, par exemple, dont nous donnons ci-dessus le croquis. Blancs et noirs trouvent à s'y ravitailler copieusement : pains de manioc, poules, chèvres, moutons, canards, poisson frais et fumé, légumes, fruits, vin de palme, etc., etc.

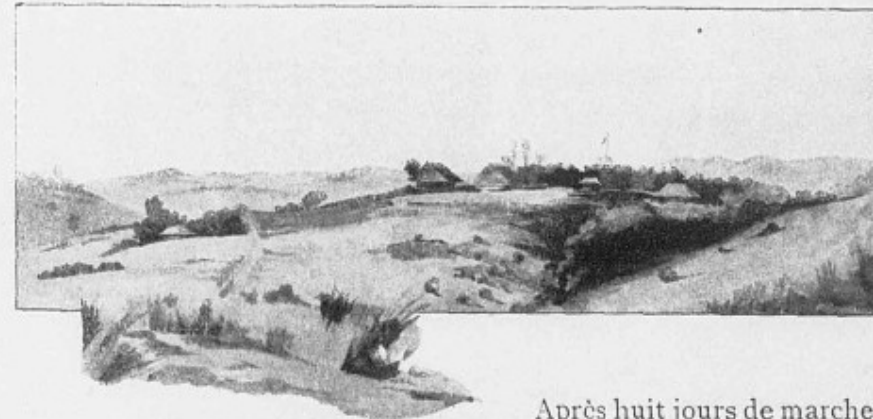
A l'étape, l'Européen dresse sa tente; fait préparer son repas; puis se promène dans les environs; il constatera comment les noirs entretiennent leurs tombes, qu'ils couvrent de bouteilles, de vaisselle, le tout brisé; souvent des parasols sont piqués dans les tumulus.



Cimetière indigène.



Tombe d'Européen
sur la route des caravanes.



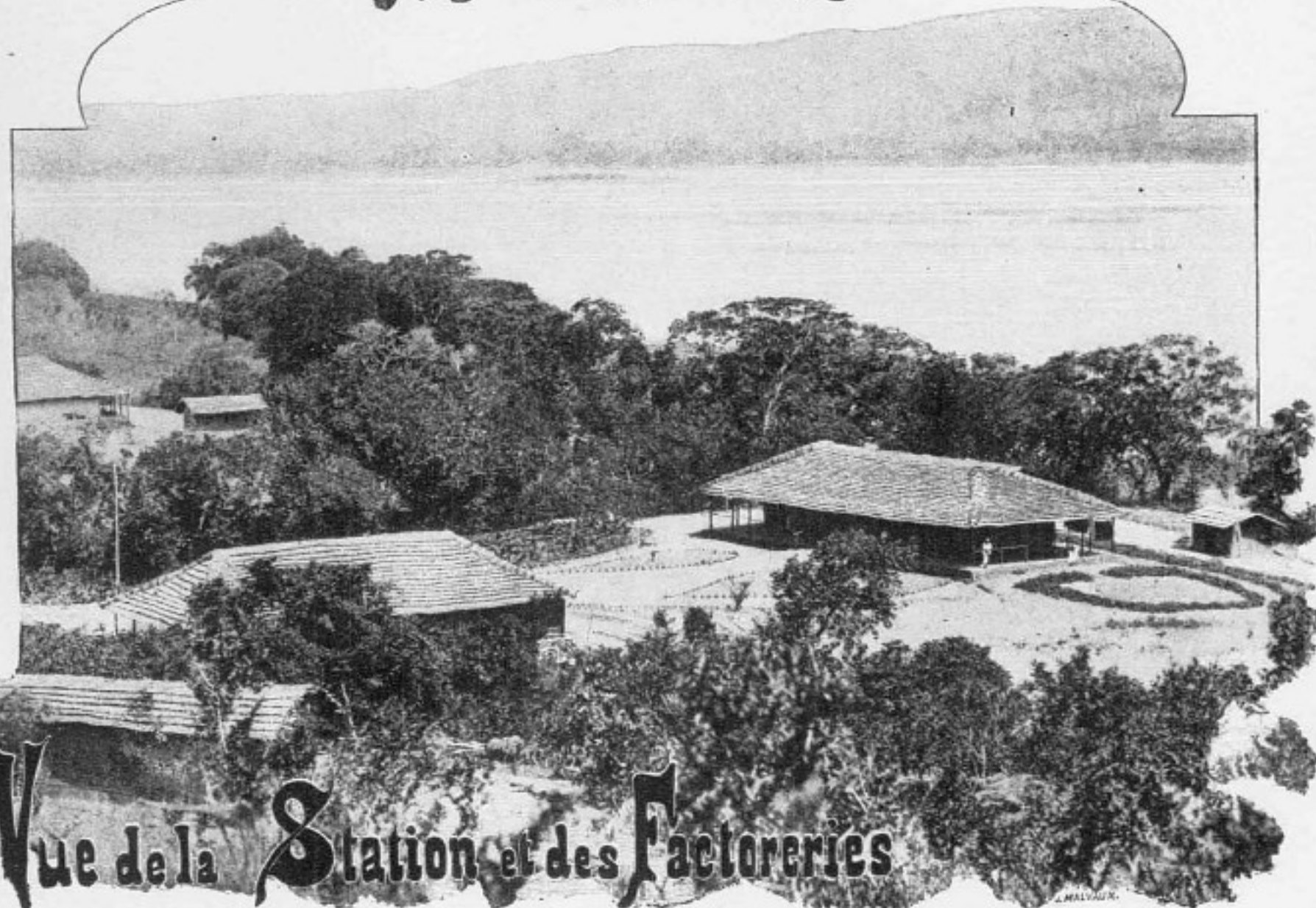
Après huit jours de marche,
nous arriverons à la station de Loukougou.

MANYANGA



Récolte
du vin de
palme (ma-
lafou).

L'homme
grimpe sur
le palmier
au moyen d'une
liane qui lui passe
autour des reins et
entoure l'arbre.



Vue de la Station et des Factoreries

Le séjour dans les stations de transit de la route des caravanes fournit au voyageur un repos bien mérité. A Loukougou, il verra un troupeau d'une quarantaine de bêtes; une briqueterie avec four taillé dans la roche; une petite fabrique de sucre à la mission protestante, etc.



Danseurs.



L'arachide et ses fruits.

Dans les jardins, on lui montrera la curieuse plante ci-dessus qui, après floraison, allonge le pédoncule supportant l'ovaire pour l'enterrer, afin que le fruit puisse se développer en terre.



Après vingt-quatre ou vingt-huit heures de repos, notre voyageur reprend la route des caravanes qui tantôt longe le Congo, tantôt s'en éloigne, traverse d'admirables rivières telles que l'Inkissi dont la chute, de 40 mètres de haut, est bien connue et figure sur les nouveaux timbres du Congo.



Après une nouvelle marche de huit à dix jours nous atteignons le Stanley-Pool, dont la vue fait battre le cœur d'une violente émotion.



La pointe Kallina, entre Léopoldville et Kinchassa.

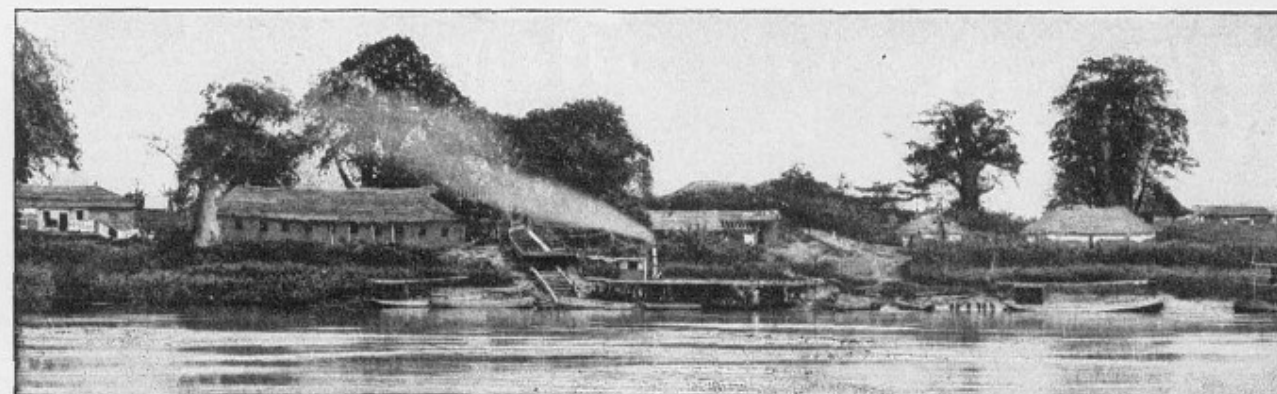


Si l'on est agent de l'État, on se rend à Léopoldville dont nous donnons, ci à droite, un croquis montrant la salle à manger.

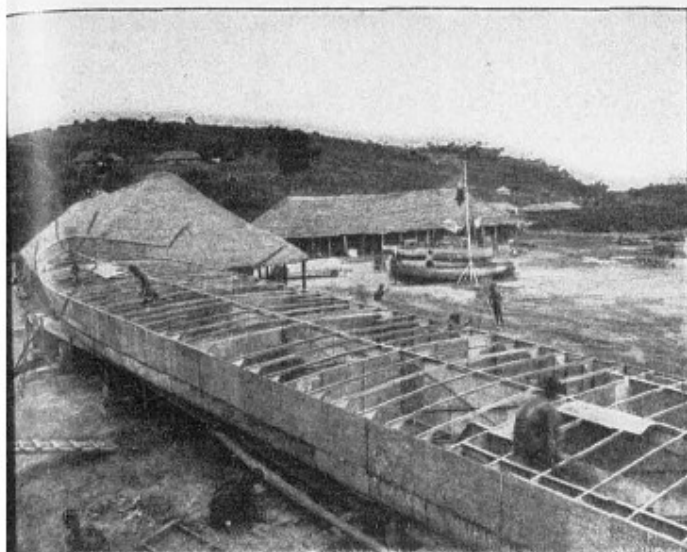
Si l'on est agent de la Société belge, on se rend à Kinchassa qui est à deux heures plus loin.



A une heure et demie de Léopoldville se trouve le grand camp d'instruction de Kinchassa.

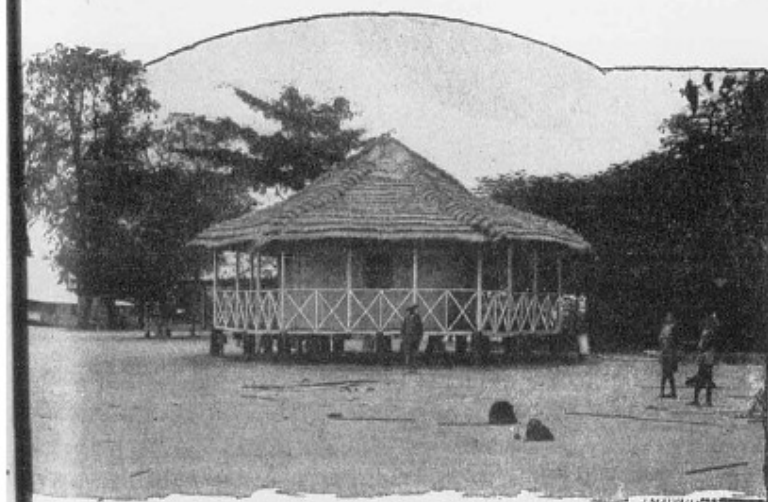


Vue générale de l'établissement de la Société du Haut-Congo, à Kinchassa, sur le Stanley-Pool, en 1890.

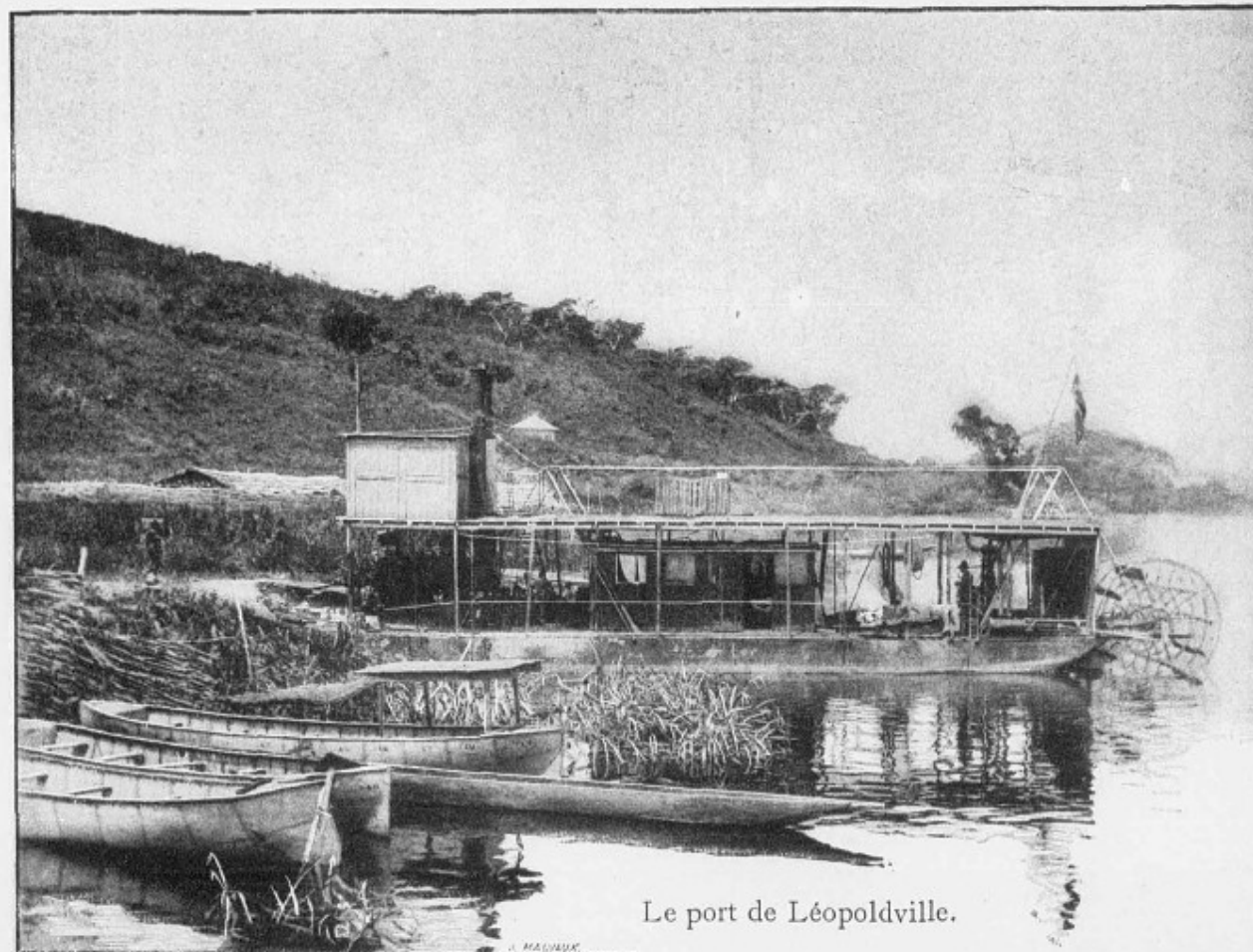


Léopoldville est le point où commence la navigation en Haut-Congo; là se trouvent les chantiers de marine où l'on remonte les steamers venus en petits morceaux sur la tête des porteurs.

La population blanche de Stanley-Pool dépasse le chiffre de 125.

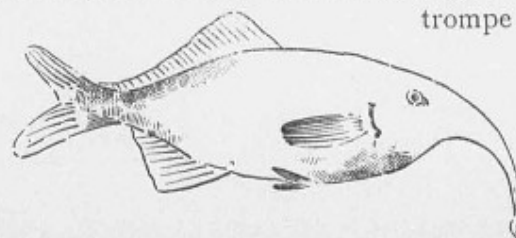


A côté du chef-lieu de district s'élève la mission protestante américaine, dont nous donnons ci-dessus la salle à manger en bois du pays, et ci-dessous une annexe également en bois.



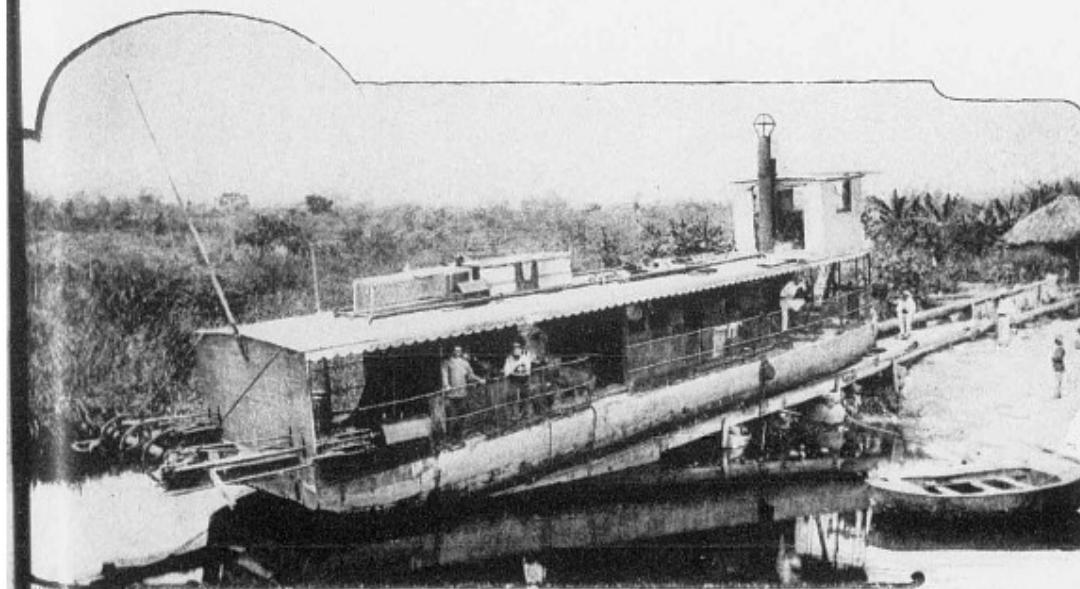
Les chutes de Léopoldville sont très poissonneuses; les indigènes s'y aventurent en pirogues et y capturent des silures pesant jusqu'à 45 et 50 kilos.

Parmi les poissons estimés du blanc, signalons le poisson à trompe ci-dessous.





Les ateliers de la Société du Haut-Congo, à Kinchassa, sont également très importants; dessus l'atelier des charpentiers; les noirs employés sur les chantiers du Stanley-Pool sont presque tous des Congolais, particulièrement des Wangatas et des Loulangas, de l'Équateur; des Bangalas; des Basokos, etc. Ce sont des travailleurs adroits et courageux.



Le steamer *Roi des Belges* en réparation sur le slip de Kinchassa.



Le baobab géant de Kinchassa, demandant dix-sept hommes, se tenant par la main, pour être complètement entouré.



Le caféier, sa fleur, son fruit.



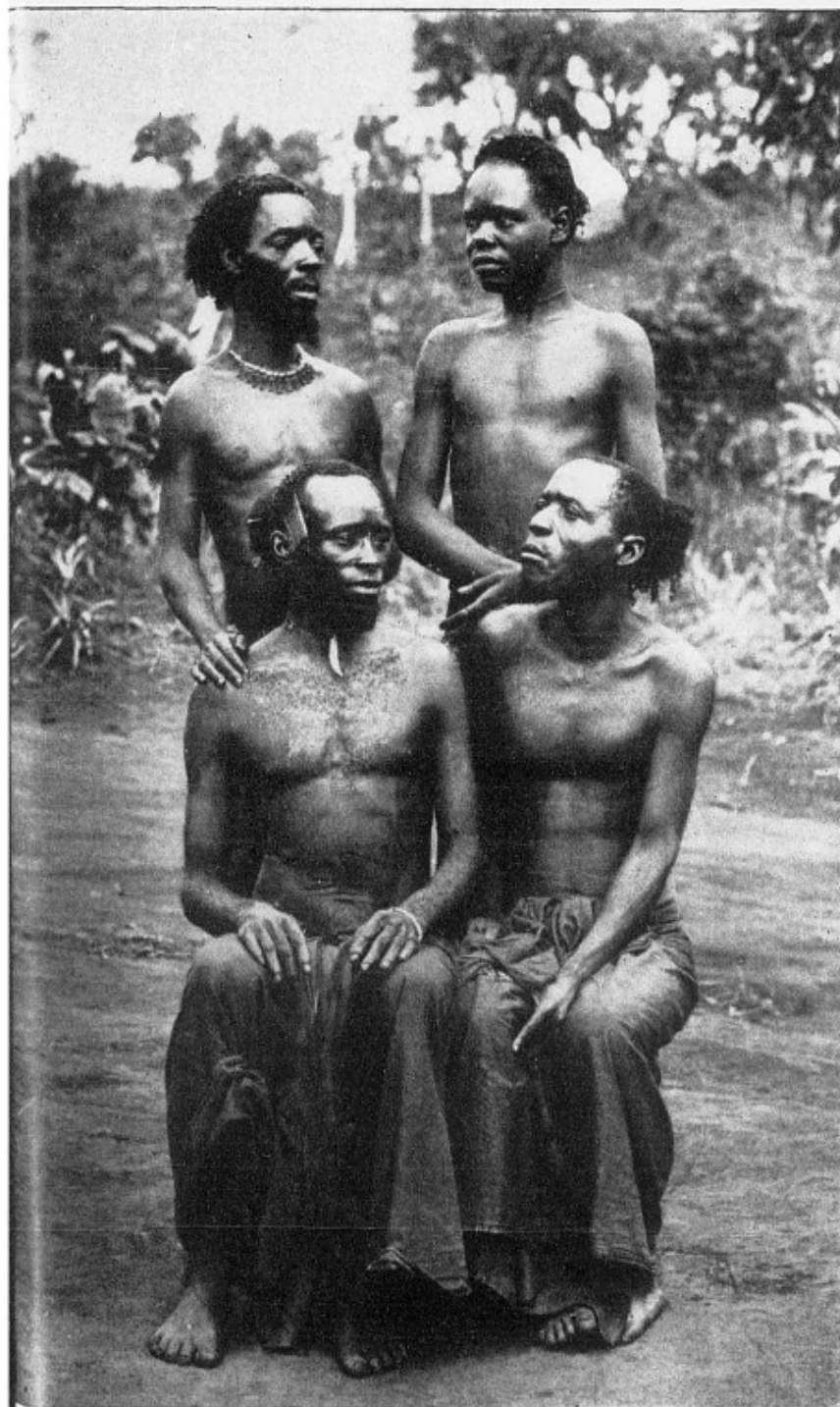
Le bananier.



Le cacao.



Le palmier borassus.

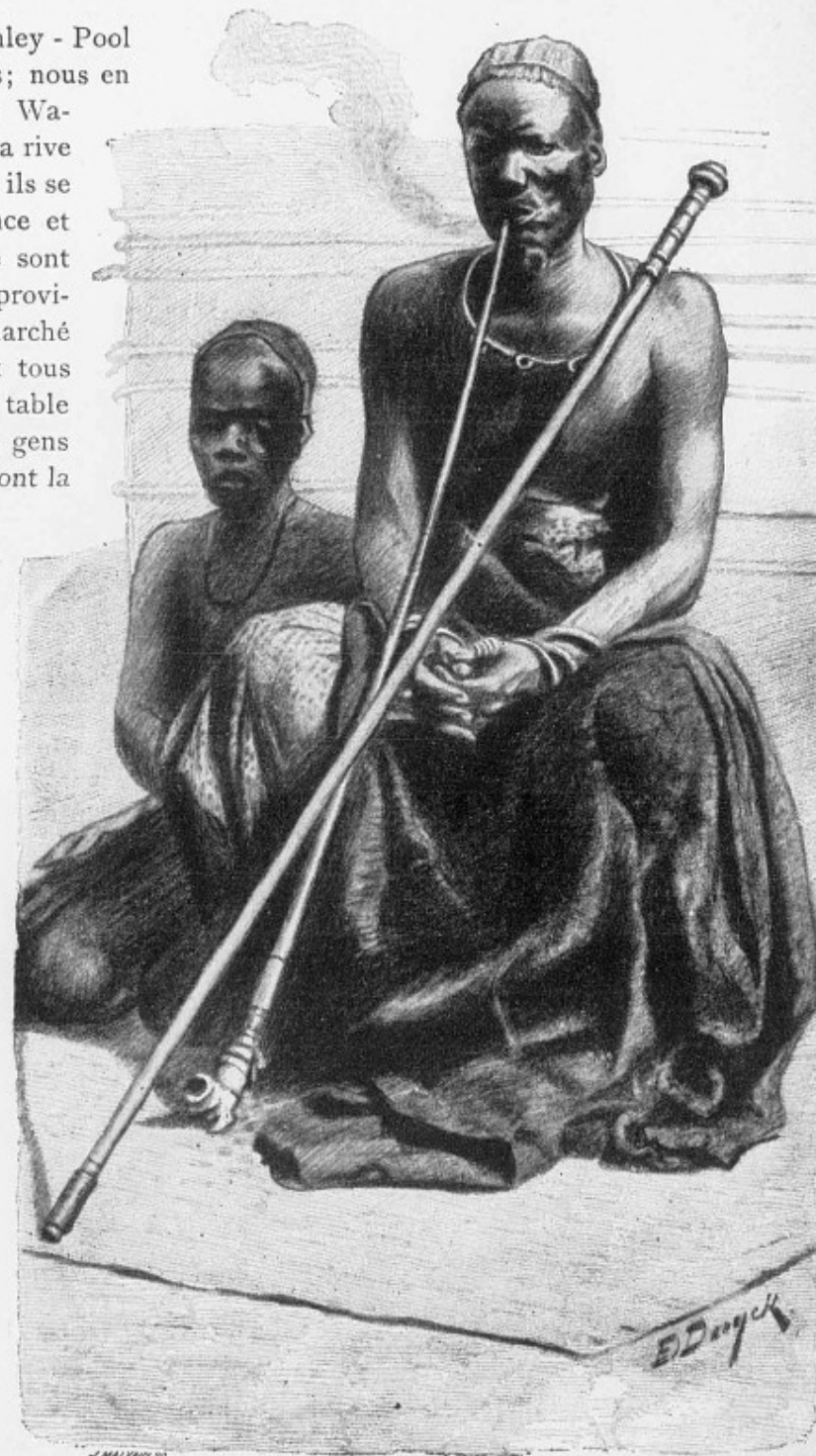


Indigènes Waboundous.

Les indigènes du Stanley - Pool appartiennent à diverses races; nous en donnons ici deux types. Les Waboundous ont été éloignés de la rive par les Batékés envahisseurs; ils se sont retirés à quelque distance et sont devenus agriculteurs; ce sont eux, principalement, qui approvisionnent en vivres du pays le marché de Léopoldville, qui se tient tous les quatre jours, ainsi que la table des Européens. Ce sont des gens paisibles et aimant le blanc, dont la présence leur donne la sécurité.

Les Batékés sont des commerçants retors; leurs pirogues vont chez les Bayanzis d'amont acheter l'ivoire, le caoutchouc, etc., qu'ils repassent aux marchands noirs venus de la région du chemin de fer; parmi ces derniers, le plus important est Makitou, chef de N'gombé, dont les caravanes vont de Matadi à Léopoldville et vice-versa.

Makitou est un fidèle allié de l'Etat, qu'il aime beaucoup.



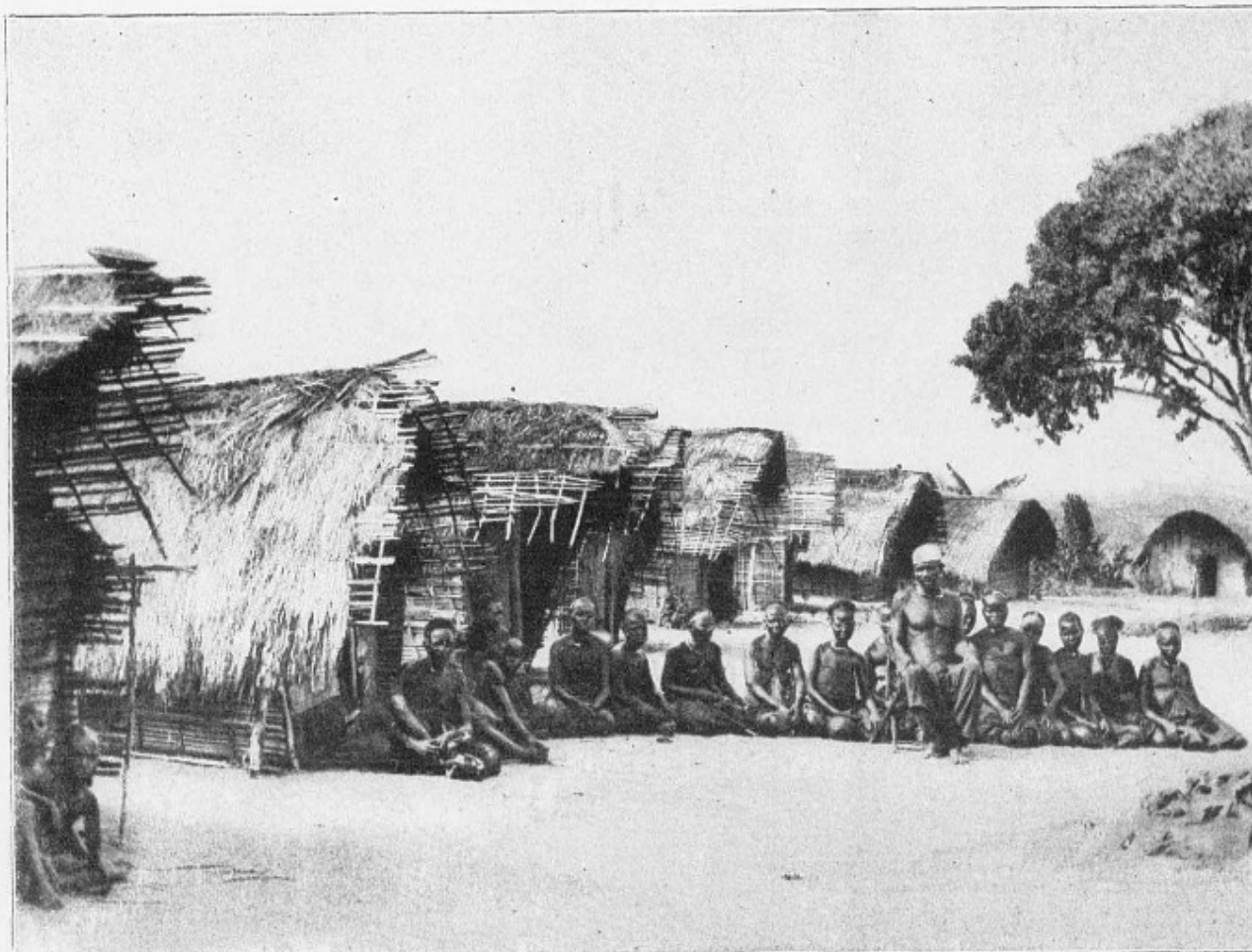
Chef Batéké.

Les villages continuent à être formés de cases rectangulaires avec toit en dos d'âne.

Nous en donnons deux spécimens. Le plus grand a été photographié à la saison sèche; l'absence de pluies permet alors à l'indigène de laisser les toits délabrés; dès que la saison des pluies approche, les toits sont remis en état et présentent alors l'aspect ci-dessous. Chaque hutte compte environ quatre habitants.



Un coin de village au Stanley-Pool.

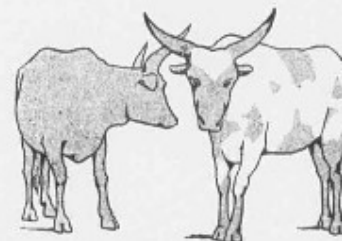


Un village des environs du Stanley-Pool.

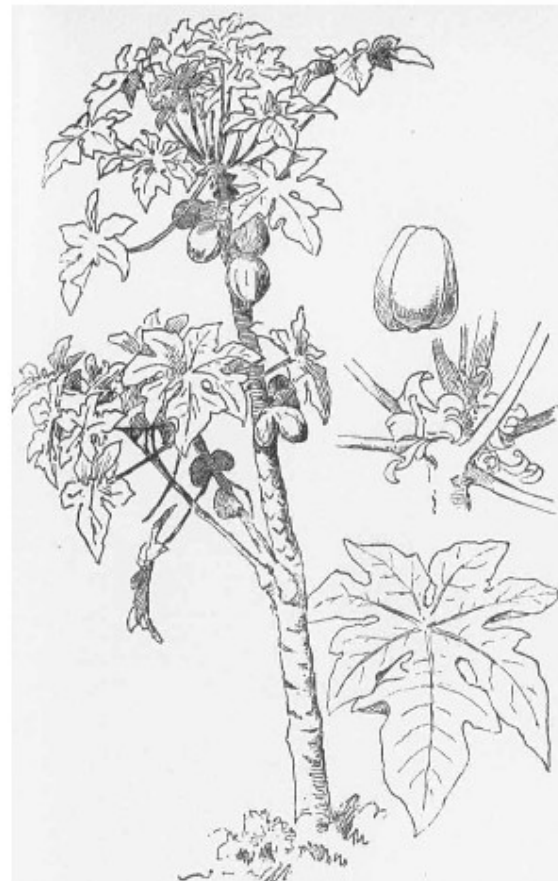


Le principal chef Batéké du Stanley-Pool était N'galiéma, qui s'intitulait le second de Stanley; il a perdu aujourd'hui tout pouvoir, après avoir longtemps opprimé les alentours.

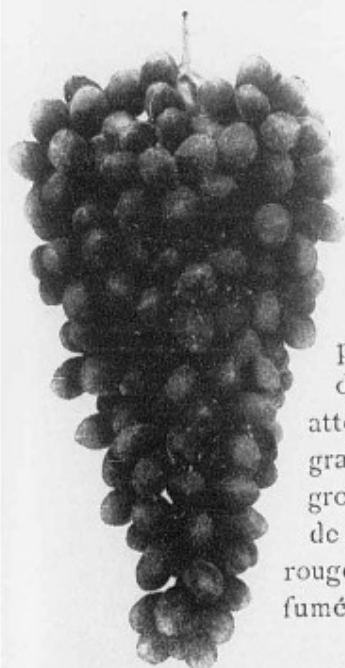
Les Batékés sont d'habiles forgerons; ci-contre un spécimen des colliers en cuivre fabriqués par eux.



Il y a au camp de Kinchassa un troupeau de quarante têtes de bétail.



Le papayer.



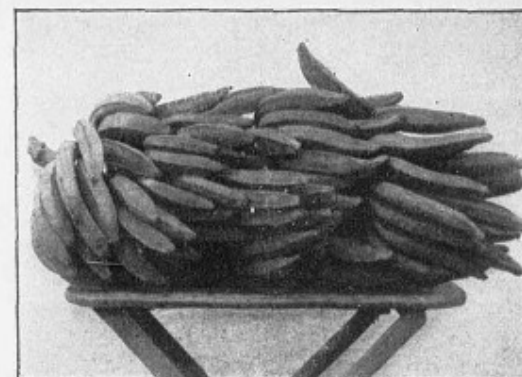
Fouta, fruit sauvage, se compose d'une grappe dont le poids peut atteindre 3 kilos. Les grains sont de la grosseur d'un œuf de pigeon, veloutés, rougeâtres, très parfumés.



Courges, calebasses, m'bika, etc.



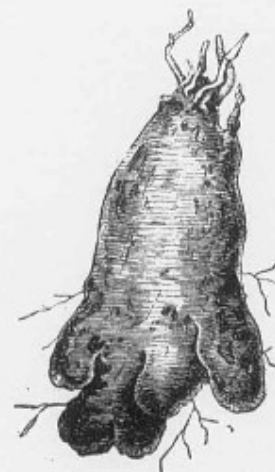
Les cultures des indigènes sont très variées; nous en donnons ici quelques spécimens.



La fleur du bananier et le régime qui lui succède. Ce régime peut peser jusque 35 à 40 kilos.



L'igname, plante grimpante, produisant en neuf à dix mois.



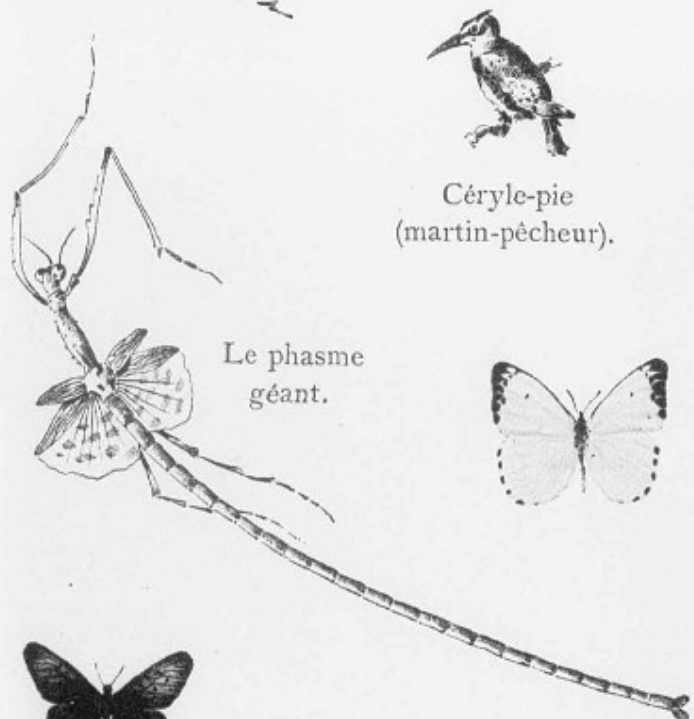
Le tubercule de l'igname a le goût de la pomme de terre. Il peut peser jusqu'à 10 kilos.



La canne à sucre est cultivée dans tout le Congo.



Hippopotame venant respirer.



Le phasme géant.



Céryle-pie (martin-pêcheur).



Chasseurs et collectionneurs trouveront l'occasion de se livrer fructueusement à leur plaisir.

Le Pool abonde en hippopotames et en oiseaux aquatiques.

Mais c'est surtout la gent papillonne qui offre une variété pour ainsi dire indéfinie.

Les papillons se conservent aisément dans des cornets de papier avec un peu de naphthaline.



L'oiseau à miel.



La veuve.



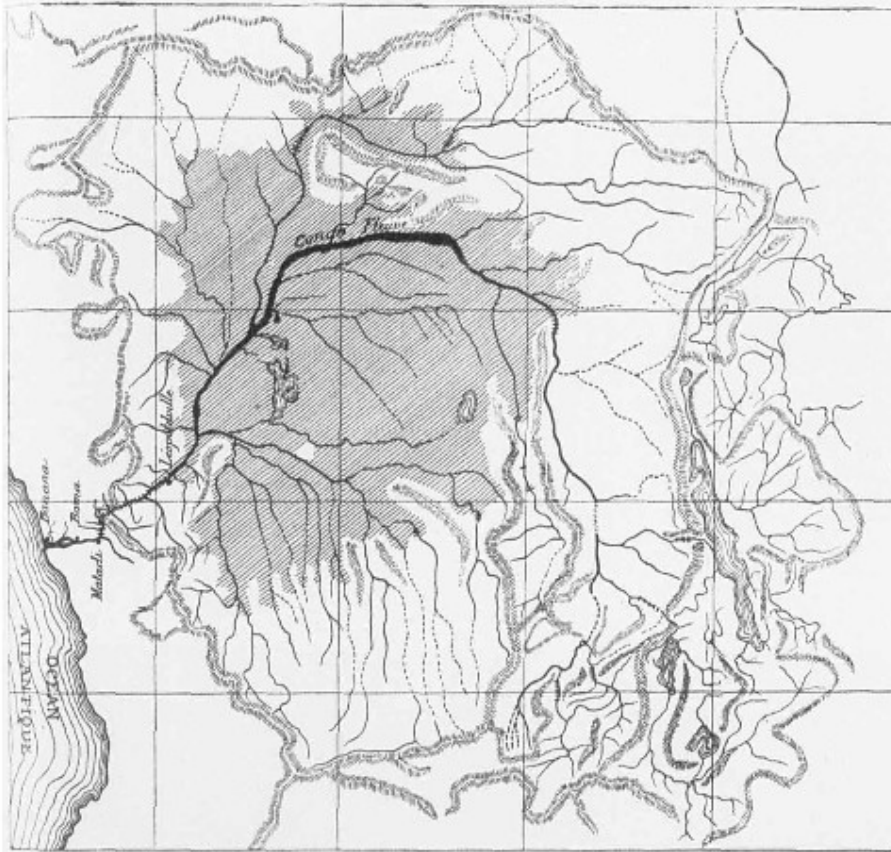
Le goliath.



Scorpion.

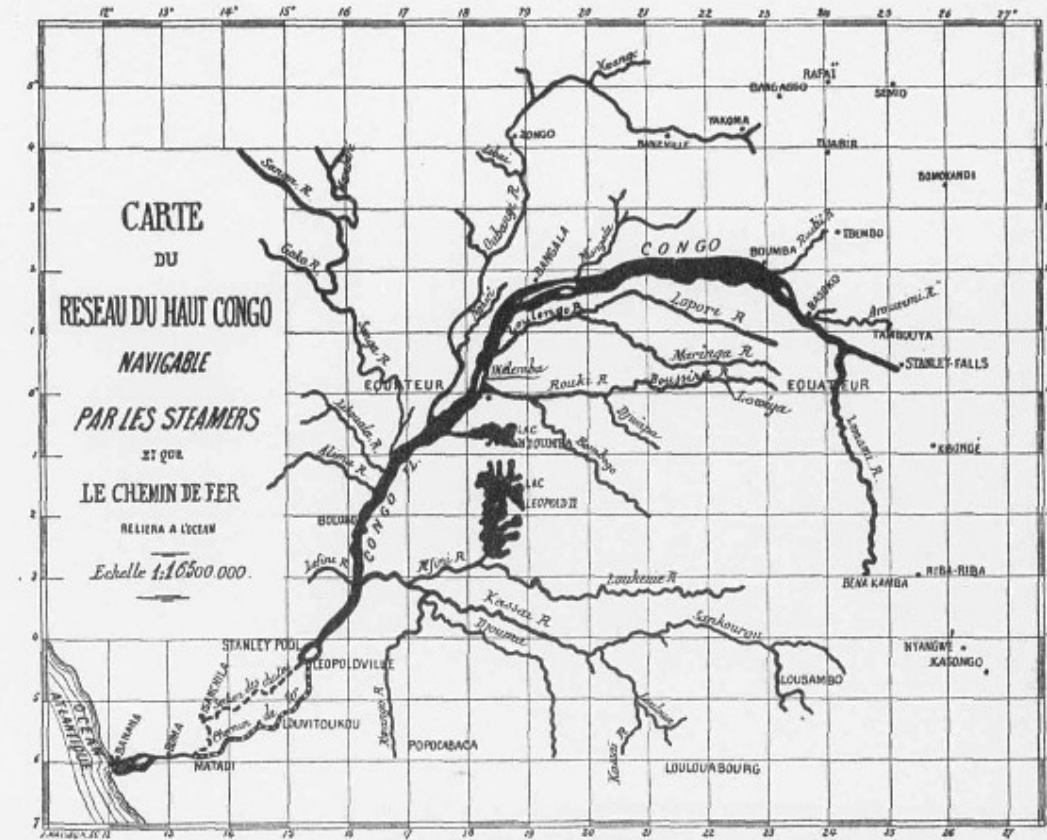
LE BASSIN DU CONGO

L'ancienne mer intérieure
d'après A.J. Wauters.



Interrompons un moment notre voyage pour dire rapidement deux mots du système fluvial du Haut-Congo. Le géographe belge, A.-J. Wauters, a montré que le centre africain, — connu aujourd'hui sous le nom d'Etat Indépendant du Congo, — a été jadis une vaste mer d'eau douce enserrée de toutes parts par une bordure montagneuse que nous montre le croquis ci-dessus.

Il arriva un moment où les eaux atteignirent le point le moins élevé de cette bordure et y trouvèrent un passage par où elles se précipitèrent furieusement, s'ouvrant au travers des roches un chemin d'autant plus tourmenté qu'il était plus étroit. Ce fut au point appelé le col de Zinga que se fit cette trouée, au travers des monts de Cristal. Peu à peu se constitua le régime actuel du grand fleuve; la mer se vida et fit place à un bassin fluvial dont notre deuxième croquis montre l'état actuel; ce croquis n'indique que les portions navigables actuellement parcourues par les quarante steamers qui sillonnent le Haut-Fleuve et ses affluents. Le diagramme accompagnant les deux croquis montre de façon frappante l'importance du réseau navigable du Haut-Congo.



Réseau du Congo

Côte occidentale d'Europe du Cap Nord à Gibraltar.

Côte méridionale d'Europe de Gibraltar à la mer d'Azof.

Côte occidentale d'Afrique de Gibraltar au cap de Bonne Espérance.

Le Danube.

Le Rhin.

La Meuse.

Escaut en Belgique.

30.000 kilomètres de rive.

85.000 kilomètres de rive.

18.500 kilomètres de côte.

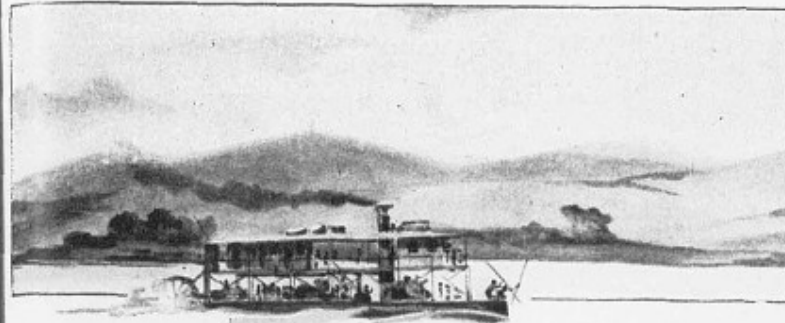
Le diagramme accompagnant les deux croquis montre de façon frappante l'importance du réseau navigable du Haut-Congo.

Avant de reprendre notre voyage, rappelons que les pays que nous allons parcourir ont été reconnus depuis douze ans; c'est en 1877 que Stanley, arrivant de l'Est, descendit audacieusement le Congo, faisant ainsi connaître ce qu'on pourrait appeler l'épine dorsale de cet immense bassin; c'est dans la première moitié de 1882 que l'audacieux Américain reparut en amont de Léopoldville et commença la reconnaissance de cet admirable pays, désigné jusqu'alors sur les cartes

sous le nom de « pays déserts ».

..

Nous voici à bord d'une des grandes canonnières de transport de l'Etat; c'est la *Ville d'Anvers*, qui peut porter 45 tonnes de marchandises et 200 hommes.



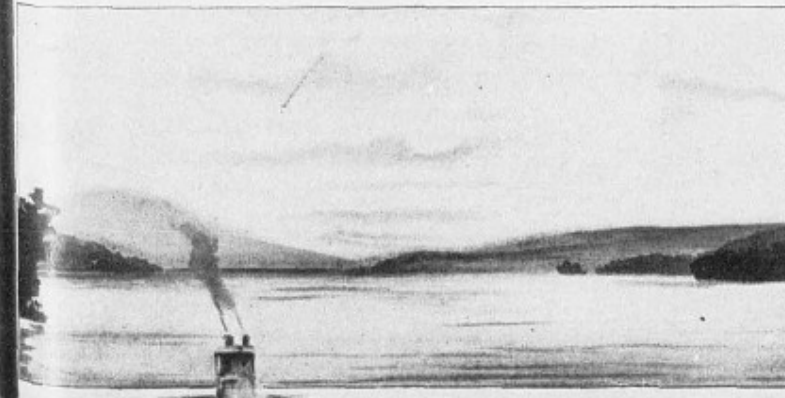
Nous donnerons les noms des steamers belges qui figurent parmi les quarante bâtiments constituant la flottille du Haut-Congo :

ETAT DU CONGO. — 12 steamers : *Ville de Bruxelles*, *Ville d'Anvers*, *Ville de Bruges*, *Stanley*, *Ville de Gand*, *En Avant*, *A. I. A.*, *Ville de Verviers*, *Ville de Charleroi*, *Ville d'Ostende*, *la Délivrance*, *la Nouvelle Ville de Liège*.

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE. — 14 steamers : *Archiduchesse Stéphanie*, *Princesse Clémentine*, *Roi des Belges*, *Baron Lambertmont*, *Auguste Beernaert*, *Florida*, *Général Sanford*, *Katanga*, *France*, *Ville de Paris*, *Scioute*, *Seine*, *Rhône*, *Daumas*.

MISSION CATHOLIQUE BELGE. — 1 steamer : *Notre-Dame du Perpétuel Secours*.

Soit un total de 27 steamers !



A la sortie du Stanley-Pool, les rives se resserrent jusque parfois 800 mètres et sont bordées de collines et de mamelons mouvementés. Vers cinq heures, le vapeur stoppe à la rive pour y passer la nuit; l'équipage débite la provision de bois mort nécessaire pour le lendemain.



Le lendemain, à six heures, départ. L'aspect du pays reste le même; parfois un îlot rocailleux; parfois, à la rive, une pointe créant dans le courant très violent des remous souvent dangereux.



Les riverains sont tous pêcheurs; leurs pirogues légères sillonnent le fleuve et on leur achète d'excellents et gros poissons. Quant aux noirs de l'équipage, ils cherchent à se procurer un chien, qui constitue pour eux un plat royal.



La rive a été réoccupée d'abord par la Société Belge, puis par l'Etat. Sur la rive droite se trouve la mission de Berghe-Sainte-Marie. (Croquis de gauche.)



La rive est boisée. De temps à autre, des singes regardent curieusement le vapeur qui passe.



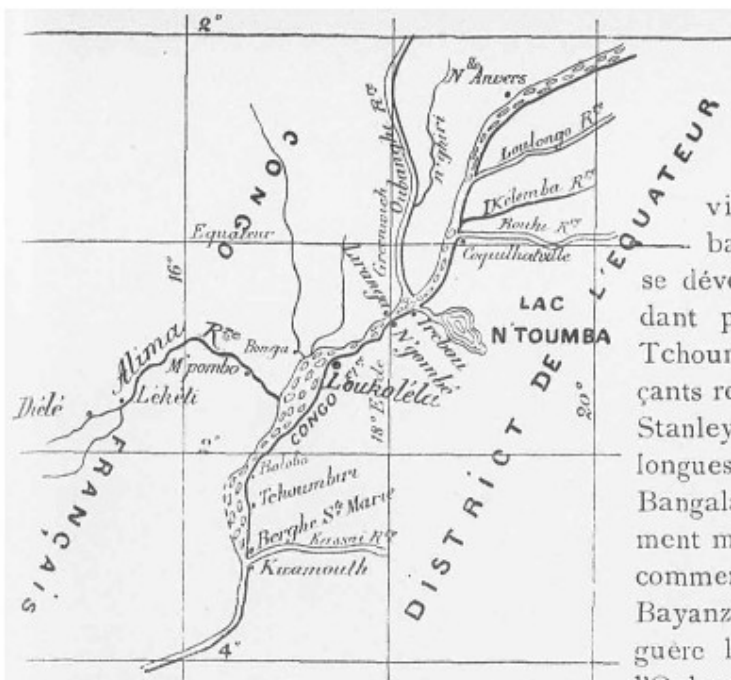
Il est rare que l'on ne rencontre pas un steamer descendant du Haut-Fleuve.



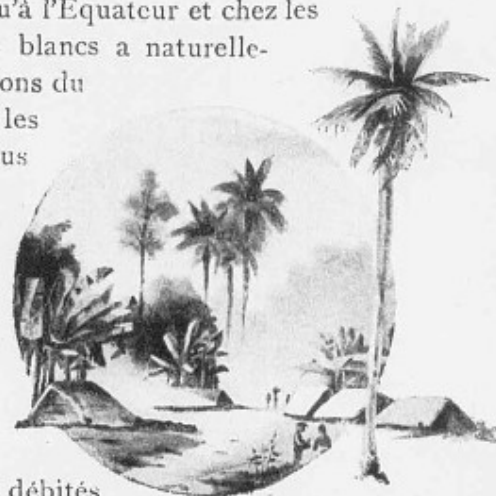
Le seul village important que l'on rencontre avant l'embouchure du Kassaï est Msouata, — dont le chef est bien connu sous le nom de « Papa N'gobila ». Nous donnons ici son portrait, sur lequel figure la médaille qui lui a été décernée par l'Etat. Msouata était jadis station de l'Etat. C'est à Msouata qu'on se ravitaille en vivres du pays.



Le premier affluent important de la rive gauche du Congo est le Kassaï, dont ci-dessus l'embouchure. Sur la rive gauche du Kassaï se trouvait jadis la station de Kwamouth. Après avoir été inoccupé très longtemps, ce



Continuons à remonter le Congo. Notre petit bateau passe le long des villages batékés et bayanzis. Ces villages se développent parfois pendant plusieurs lieues : à Tchoumbiri, Bolobo, par exemple. Leurs habitants sont des commerçants renommés. Les Batékés travaillent surtout vers l'aval jusqu'au Stanley-Pool, tandis que les Bayanzis faisaient jadis vers l'amont de longues expéditions jusqu'à l'Equateur et chez les Bangalas. L'arrivée des blancs a naturellement modifié les conditions du commerce; aujourd'hui, les Bayanzis ne dépassent plus guère l'embouchure de l'Oubanghi.



Les centres de Tchoumbiri, Bolobo et Loukoléla sont occupés par des missions protestantes américaine et anglaises.

Nous donnons ci-dessous la vue des premières installations de la mission de Loukoléla; ces installations ont fait place aujourd'hui à de splendides habitations en bois de luxe, débités dans la forêt de Loukoléla, qui abonde en acajou rouge et blanc, en bois de satin, etc.



Le commerce le plus important de Loukoléla est celui du tabac, qui s'y vend sous forme de saucisses et qui provient de l'Alima.



Bâtiments de la mission protestante de Loukoléla.



Femme Batéké.



Rouleau de tabac
de Loukoléla.



Après avoir dépassé Loukoléla, nous passons devant le poste fiscal de N'gombé, en face de l'embouchure de l'Oubanghi; à une heure de steamer en amont de ce poste, nous stopperons au village de Boussindi, afin d'y acheter des vivres; on y trouve surtout des moutons et des canards; en parcourant ce village, on trouvera à observer nombre de types bizarres; nous en donnons quelques-uns.

A deux kilomètres en amont se trouve Irébou avec sa mission américaine, dont ci-dessous une vue.



Chef de tribu coiffé d'un bonnet
en peau de singe.





Mme Banks.

Deux jours plus tard, le voyageur atteint l'important groupe de l'Equateur. Fondée en 1883, — par Van Gèle et Coquilhat, — la station de l'Equateur fut ensuite occupée par les sociétés commerciales et, en partie, par une mission américaine, dont nous donnons ci-contre les premières installations; à ces installations ont succédé, à quelques kilomètres en aval, une magnifique station religieuse, créée par M. Ch. Blair Banks, qui l'occupe avec sa dame et ses enfants;

nous donnons ici leurs portraits; Maggie, Charlie

et Allan Banks sont venus au monde au milieu des Wangatas de l'Equateur, respectivement le 13 septembre 1888, le 20 mars 1891, le 4 mai 1892.

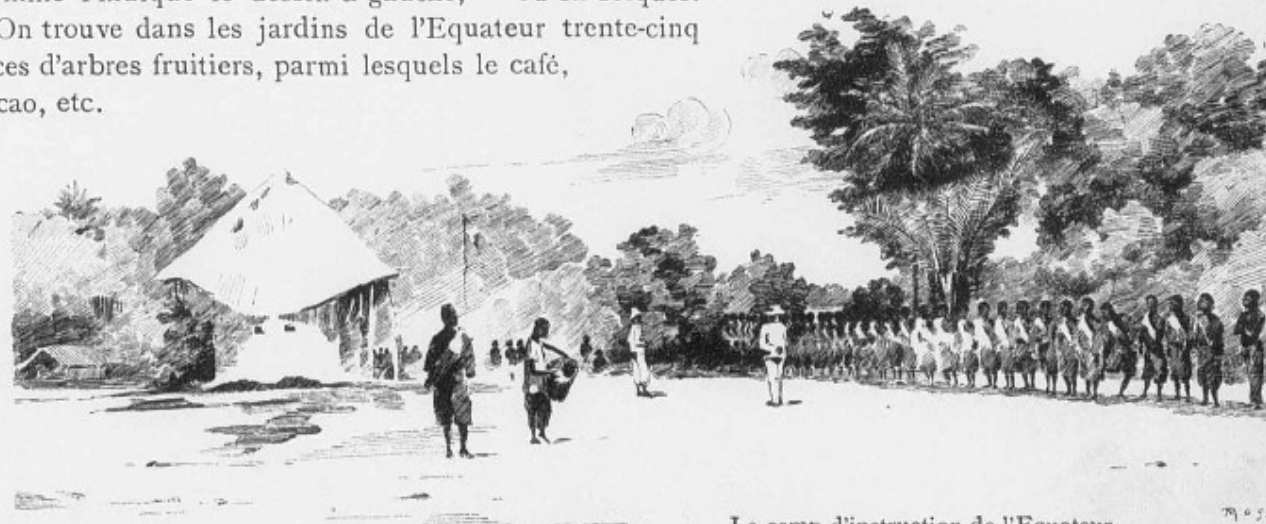


J. MALVALX, S.C.

L'ancienne station de Van Gèle, — réoccupée par l'Etat en 1891, — a été transformée en camp d'instruction.

Quant au chef-lieu du district de l'Equateur, c'est à l'embouchure du Rouki, à une heure en amont du camp, qu'il a été créé sous le nom de Coquilhatville. Les bâtiments y sont en planches du pays, — comme l'indique le dessin à gauche, — ou en briques.

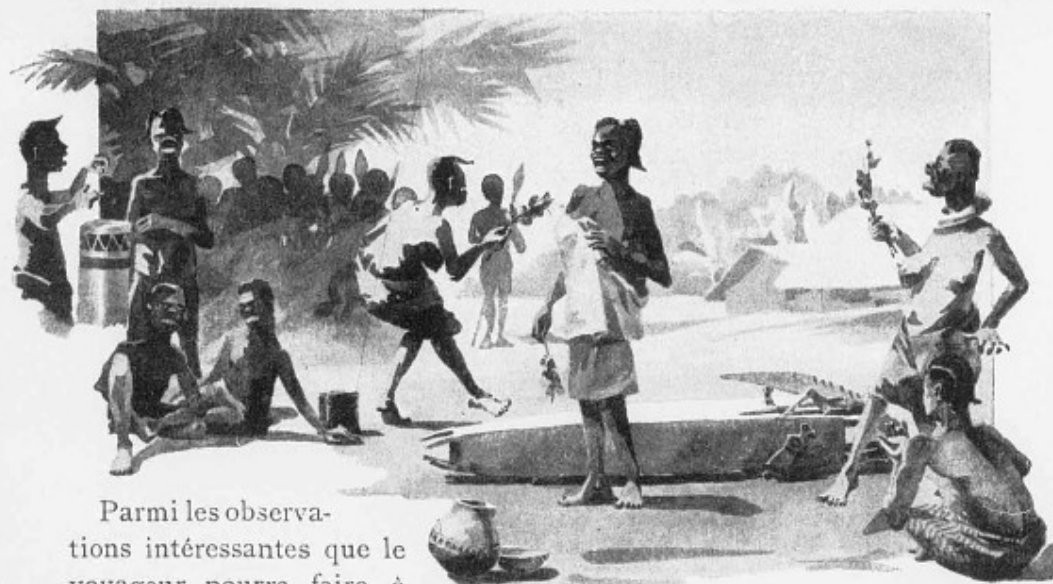
On trouve dans les jardins de l'Equateur trente-cinq espèces d'arbres fruitiers, parmi lesquels le café, le cacao, etc.



Le camp d'instruction de l'Equateur.



Cercueil de chef et de femme de chef.



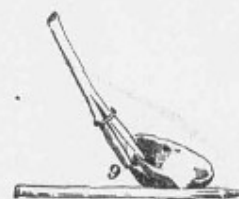
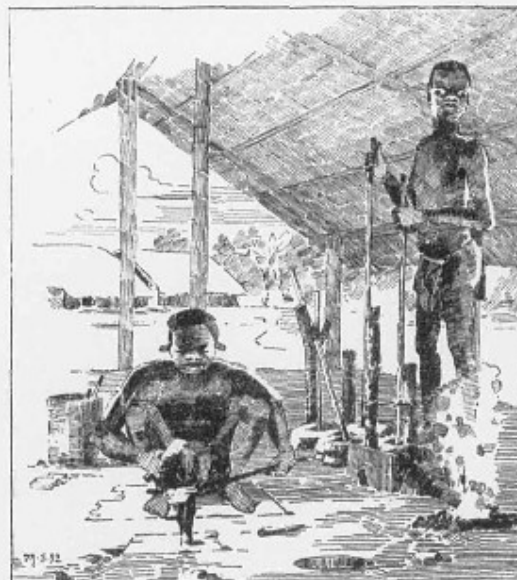
Parmi les observations intéressantes que le voyageur pourra faire à l'Equateur, signalons l'existence des cercueils sculptés pour chefs et personnages importants, ainsi que les scènes d'enterrement telle que celle que nous donnons ci-dessus, montrant les femmes qui dansent et qui chantent autour du cercueil.

Les indigènes de l'Equateur sont sociables, bien qu'enclins à mettre leur prochain « dedans » sans vergogne; on trouve chez eux d'excellents soldats; des travailleurs de steamers fort prisés; des forgerons, dont nous donnons

ci-contre la forge et l'outillage.

Il y a à l'Equateur un mélange remarquable de tribus; chaque groupe a, pour ainsi dire, son idiôme et des caractéristiques les différencient nettement. Il y a dû avoir là rencontre de migrations

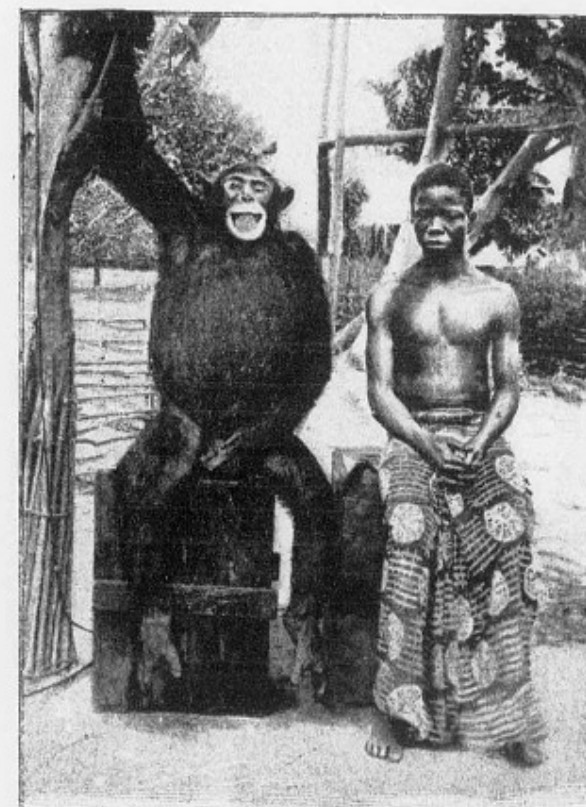
se faisant par la voie du Congo, du Bas-Oubanghi et des rivières de l'Equateur.



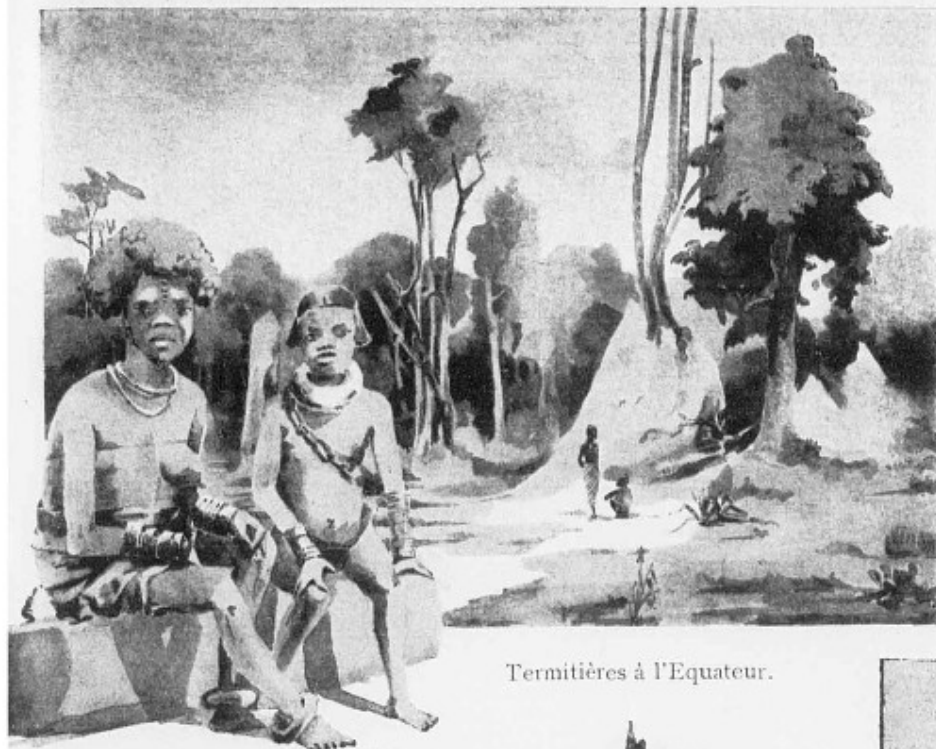
Chef.



Collier massif de huit à dix kilos.



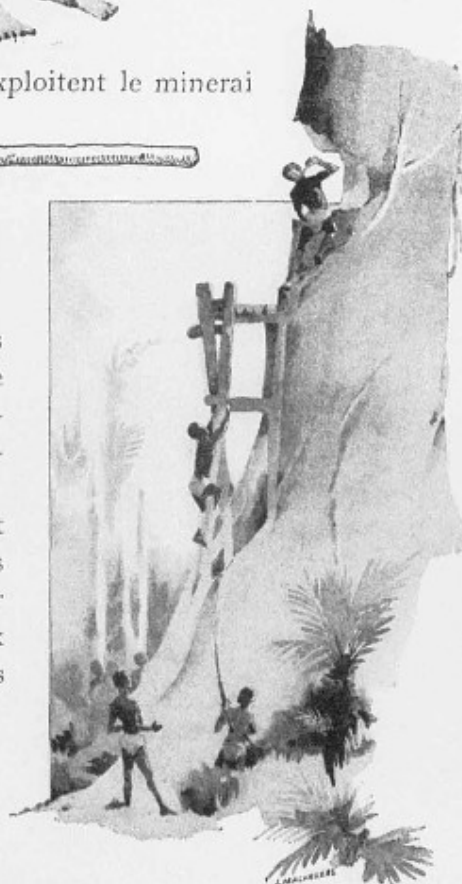
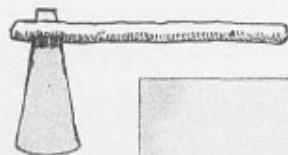
Chimpanzé tué à l'Equateur.



Termitières à l'Equateur.

Les tribus Mongos exploitent le minerai de fer et fabriquent quantité d'armes et d'outils, tels que l'herminette et la hache que nous donnons. Ce sont presque les seuls outils employés pour le travail du bois, construction de pirogues, de pagaies, etc.

Les arbres qu'abattent les indigènes sont parfois si énormes qu'il faut aller les entamer à huit ou dix mètres au-dessus du sol.



Parmi les populations du district de l'Equateur, la plus importante paraît être celle des Mongos, qui habitent les bassins supérieurs de la Djwâpa, de la Boussira, de l'Ikemba, de la Maringa et du Lopor.

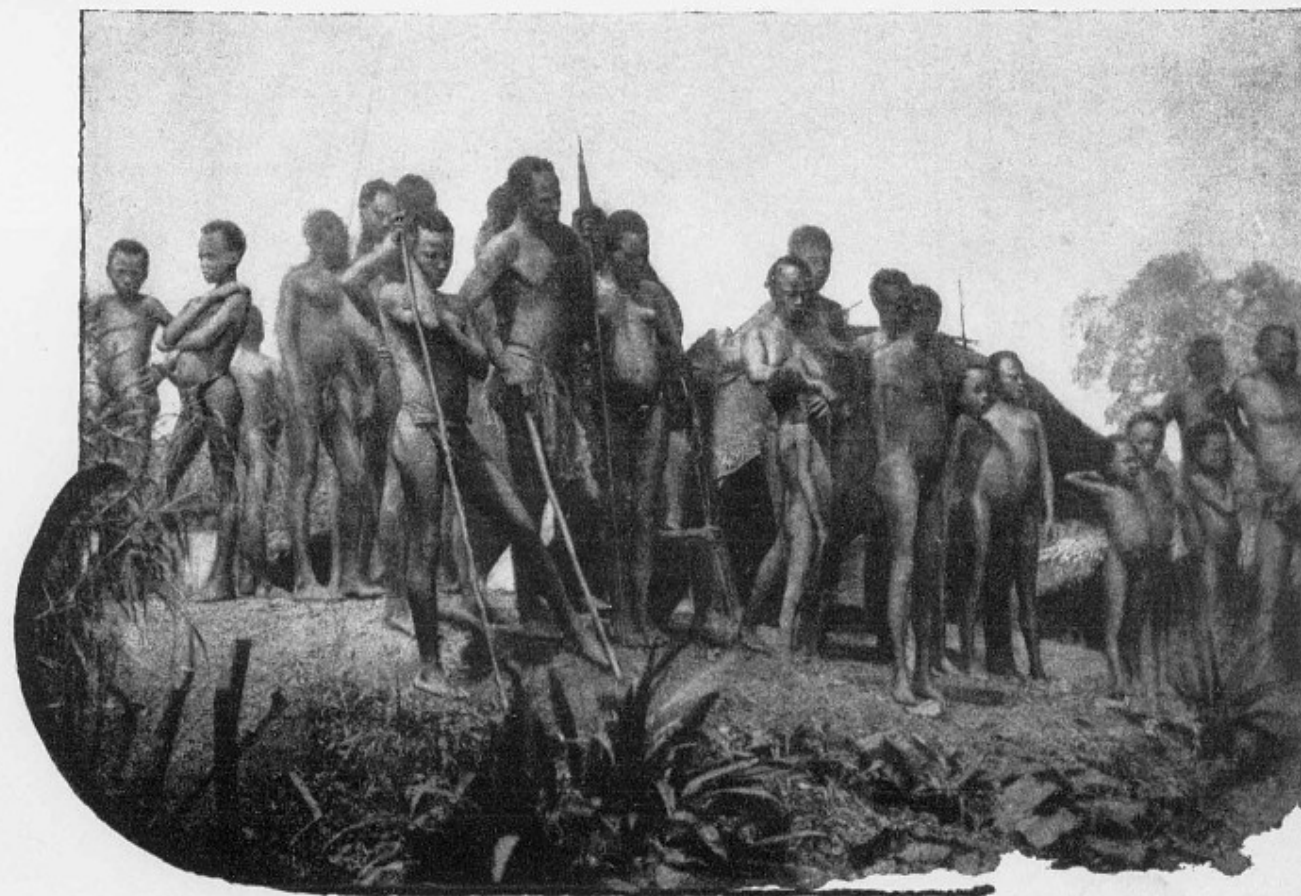
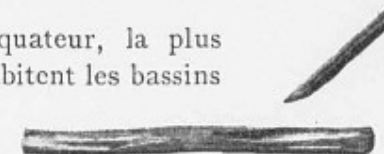


Négrier arabe.

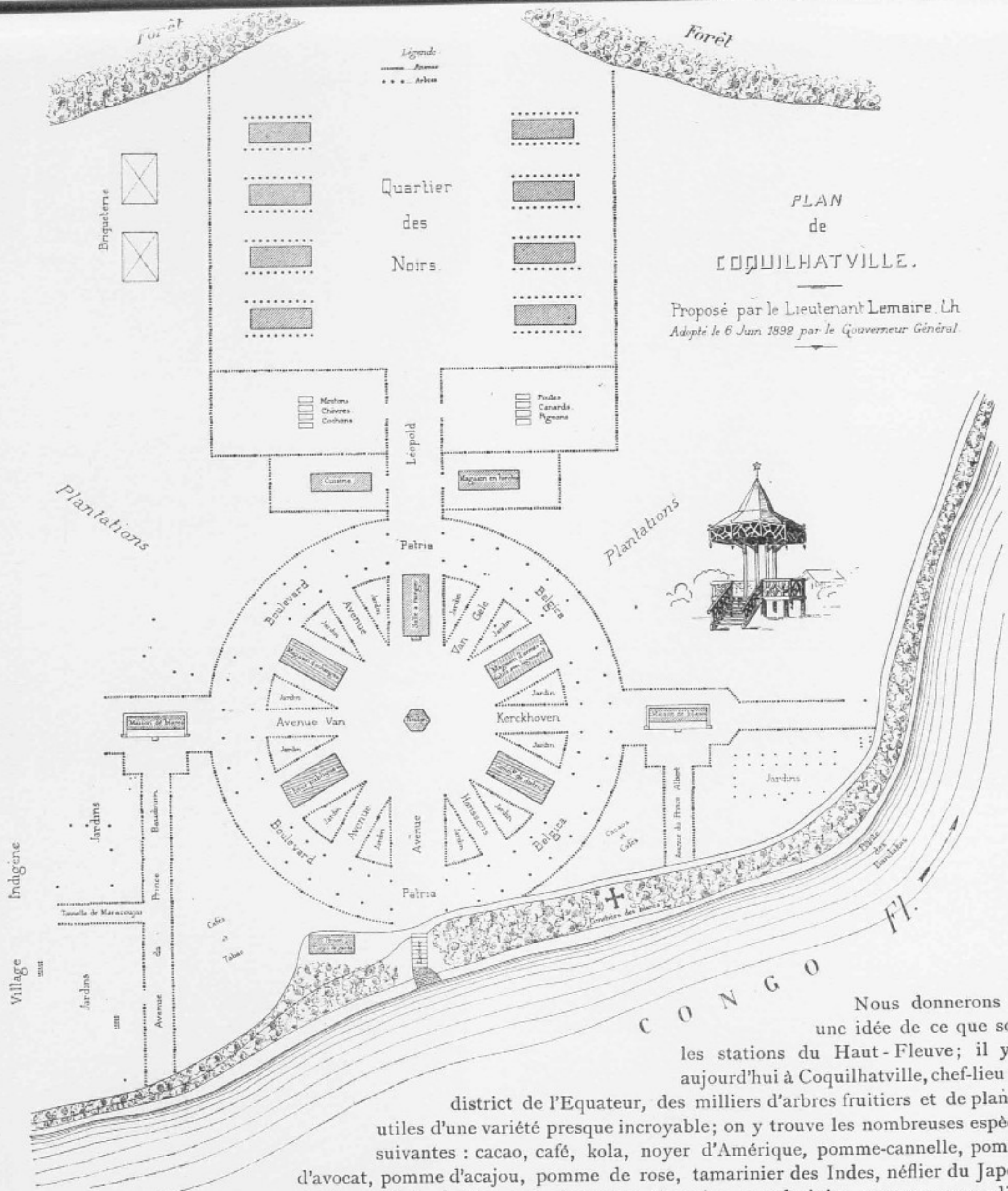
Ces populations, très prolifiques, alimentent les marchés d'esclaves et les razzias arabes avaient commencé à s'exercer sur les tribus Mongos.

Ces indigènes courent tout nus et se procurent du feu au moyen de deux morceaux de bois sec et d'une torche de feuilles séchées formant amadou. Nous donnons ces engins, ci à droite.

Les forêts habitées par les Mongos abondent en caoutchouc et en gommes-résines.



Indigènes Mongos à la rive.



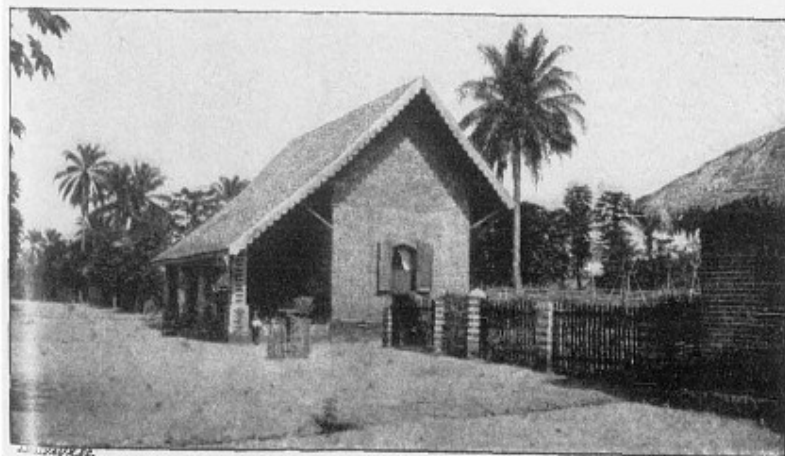
Nous donnerons ici une idée de ce que sont les stations du Haut-Fleuve; il y a aujourd'hui à Coquilhatville, chef-lieu du district de l'Equateur, des milliers d'arbres fruitiers et de plantes utiles d'une variété presque incroyable; on y trouve les nombreuses espèces suivantes : cacao, café, kola, noyer d'Amérique, pomme-cannelle, pomme d'avocat, pomme d'acajou, pomme de rose, tamarinier des Indes, néflier du Japon, dattier, cerisier de Cayenne, citronnier, limonier, mandarinier, oranger, grenadier, grand corossol ou sappadille (appelé vulgairement cœur-de-bœuf), corossol réticulé, goyavier ordinaire, goyavier-fraise, manguier, sapho, arbre à pain, faux arbre à pain, bo'n'dingui (arbre à pain monstre de l'Equateur), noix du Congo, bambou de Chine, bananier de Chine, bananier-pomme, papayer, figuier-cactus, mûriers.

On trouve aussi dans les jardins : le ricin, le médicinier cathartique, le rocou, le coton, le maracoujas (barbadine), la groseille du Cap, la vigne sauvage, et des fleurs nombreuses telles que l'acacia flamboyant, le corail, l'acacia blanc, le lilas, la véritable épine du Christ, des fleurs de Chine, etc., etc.

Enfin, les haies sont faites de plants d'ananas des plus vigoureux.



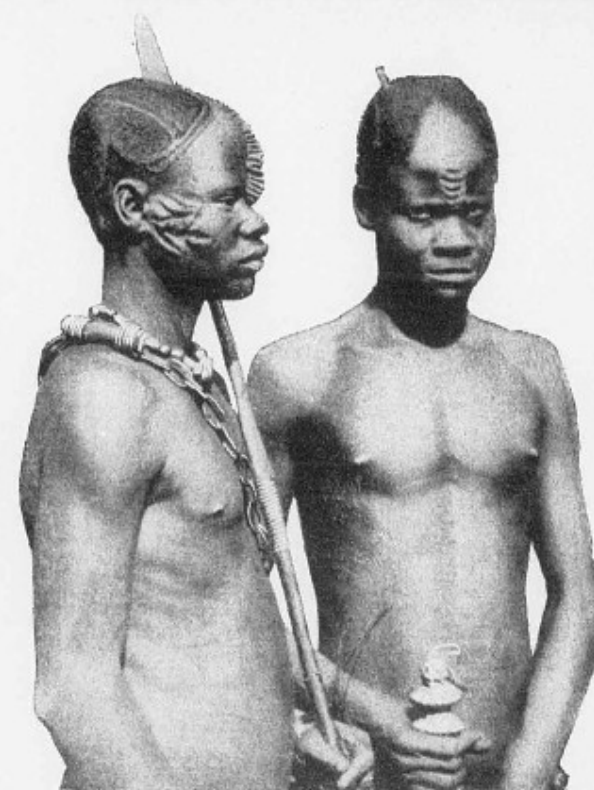
Vue prise à la station de Bangala, en 1888.



L'habitation du commandant de la Force publique, à Bangala.

Au district de l'Equateur succède le district de l'Oubanghi-Ouèllé, le plus ancien des districts occupés en amont de Léopoldville. Le chef-lieu du district a été établi par Coquilhat chez les Bangalas. Il porte le nom de Nouvelle-Anvers. Aux maisons en torchis, couvertes en paille, ont succédé d'élégantes habitations en briques, couvertes en tuiles.

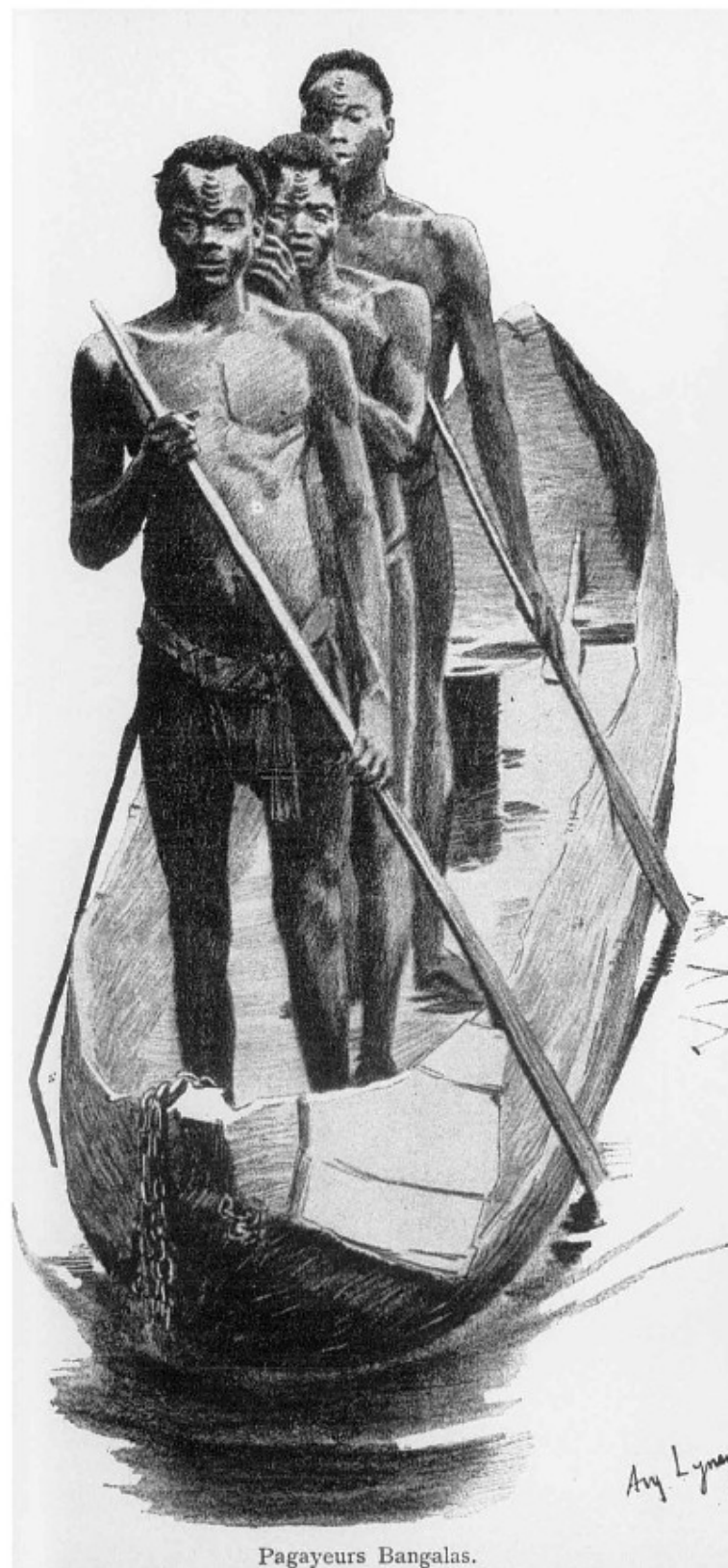
Les plantations de Nouvelle-Anvers sont les plus étendues du Haut-Fleuve. On y compte plus de 100,000 caféiers et 50,000 cacaoyers.



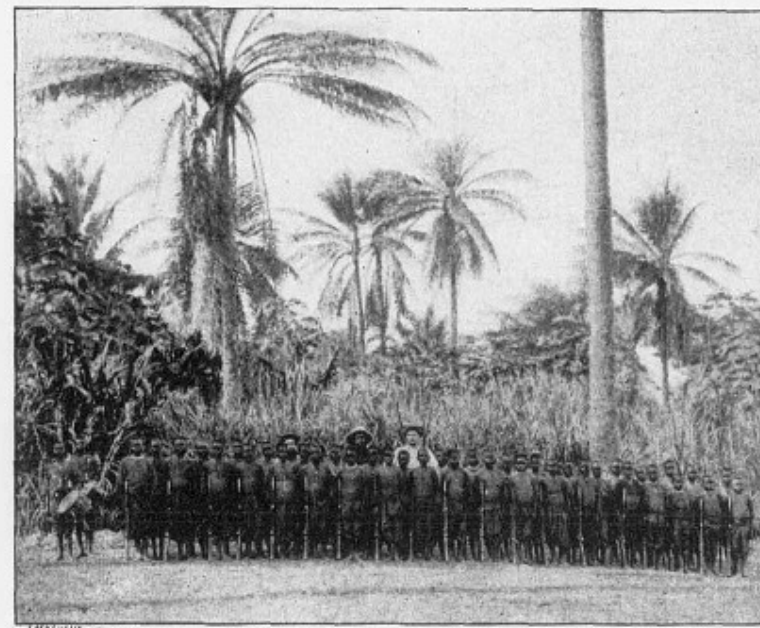
Tatouage bangala.



La première maison en briques à étage construite à Bangala par le lieutenant Dhanis.



Pagayeurs Bangalas.



soldats, du développement de l'Etat Indépendant du Congo.

D'autre part, la tribu Bangala a été la première, — sous l'impulsion de Coquilhat, — à fournir à l'Etat des soldats et des travailleurs de steamer, et, dans la dernière campagne arabe, Dhanis reçut de Bangala un important renfort de soldats d'élite, commandé par le lieutenant Lothaire.

A côté du chef-lieu du district s'élève une colonie d'enfants, confiée aux soins des pères missionnaires belges, auxquels un sous-officier est adjoint pour l'instruction militaire à donner aux enfants.

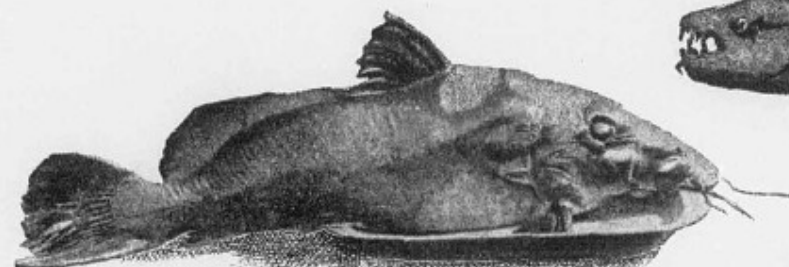


Ci-contre un peloton d'élèves de la colonie.

Ces enfants, vers l'âge de quinze ans, constituent le meilleur élément, comme travailleurs-



En tirailleurs.



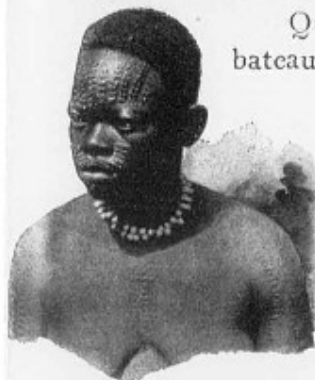
Silure du Haut-Congo.



Characinide.



Polyptère bichir.

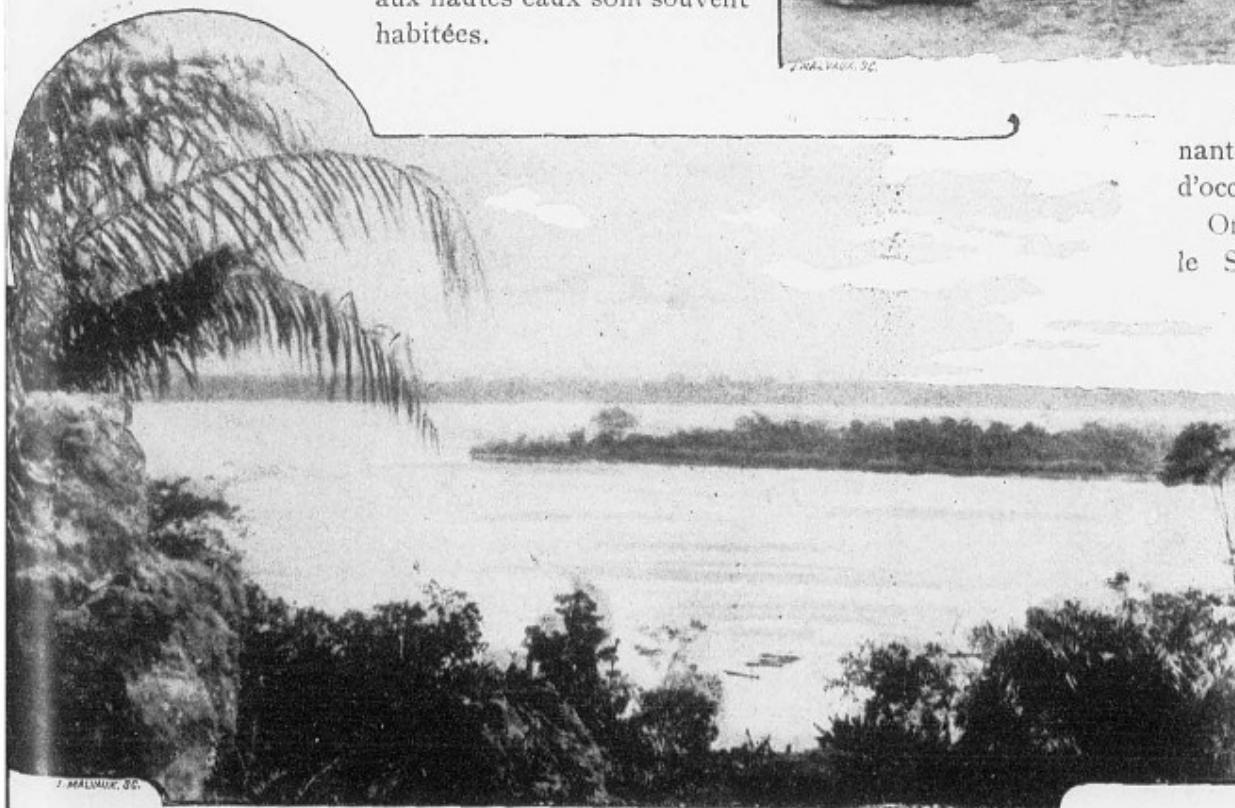


Quittons Nouvelle-Anvers. Notre bateau longe maintenant les rives habitées par les N'gombés, autre population très dense et d'une vigueur extraordinaire, caractérisée par les tatouages de la femme ci à gauche.

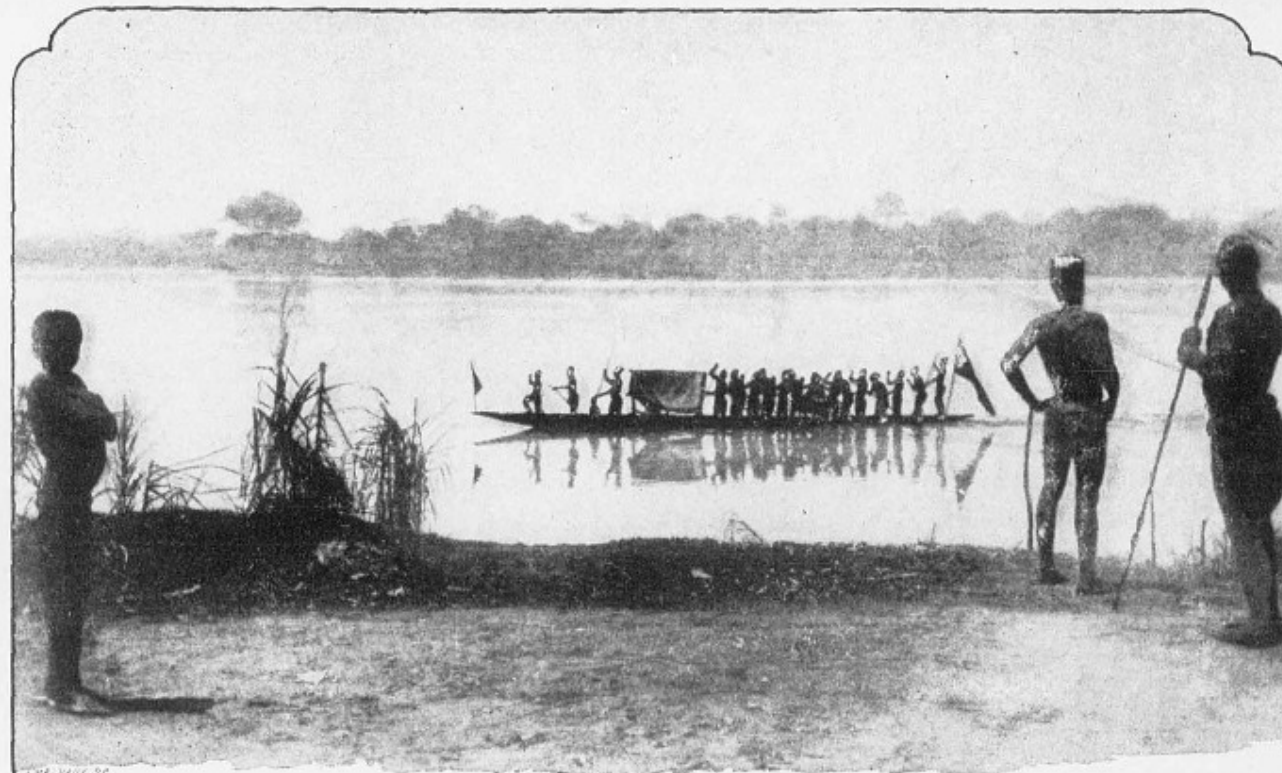
Notre vue de droite nous montre une pirogue montée par un blanc, se tenant abrité du soleil sous un petit toit en feuilles sèches.

Des missions protestantes et des factoreries continuent à se rencontrer ici.

Le grand fleuve s'élargit constamment et atteint les dimensions incroyables de 25, 30 et 35 kilomètres; des îles nombreuses, abondant en huiles et épices, coupent cette immense nappe d'eau. Celles de ces îles qui sont soustraites aux hautes eaux sont souvent habitées.



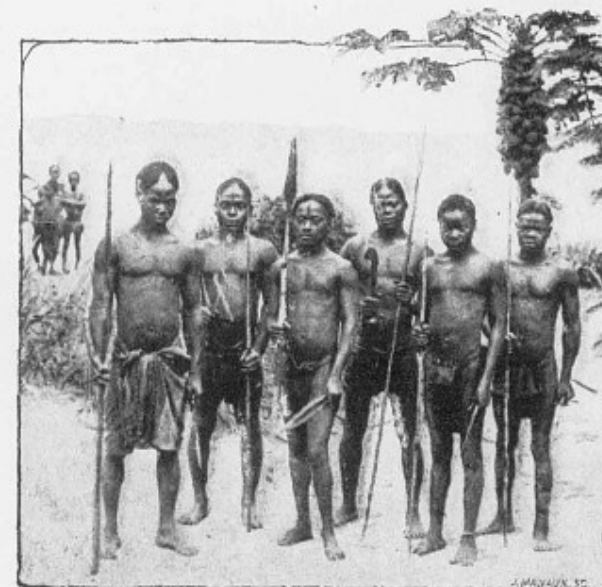
Le Congo devant Oupoto.



Les N'gombés constituent une population guerrière et entreprenante, gagnant constamment du terrain par une sorte d'invasion d'occupation.

On les trouve vers le Sud au contact des Mongos de l'Equateur et au Nord-Est sur l'Oubanghi.

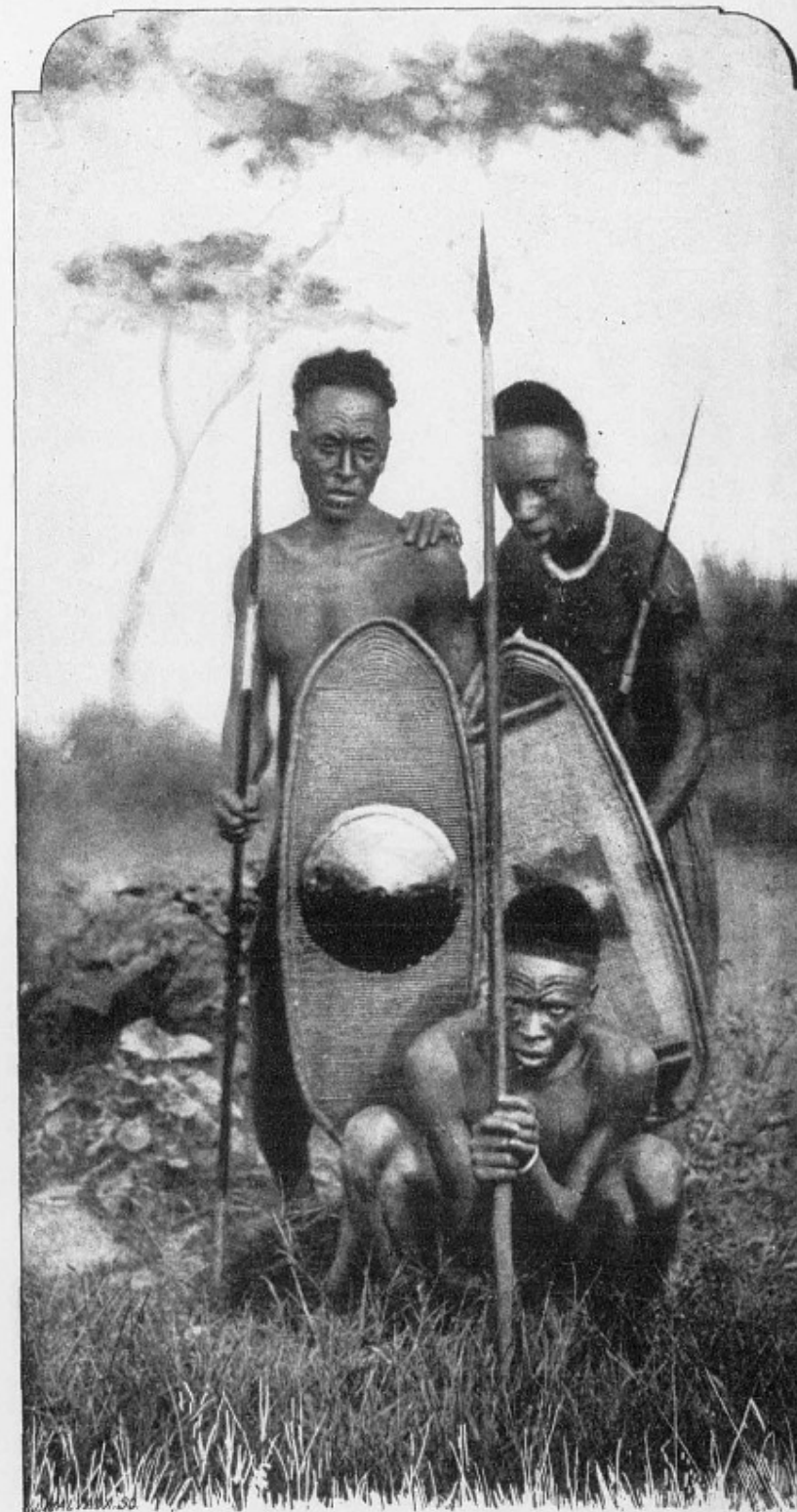
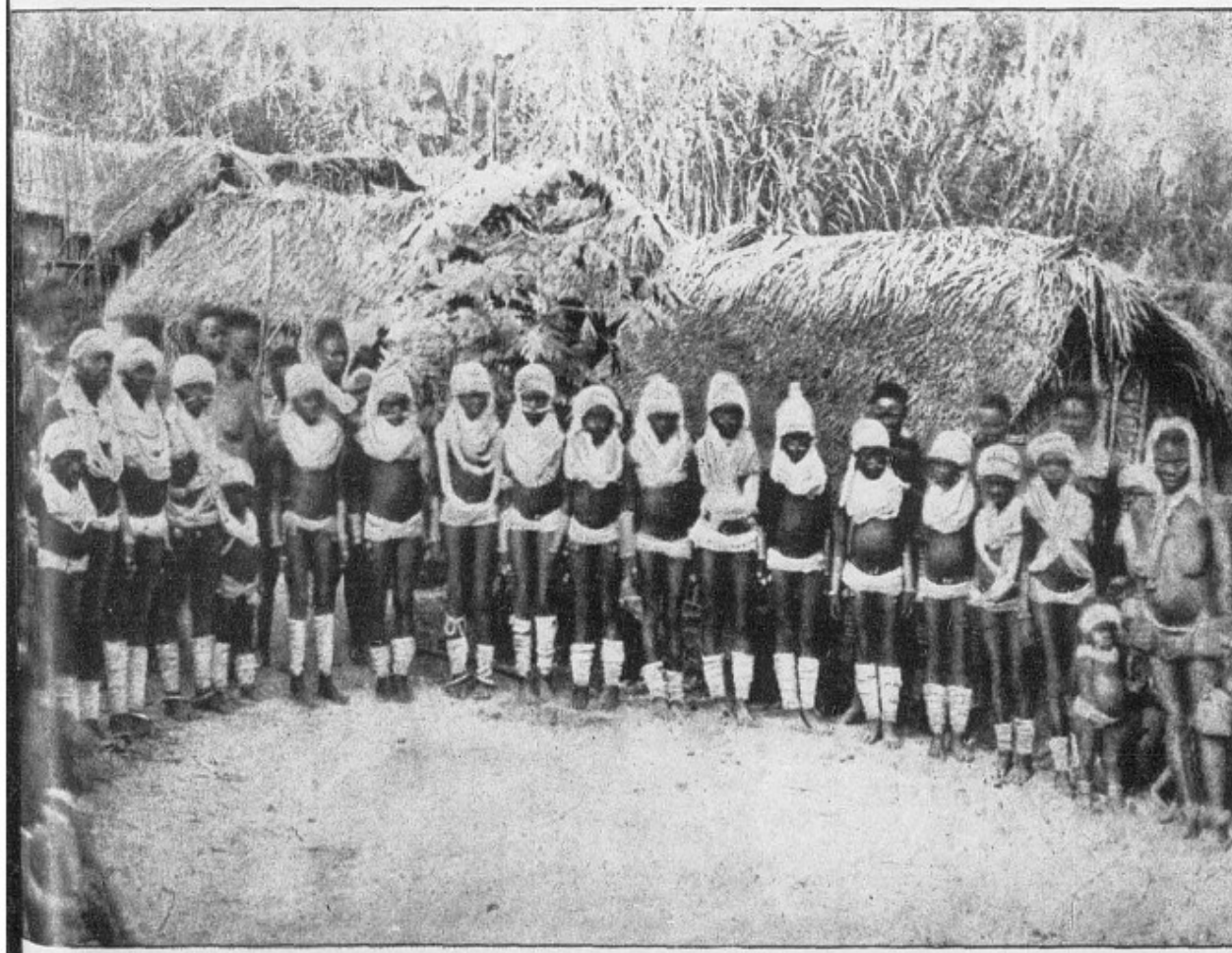
Ces indigènes s'engagent volontiers au service de l'Européen.



Guerriers Oupoto.



Ci, à gauche, un village N'gombé, montrant que par la jonction des huttes ils constituent une sorte de place forte. Les forgerons n'gombés fabriquent des armes très prisées. L'article européen le plus demandé est la petite perle blanche, dont les femmes s'habillent complètement, ainsi que le montre le croquis ci-dessous.



Guerriers N'gombés.



En cours de route, nous passons devant Boumba, station de l'Etat, au confluent de l'Itimbiri. C'est cette rivière qui mène vers les sultanats du Nord. Les steamers du Haut-Congo remontent à cet effet l'Itimbiri jusqu'à la chute du Roubi, que nous donnons ci-dessous.



Au point terminus de la navigation dans l'Itimbiri, s'élève la station-dépôt d'Ibembo. La vue que nous en donnons ci-dessus

montre la différence entre les premières maisons en terre séchée et en herbes sèches et les habitations actuelles en briques, tuiles et carreaux, le tout fabriqué par des ouvriers indigènes recrutés sur place et dressés par les agents de l'Etat, officiers et sous-officiers, médecins, commis, etc., qui, en Europe, n'avaient pourtant jamais pratiqué le métier de brique-
tier, de tuilier ou de maçon.





Après la rivière Itimbiri, nous rencontrons l'Arouwimi, dont l'embouchure est commandée par le camp des Basokos. Ce camp retranché fut commencé par Dhanis et Ponthier, d'après les instructions de Van Kerckhoven. Commandé successivement par Roget, Fiévez et Chaltin, il s'opposa victorieusement à la marche en avant des hordes arabes. C'est de camp que Chaltin partit pour remonter le Lomami, incendier les camps arabes de Tchari et de Riba-Riba, puis sauver les Stanley-Falls, vivement attaqués par les Arabes.

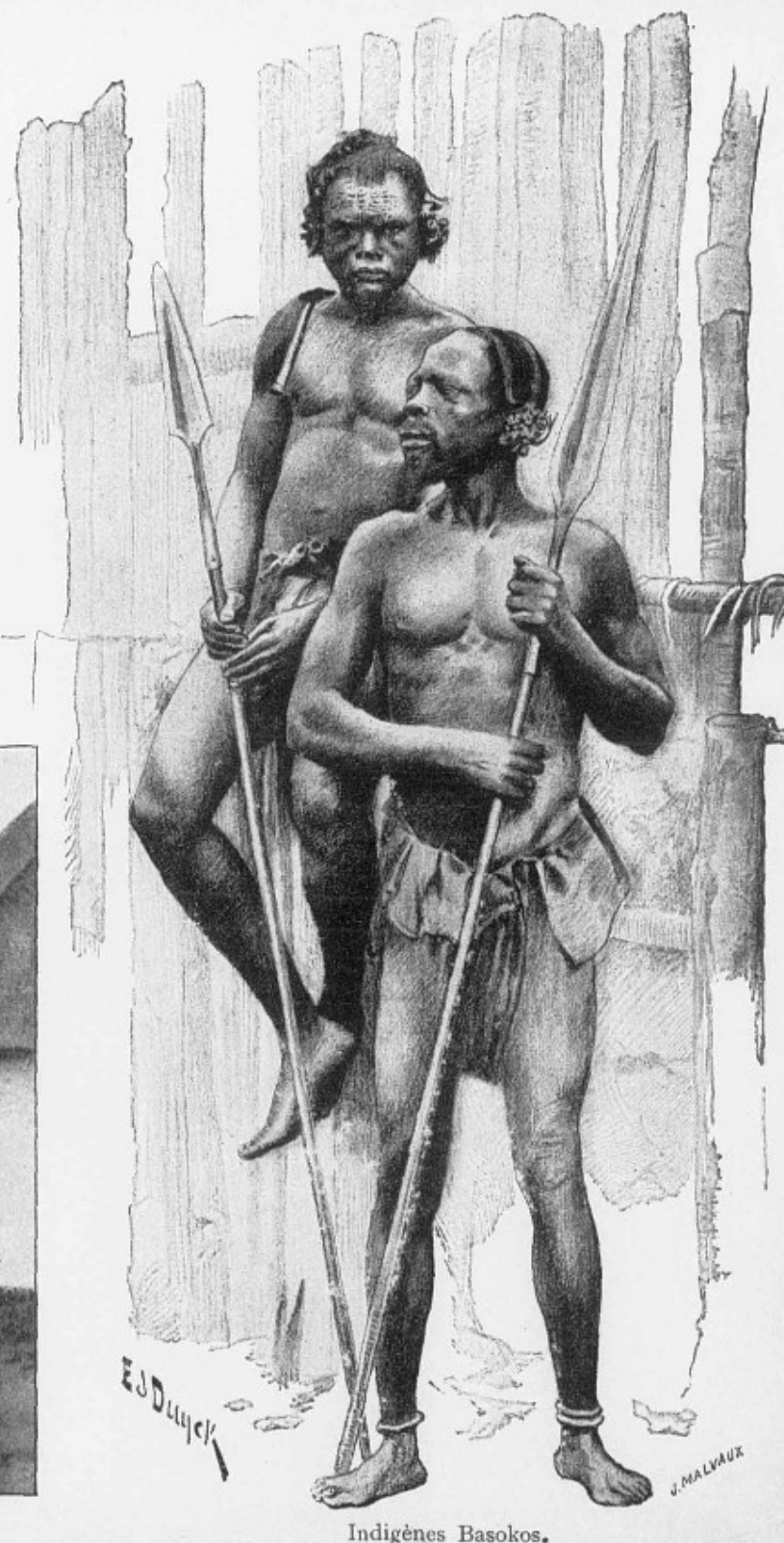
Le camp des Basokos a perdu son importance comme camp d'arrêt depuis la brillante occupation du Manyéma par Dhanis et Lothaire.

C'est aujourd'hui un excellent centre de recrutement et les plantations de café et de cacao y sont très développées.



Coiffure basoko.

Parmi les particularités à signaler à propos des Basokos, remarquons les ornements de nez et d'oreilles, formés de bouts de cordes à nœuds.



E. DUYCK

J. MALVAUX

Indigènes Basokos.



La station de Basoko en 1891.



Vue générale du camp de Basoko.

Comme en tous les points que nous avons rencontrés jusqu'ici, les habitations de terre

glaise ont fait place à de belles demeures en briques et tuiles; l'ameublement est fabriqué au moyen des bois précieux abattus dans la forêt voisine.

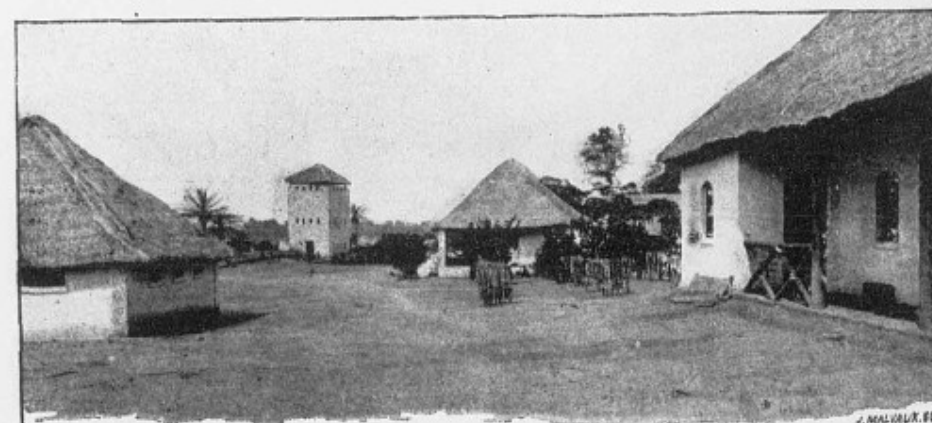


Femmes basokos faisant de la poterie.

Après avoir été enserré dans ses levées de terre formant rempart, Basoko peut aujourd'hui se développer à l'aise, et ce point est maintenant une véritable petite ville, très coquette.



Parmi les industries indigènes, signalons la fabrication de la poterie qui, ici comme dans le reste du Congo, est surtout confiée aux femmes.



Cour intérieure de la station de Basoko.



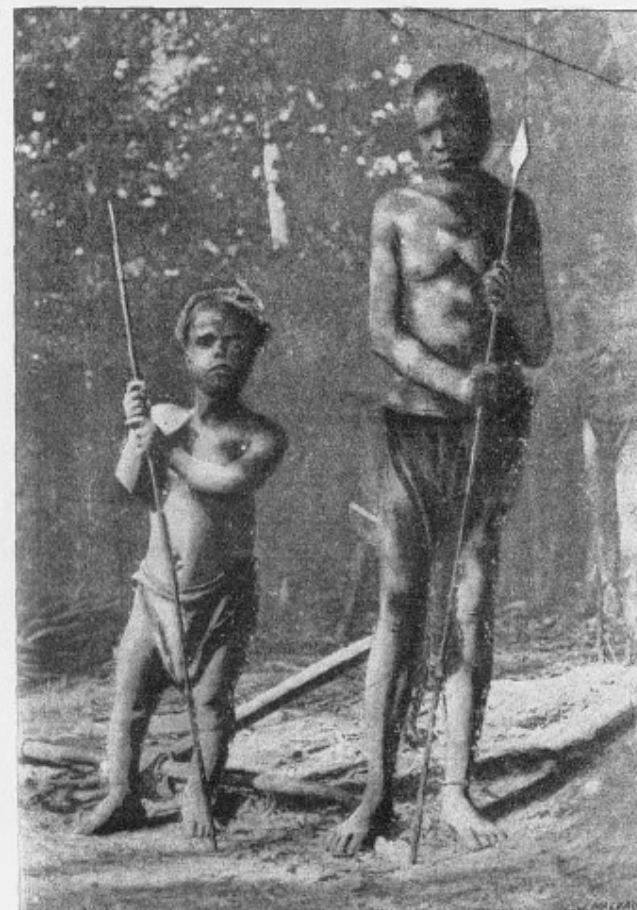
Un mot de l'Arouwimi. C'est par cette rivière que Stanley s'engagea à la recherche d'Emin-Pacha.

Son arrière-garde fut installée à Yambouya, village où commencent les rapides de l'Arouwimi, que nous donnons ci à gauche.

Les villages de cette région se caractérisent par leurs hautes toitures coniques de feuilles sèches.



Toitures coniques des villages des bords de l'Arouwimi.



Nain du Congo.

Parmi les curiosités des ces parages, il nous faut citer l'existence des fameuses tribus de nains, qui s'occupent surtout de chasse et sont des nomades de la grande forêt.

En amont de l'Arouwimi, nous rencontrons le poste de Yaloulima, devant lequel le Congo a 35 kilomètres, la distance d'Anvers à Vilvorde.





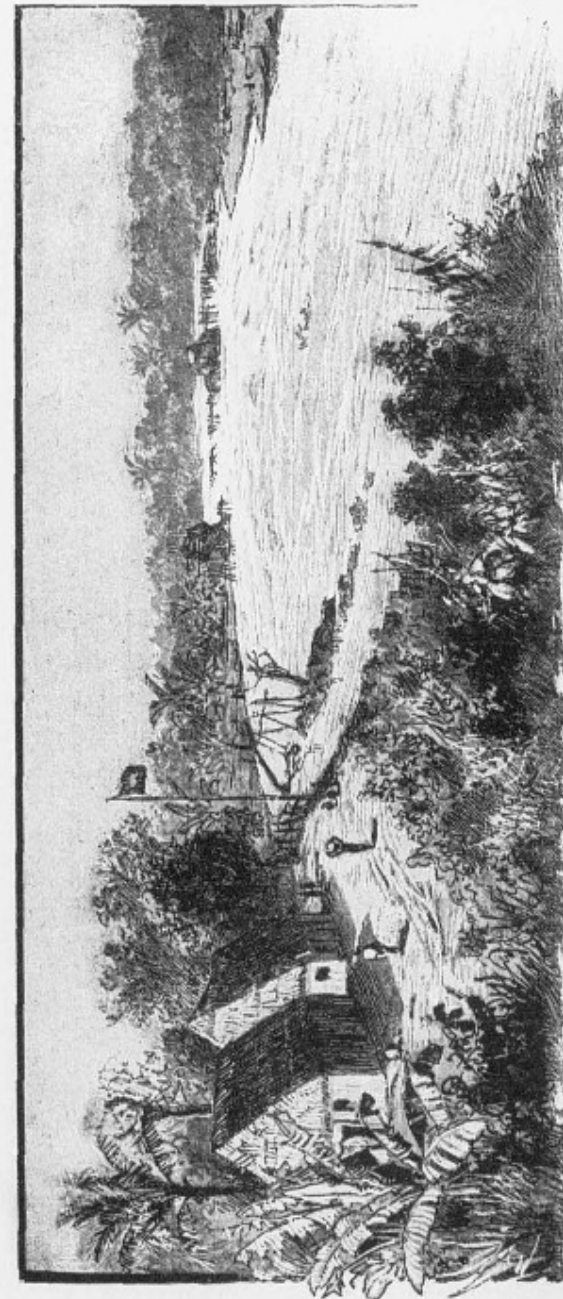
d'alarme, à se confier au fil de l'eau, et aller se cacher dans les îles du fleuve. Nous répétons qu'aujourd'hui cette situation a pris fin à jamais, grâce à la glorieuse campagne arabe.



Nous sommes maintenant en pleine zone arabe, zone aujourd'hui entièrement pacifiée et soumise aux autorités de l'Etat. Nous voyons, ci à gauche, des commerçants européens traitant avec des commerçants arabes dans un village palissadé du Bas-Lo-mami, grand affluent de gauche du Congo, en aval des Stanley-Falls.

Au temps de la domination arabe, les indigènes vivaient dans un tel état d'insécurité qu'ils étaient obligés d'être toujours sur le qui-vive.

Les riverains réunissaient leurs embarcations afin d'être toujours prêts, dès que les bandes arabes étaient signalées par les gongs



Vue du poste de l'État aux Stanley-Falls (en 1886).

Nous donnons à droite une vue des Stanley-Falls en 1886. On sait qu'à cette époque les Arabes attaquèrent ce poste, qui fut défendu à outrance par les deux officiers qui le commandaient : Deane (Anglais) et Dubois (Belge). Ce dernier périt pendant la nuit, emporté par le courant, au moment où ils se décidaient à abandonner le poste après y avoir mis le feu.



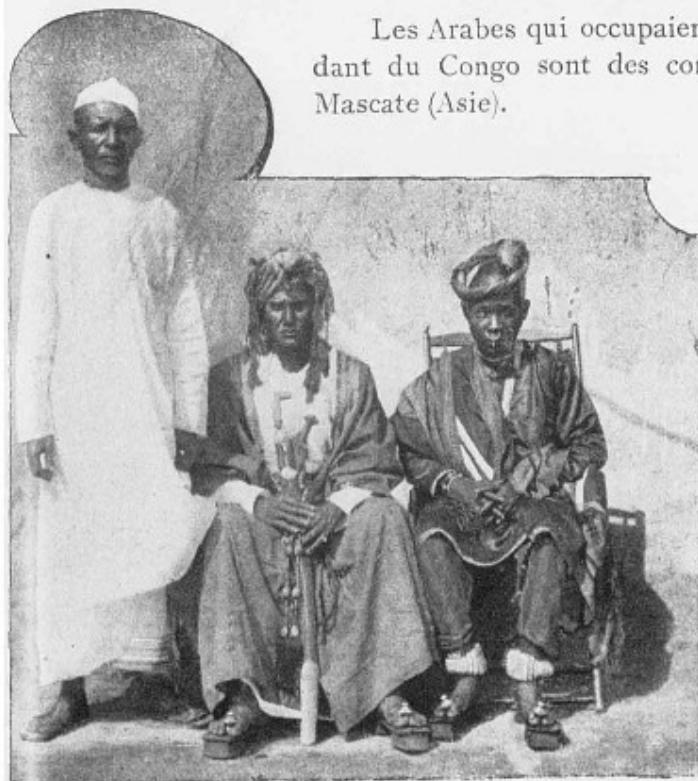
Tippo-Tip.



Sefu, fils de Tippo-Tip.



Pêcheries indigènes aux Stanley-Falls.

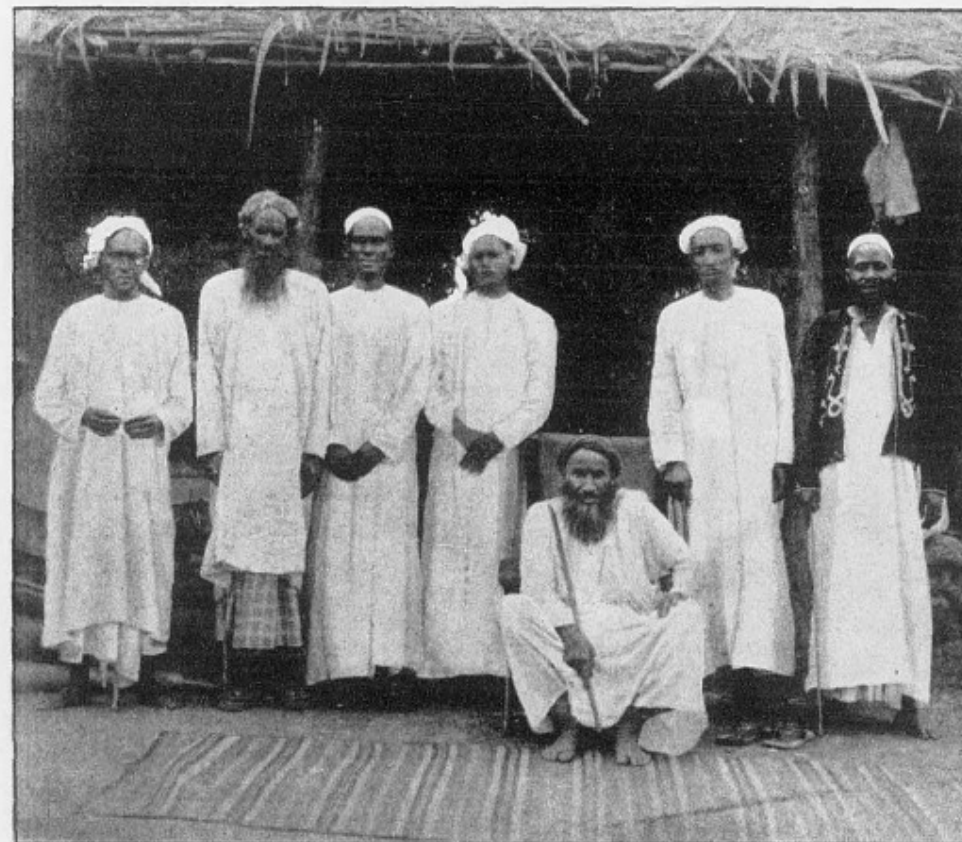


Rachid, sa femme et l'interprète Chanzy.

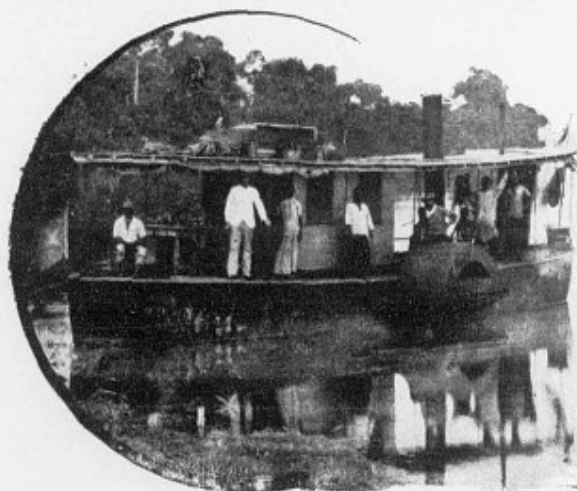
Les Arabes qui occupaient l'Est de l'Etat Indépendant du Congo sont des commerçants originaires de Mascate (Asie).

Leur rôle en Afrique n'a nullement été le rôle religieux joué par l'élément arabe du Soudan. Ils n'ont été que des commerçants conquérants, ravageant les contrées superbes qu'ils parcouraient et réduisant les habitants en esclavage, soit pour en faire des soldats, soit pour les envoyer sur les marchés d'Orient.

En débarrassant le Manyéma de leur présence, les Belges ont accompli une œuvre de délivrance.



Groupe d'Arabes des Stanley-Falls.



Avant de pénétrer dans la zone arabe, — ce que nous ferons par le Kassai et le Sankourou, — redescendons le Congo jusqu'à l'embouchure de l'Oubanghi, afin de pénétrer dans cette rivière et d'arriver jusque dans les territoires nord de l'Etat Indépendant.

L'Oubanghi est une puissante rivière navigable aux steamers depuis son embouchure jusqu'à Zongo, soit sur un parcours de 600 kilomètres; pendant lequel la rivière coule du Nord au Sud. Elle est parsemée d'îles; ses rives, — surtout la rive de



de nombreux villages, habités par remarquable de ces types est N'gombés, dit le lieutenant Masui, sont superbement bâtis, d'une

charpente impeccable; impossible d'imaginer des êtres mieux faits. »

Nous donnons une série de sites du Bas-Oubanghi, montrant l'allure des villages riverains, qui occupent généralement les points les plus élevés des rives.



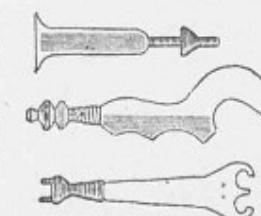
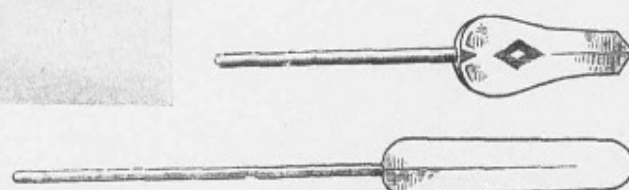
Les indigènes de cette région continuent à être de grands pêcheurs; les femmes conduisent souvent les pirogues au moyen de pagaies courtes, que l'on manie dans la position assise.



Village n'gombé au haut d'une pente abrupte; à la rive, une palissade barre le sentier d'accès.

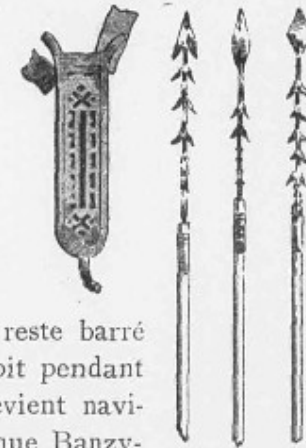


Les forgerons du Bas-Oubanghi fabriquent des armes élégantes et recherchées.

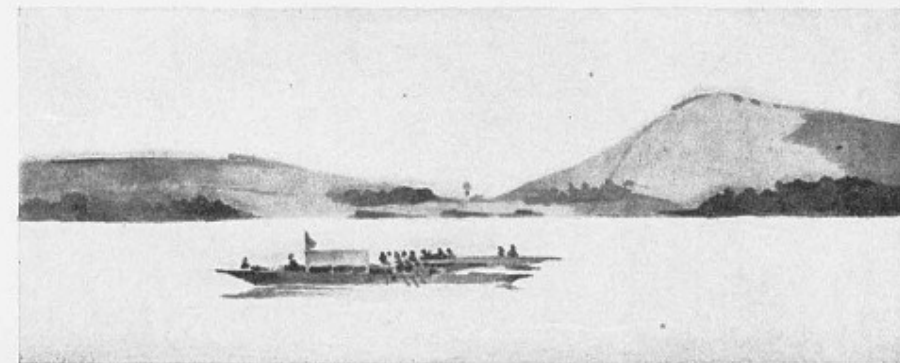
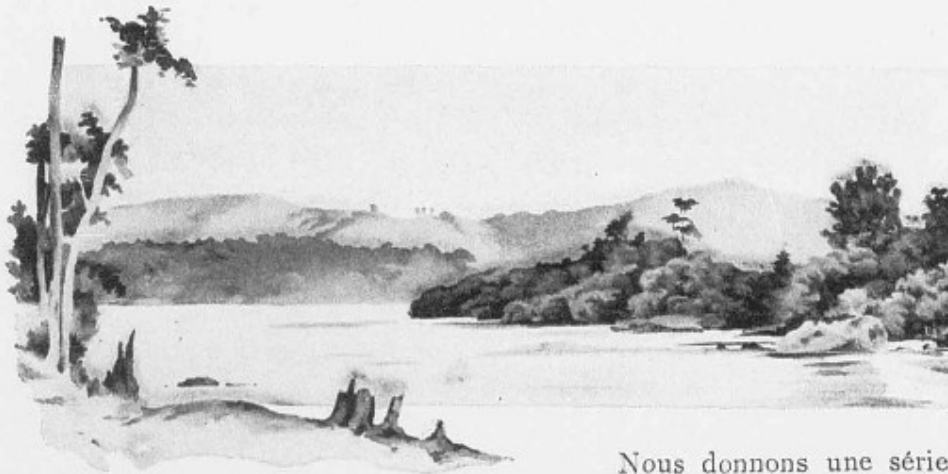




A mesure que notre petit vapeur va de l'avant et se rapproche de Zongo, l'allure du pays se modifie; aux terrains plats, sans mouvements, succèdent des collines, puis des montagnes, et enfin notre steamer se trouve arrêté par les rapides de Zongo. Là, l'Oubanghi se coude à angle droit sur sa direction N.-S.; il s'infléchit vers l'Est, et reste barré de rapides jusqu'à Mokwangai, soit pendant 60 kilomètres. Puis, la rivière redevient navigable pendant 250 kilomètres, jusque Banzyville, où les rapides recommencent à se montrer.



Dans les biefs à rapides, le service des transports se fait par pirogues.

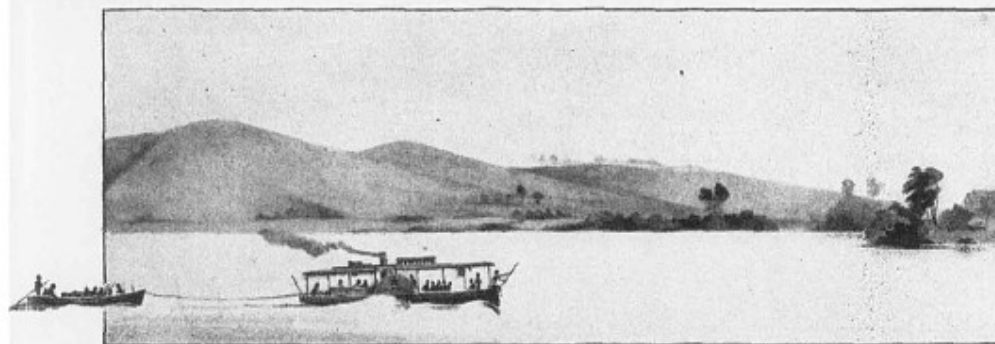


Nous donnons une série de vues de cet étrange pays où il semble, à de certains moments, que les rivières soient traversées par des chaînes de montagnes.

Le voyageur trouve ici, plus que jamais, de quoi satisfaire sa curiosité; les riverains sont très accueillants; outre leurs installations à la à la rive, ils sont généralement, aux eaux basses, campés sur les bancs de sable, où ils se livrent joyeusement à la pêche.

Le type des huttes est remarquable : elles sont arrondies ou en pain de sucre et sont parfois réunies par milliers en un seul groupe, comme à Banzyville, par exemple.

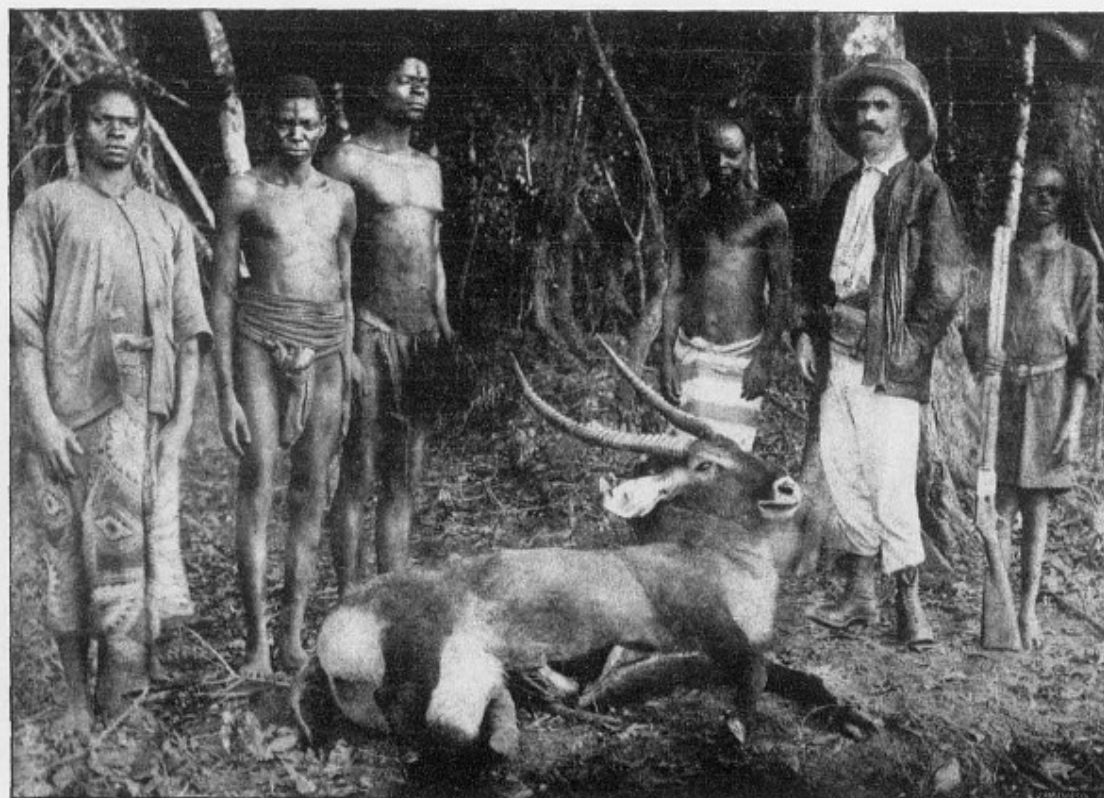




A la saison des eaux basses, venons-nous de dire, les indigènes de ces régions s'installent sur les bancs de sable pour y organiser leurs pêcheries; à cet effet, ils emportent avec eux leurs huttes coniques; on charge ces huttes sur les pirogues et l'on peut voir ainsi de vrais villages qui marchent sur l'eau.

..

Entre Mokwangai et Banzyville, le service est fait au moyen de petits steamers; nous voyons ci-dessus l'*En Avant* remorquant une allège en fer.



En chasse sur les bords de l'Oubanghi, à Zongo.

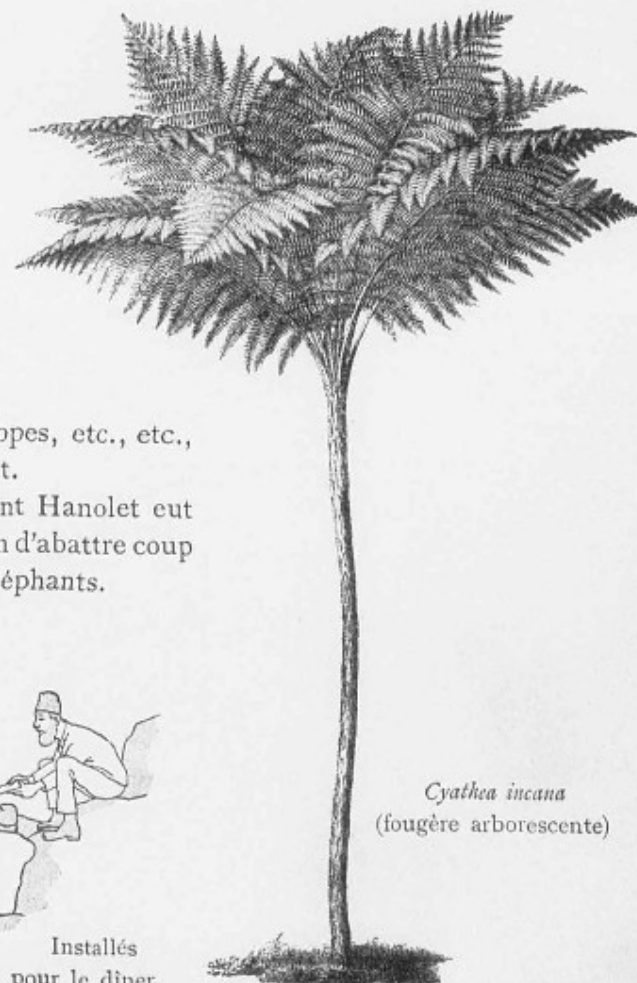
..

L'Oubanghi est une région bénie pour les grands chasseurs : buffles, éléphants, antilopes, etc., etc., abondent partout.

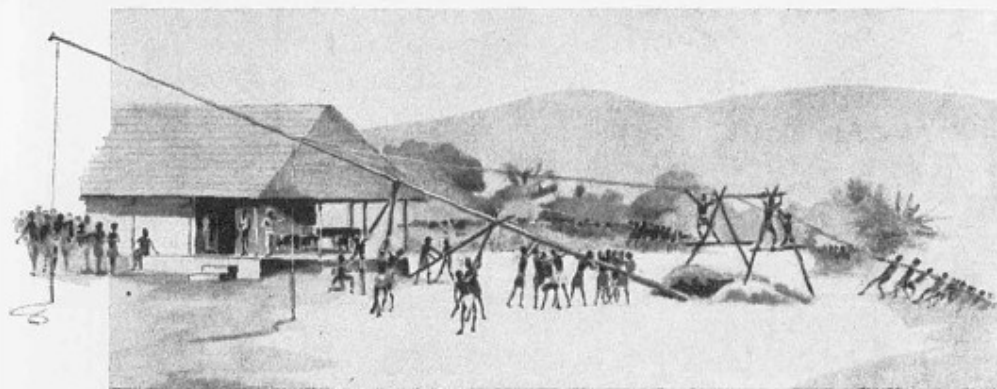
Le lieutenant Hanolet eut un jour l'occasion d'abattre coup sur coup trois éléphants.



Installés pour le diner.



Cyathea incana
(fougère arborescente)

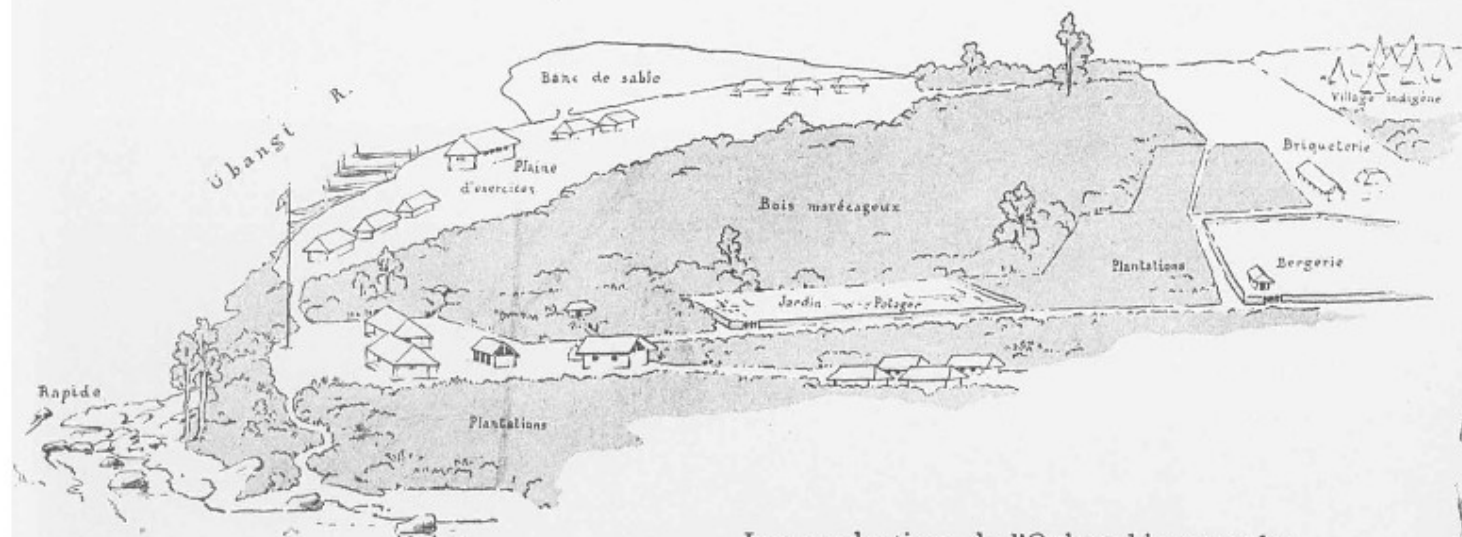


Installation d'un mât sur une des places de Banzyville.

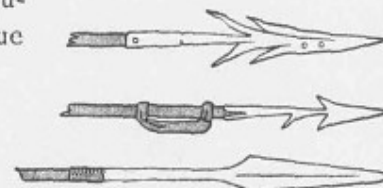


Le débarcadère à Banzyville.

Nous donnons ci-dessous une vue à vol d'oiseau de la station de Banzyville.



Les productions de l'Oubanghi restent les mêmes que dans les régions que nous avons déjà parcourues. Mais le manioc devient moins abondant, ainsi que les bananes, pour faire place aux graines : sorgho, éléusine, millet, sésame, etc., etc.



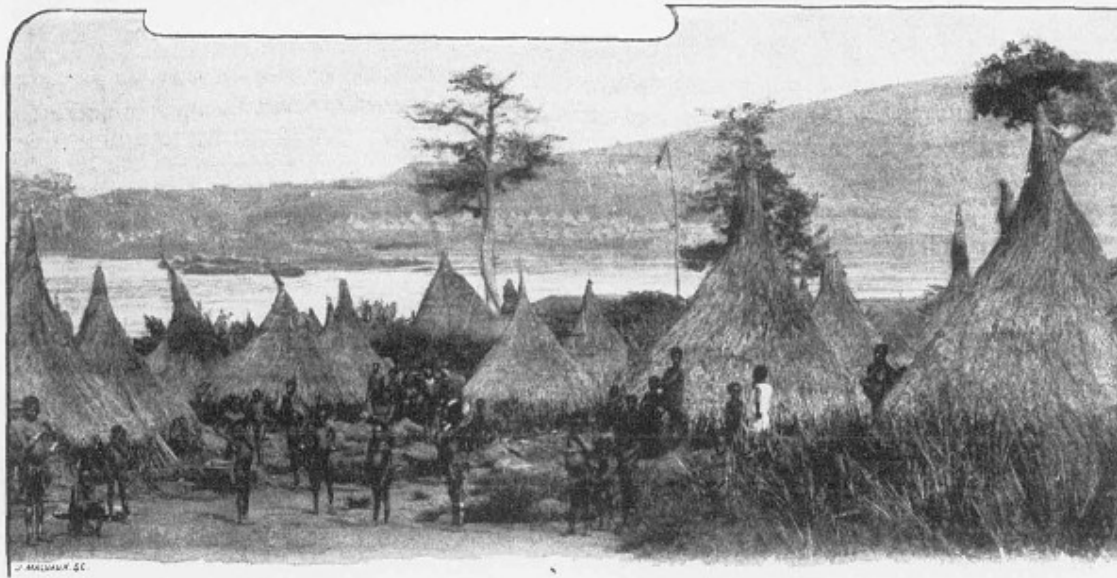
Vigne sauvage.



Sorgho.

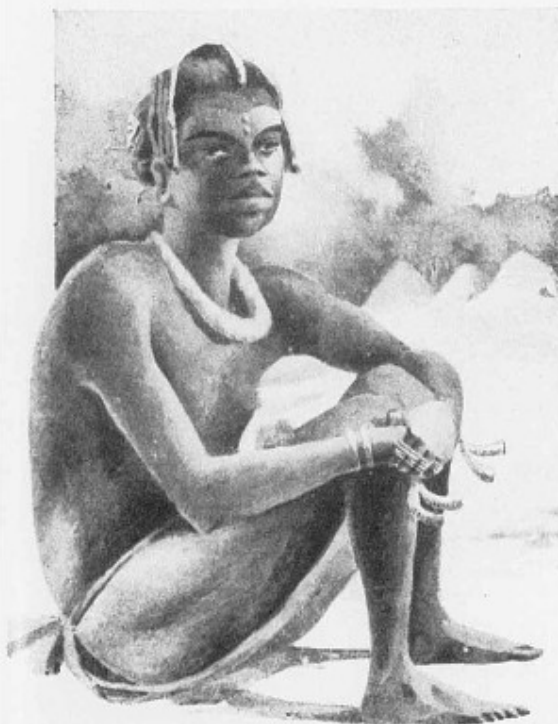


Sésame (plante à huile).



Le village de Banzyville.

La population de l'Oubanghi supérieur est très belle; elle n'a guère encore l'usage des étoffes; elle s'orne d'anneaux et de colliers de cuivre, et surtout de petites perles blanches qu'on enfle dans les cheveux; les femmes portent d'énormes chevelures postiches, formées soit de cheveux empruntés, soit de bouts de cordes.



L'esclavage est pratiqué sur une grande échelle dans l'Oubanghi; certaines tribus sont d'un cannibalisme outré; mais c'est heureusement l'exception.



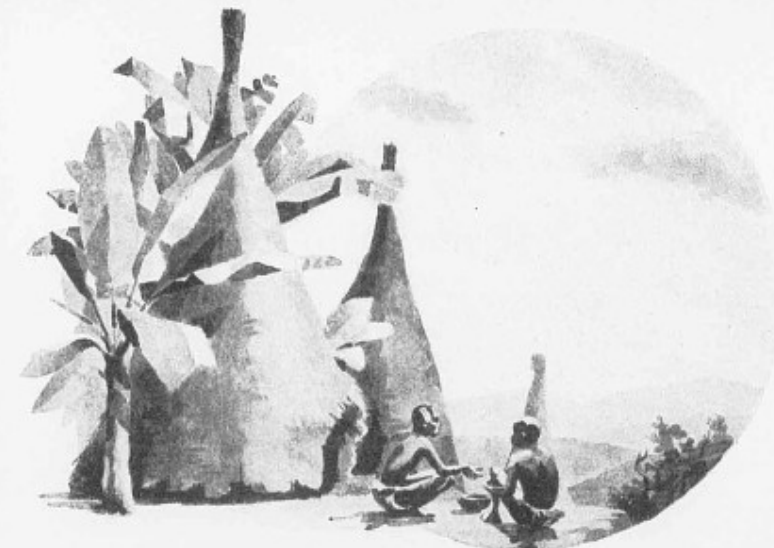
Chevelure postiche.



Esclave au billot pour l'engraissement.



Tambourinaires.



Huttes coniques des pêcheurs Wattets.



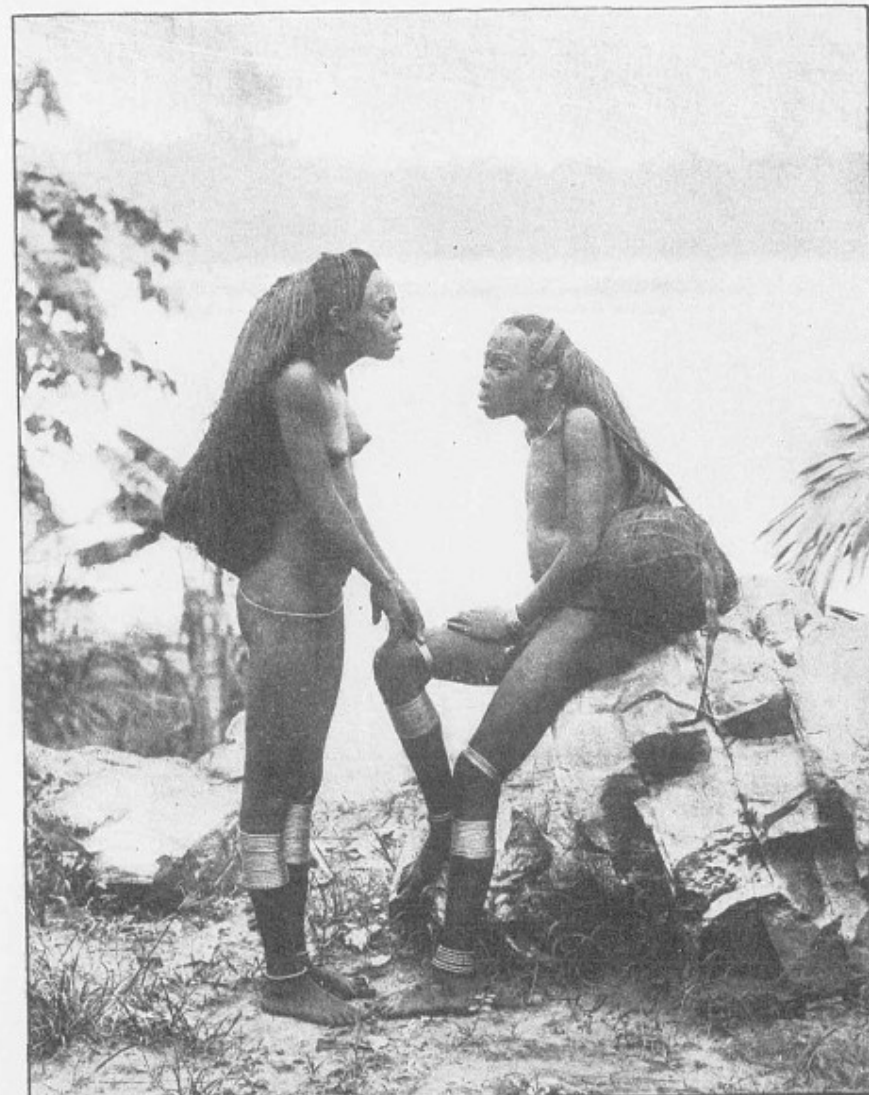
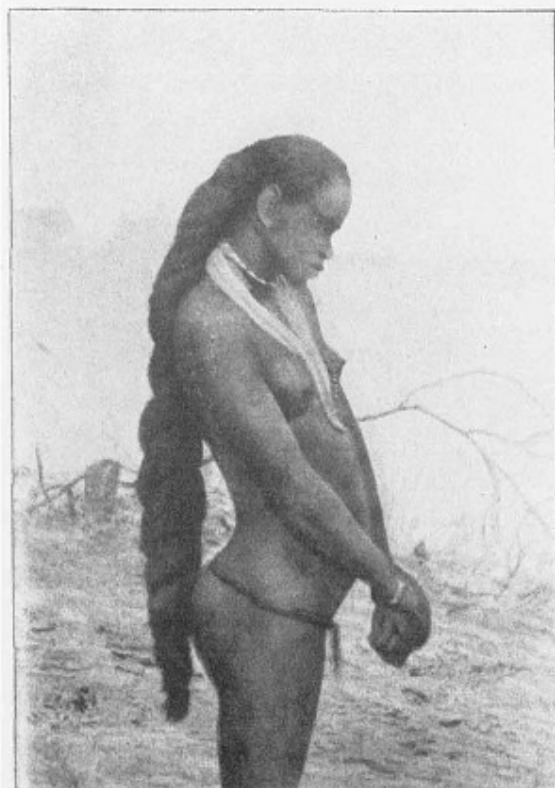
Un coin de la station de Banzyville (Oubanghi).



Indigènes Sangos.

Les coiffures sont ornées de petites perles blanches et de coquillages marins (cauries).

Le costume féminin se compose en général d'une simple liane mince, formant ceinture.

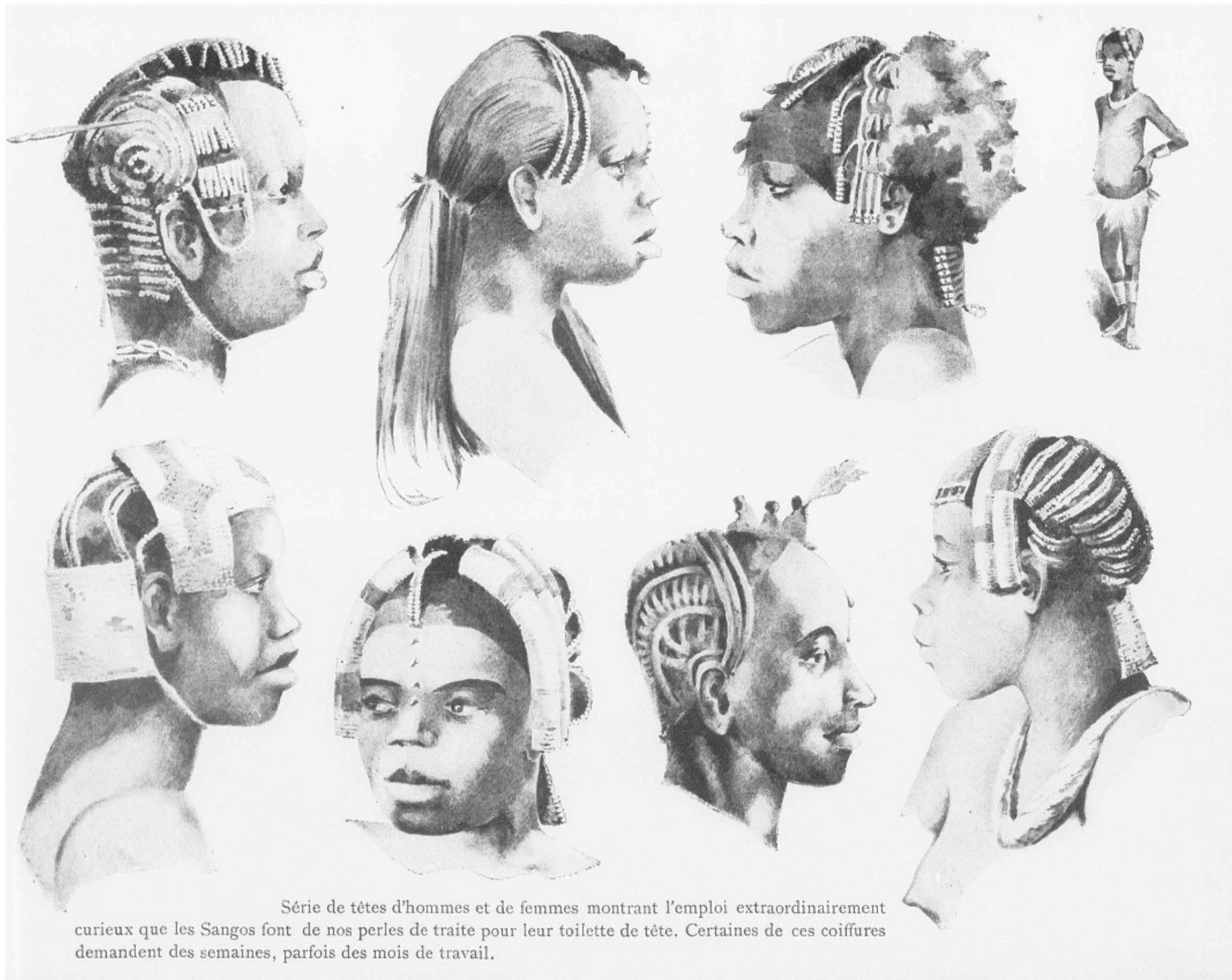


J. MALIN, SE

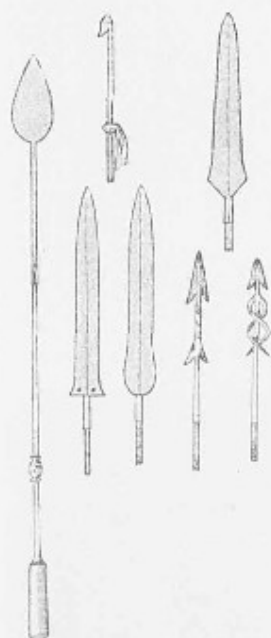
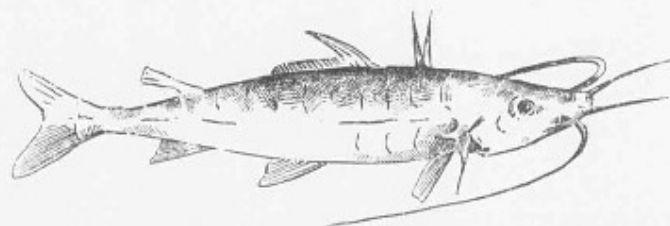
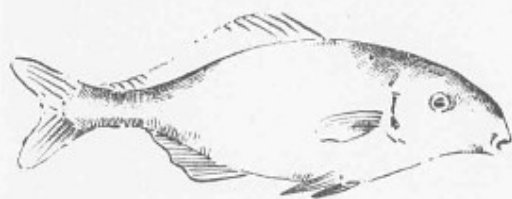
Jeunes filles Sangos ayant aux jambes de nombreux anneaux de perles de Venise; leur chevelure postiche est soutenue au moyen d'une courroie passant sur l'épaule.



Chef Sango, les cheveux et la barbe garnis de perles.



Série de têtes d'hommes et de femmes montrant l'emploi extraordinairement curieux que les Sangos font de nos perles de traite pour leur toilette de tête. Certaines de ces coiffures demandent des semaines, parfois des mois de travail.

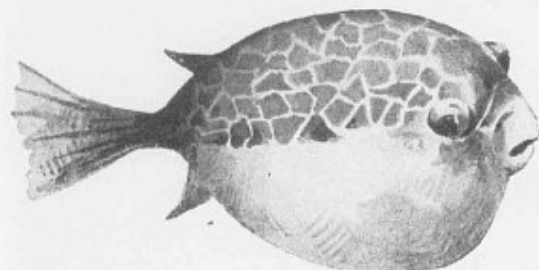


Pêcheries dans les rapides de Banzyville.



Tête de chien d'eau.

L'Oubanghi, comme toutes les rivières d'Afrique, est extrêmement poissonneux; c'est surtout dans les rapides que les pêcheurs font bonne besogne.

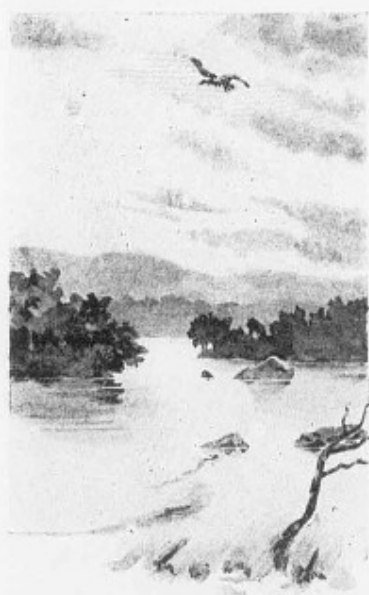


Poisson qui se gonfle d'air pour flotter.



Characinide.





Rapides
de Cétéma.

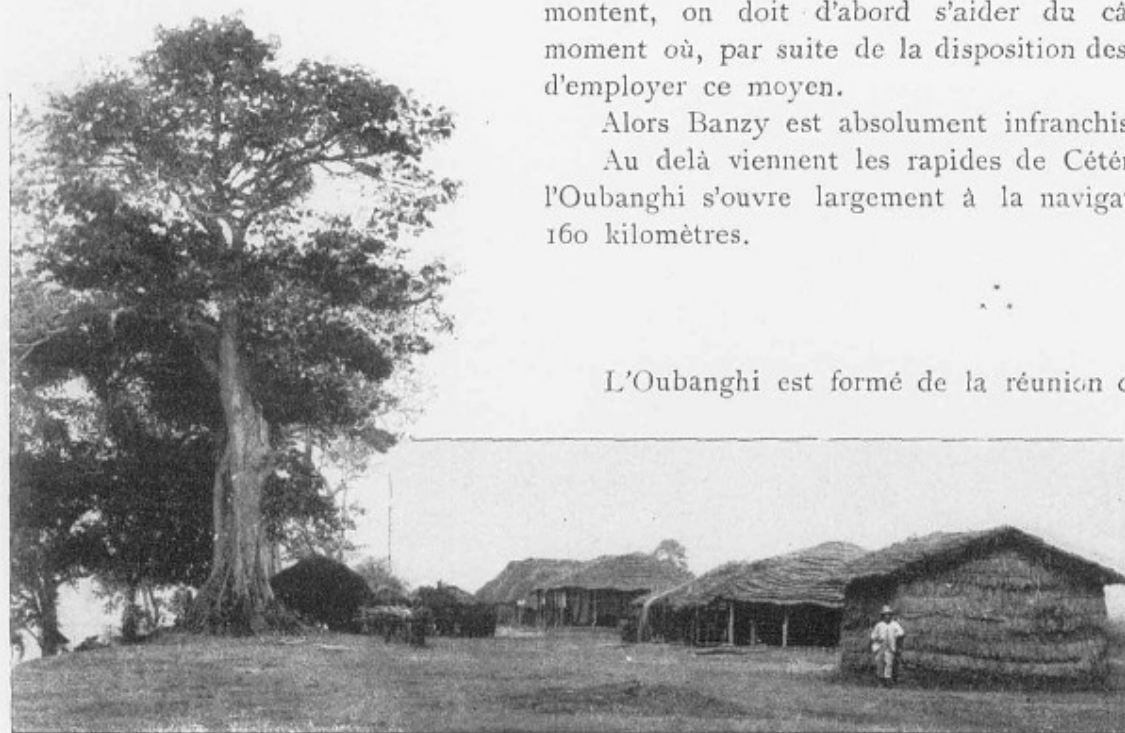


En amont de Banzyville, l'Oubanghi se barre encore de bancs rocheux, et c'est de nouveau par pirogues que le voyageur continue sa route.

Cependant, comme l'obstacle de Banzyville n'est constitué que par la violence du courant, les petits steamers qui font le service entre Mokwangai et Banzyville peuvent le remonter de fin décembre à fin avril; quand les eaux montent, on doit d'abord s'aider du câble; puis il vient un moment où, par suite de la disposition des rocs, il est impossible d'employer ce moyen.

Alors Banzy est absolument infranchissable.

Au delà viennent les rapides de Cétéma, en amont desquels l'Oubanghi s'ouvre largement à la navigation à vapeur pendant 160 kilomètres.



La station de Yakoma.

L'Oubanghi est formé de la réunion des deux rivières Ouèllé et M'bomou; leur confluent est occupé par la station de Yakoma.

Toute cette région a été découverte, en 1889 seulement, par le capitaine Van Gèle, dont nous donnons ci-dessus le portrait.



Interrompons un instant notre voyage pour donner une idée des productions du sol dans ces régions du Nord de l'Etat Indépendant.



Concombre indigène.

Régime du *Raphia vinifera* (palmier).



Boutons en noyaux de *Raphia*.



Caoutchouc.

Le caoutchouc existe dans toute l'étendue du Congo et son prix atteint jusqu'à 7 fr. 50 le kilo.



Noix de kola (fruits en gousses).



Physostigma venenosum (fève de Calabar).



Figuier étouffeur (parasite).



Gousse de l'*Entada gigalobium* (aveline des Indes), 1^m60 de long.



Forêt de palmiers.



Poivre de malaguette (graine de paradis).



Chasse-mouches en piassava (fibre pour la broserie).



Torche en gomme copale.

Reprenons notre voyage.

Les rivières Ouèllé et M'Bômou sont occupées par de grands sultanats, qui s'appellent « les Sultanats du Nord ».

Nous citerons particulièrement les sultans Bangasso, Rafai, Sémio, Djabbir, Ali-Kobo, etc. Ces sultans ont soumis leurs territoires au protectorat de l'Etat, dont ils

sont eux-mêmes des fonctionnaires dévoués.

Sous la direction des Européens, ils ont élevé d'admirables stations, dont nous donnons ici une faible idée.



Le sultan Djabbir en costume d'agent de l'Etat.

Les sultanats du Nord présentent déjà toute une organisation remarquable.

L'autorité des sultans est considérable; aussi les plantations de café, de cacao, de tabac, etc., ont-elles pris de rapides développements. On pouvait voir à l'Exposition d'Anvers des échantillons de café cultivé chez Sémio et en particulier le petit moka du Soudan, qui croît à l'état sauvage.



La station de Djabbir.



La grande avenue à Djabbir.



Le quartier des noirs à la station de Djabbir.

Le sultan Djabbir fut enlevé tout jeune de son village, situé sur le M'Bômou, et conduit à Khar-toum, où il entra dans les bachibouzouks de Lupton-Bey, gouverneur du Bahr-el-Ghazal.

Djabbir revint dans son pays avec l'expédition de Lupton-Bey, qui couvrait la région d'un réseau de postes d'occupation.

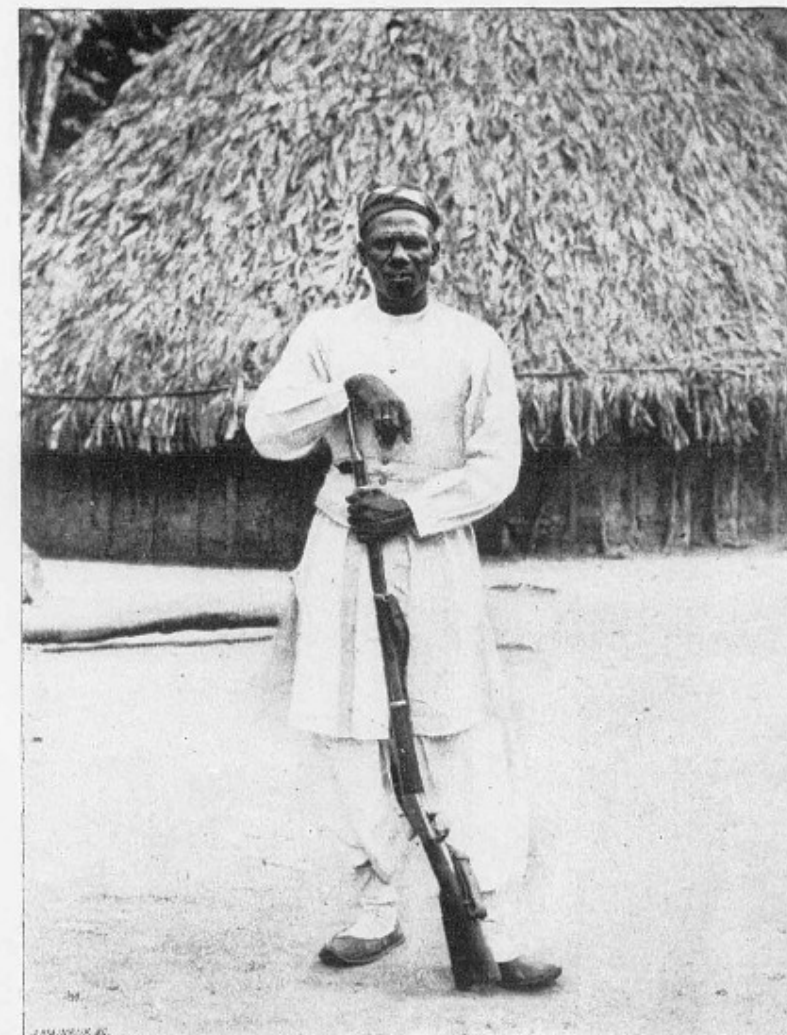
Dans son pays natal, Djabbir acquit une grande influence, et après le soulèvement des mahdistes, au lieu de retourner au Nil, il marcha au Sud, s'installa sur l'Ouèllé, y reçut la visite du capitaine Roget en février 1890 et conclut immédiatement alliance avec les Belges.



Village indigène de Djabbir.

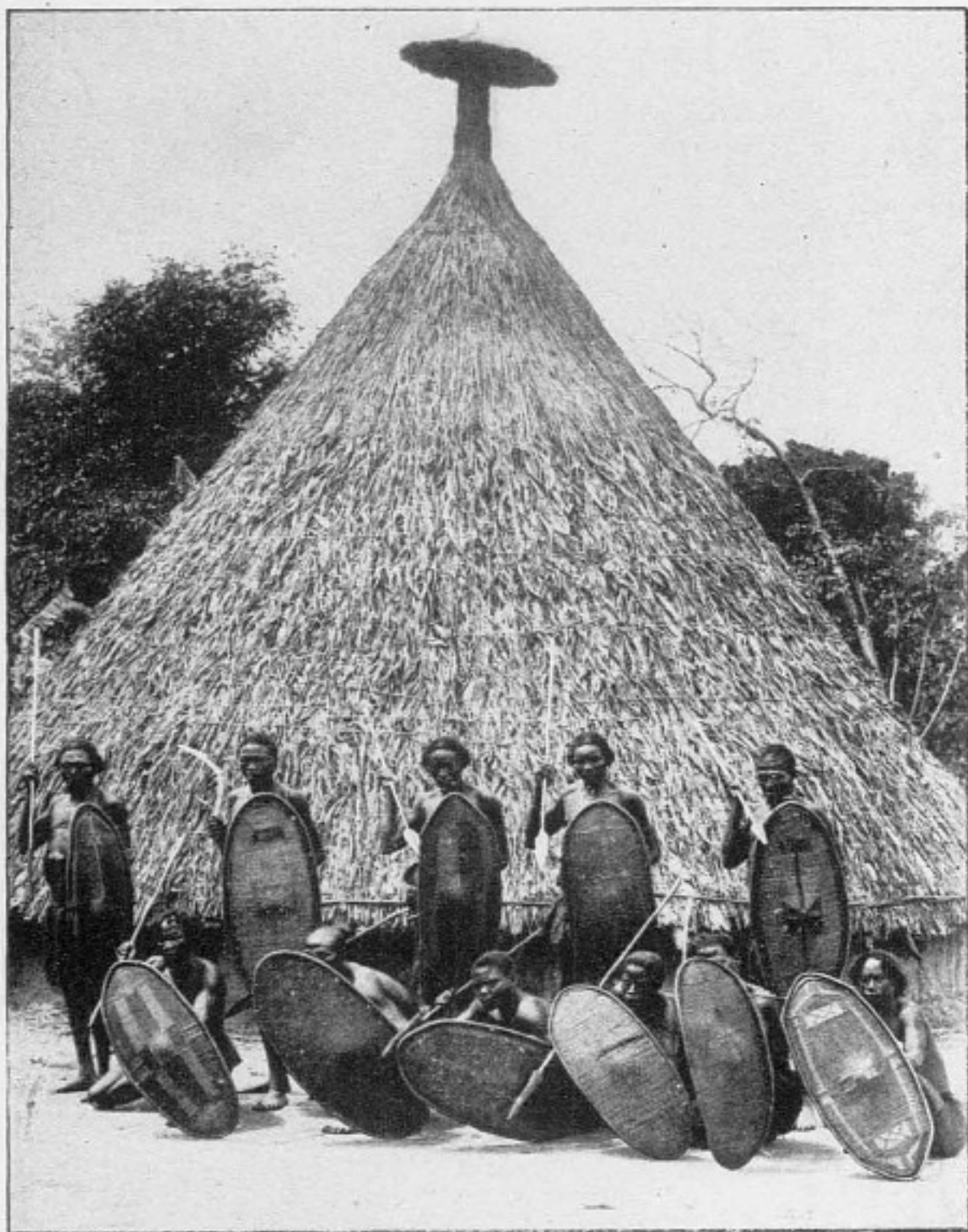


Groupe de femmes Azandés.

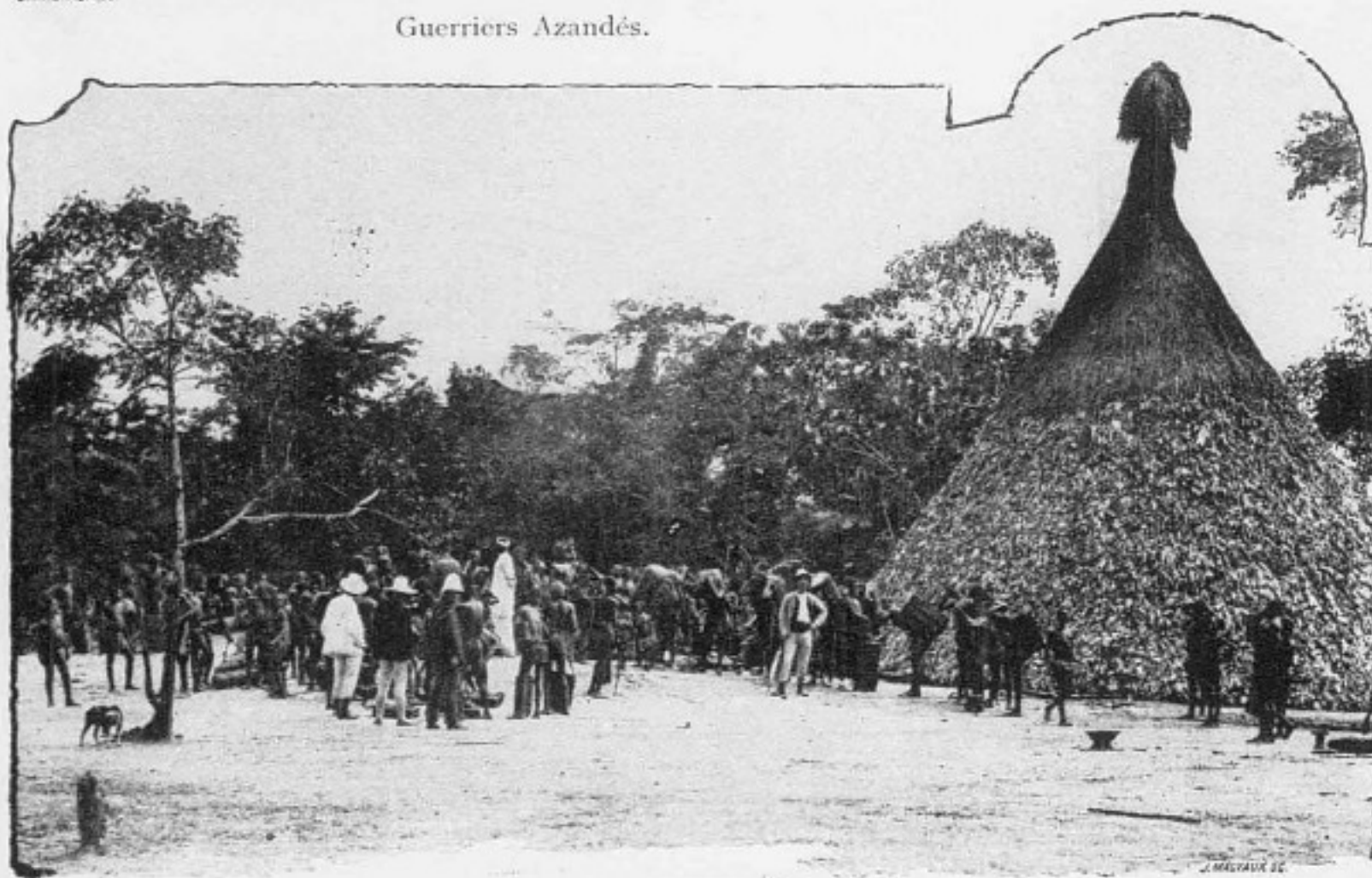


Le sultan Djabbir en costume soudanais.

Les villages du sultanat de Djabbir sont, — ainsi qu'en font foi les photographies ci-contre, — remarquables par l'alignement et la beauté des grandes huttes coniques, la propreté méticuleuse des rues et des places, l'air de confiance des habitants, qui sont de race Azandé.



Guerriers Azandés.



Une caravane à l'étape.

Les caravanes qui parcourent les sultanats du Nord sont organisés par les sultans et leurs sous-ordres; les Européens ne sont là que comme résidents et conseillers.

Les Azandés fabriquent eux-mêmes leurs armes de chasse, de pêche et de guerre.

Leurs boucliers, en fibres tressées, portent au centre le renflement extérieur garni de l'ombilic métallique du Soudan.

Les trompes d'ivoire sont sculptées tout du long et garnies d'un pavillon de renforcement en bois sonore.

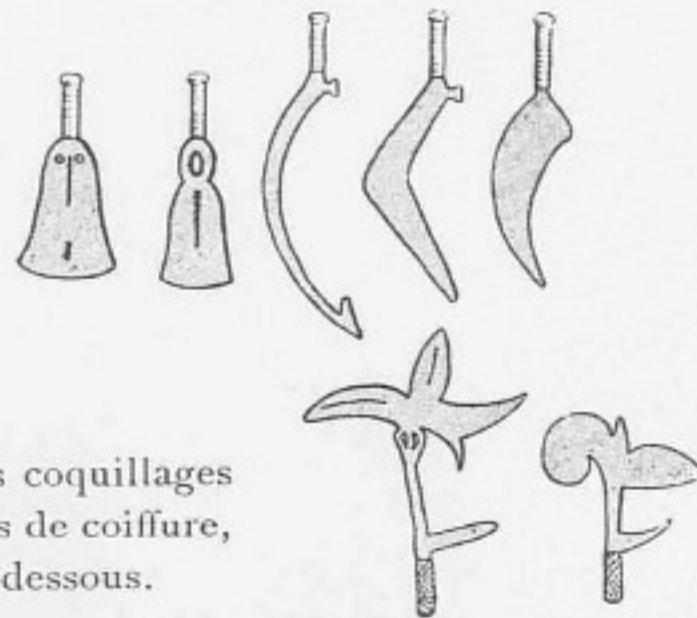


Sonneur de trompe Azandé.



Un coin du village de Djabbir.

Les armes des Azandés, tout comme leurs poteries, indiquent chez ces peuplades un contact déjà prononcé avec la civilisation égyptienne.



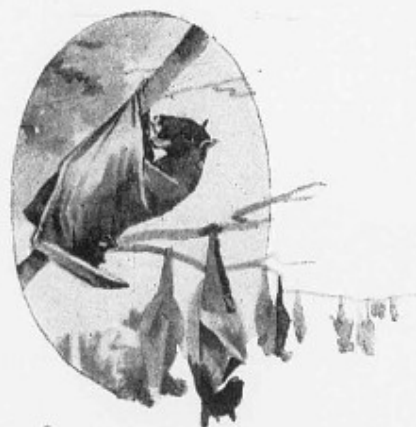
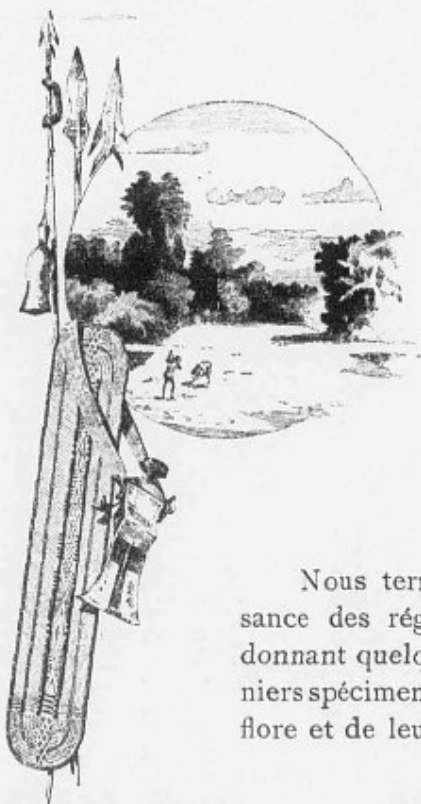
Ici encore, les perles et les coquillages sont employés comme ornements de coiffure, ainsi que l'indique la gravure ci-dessous.



Potiers Azandés.



Indigènes Azandés.



Chauve-souris à tête d'hippopotame
(comestible).



Antilope guib
ou *Tragelaphus gratus*.

Nous terminerons notre reconnaissance des régions nord de l'Etat, en donnant quelques derniers spécimens de leur flore et de leur faune.



Merle métallique,
foliotocole, etc.



Groupe d'oiseaux
aquatiques.



Fourré de bambous de Chine.



Fourré de papyrus.



Orseille (usnée),
employée en teinture.



Haoussas



Batekés



Baboumas du Kassai



Bayanzi-Mobanghi



Bangalas



Cornes de l'eland
(Bucclaphus Orcas).

Avant de nous diriger vers la zone arabe, disons un mot d'ensemble des tatouages.

Ces cicatrices ethniques, que l'on trouve employées par toutes les tribus congolaises, se rangent en deux grandes classes : les tatouages de race, les tatouages de fantaisie.

Les premiers, dont nous donnons ici toute une série, caractérisent les diverses tribus et sont tracés toujours sur la figure. Ils permettent, par leur superposition, de reconstituer parfois d'intéressantes biographies.

Les tatouages de fantaisie se portent plus ou moins abondants sur tout le corps. Ainsi que leur nom l'indique, ces tatouages sont tracés par idée de coquetterie et aussi pour commémorer certains événements, surtout chez les femmes.

Ainsi, quand une petite fille est sevrée, on lui fait sur le ventre une ligne de tatouages; quand elle est à marier, une autre ligne; à son premier enfant, une autre ligne, et ainsi de suite.

On trouve des femmes tatouées jusque sous la plante des pieds.



Mongos. homme & vieille femme



Boussiras homme & femme



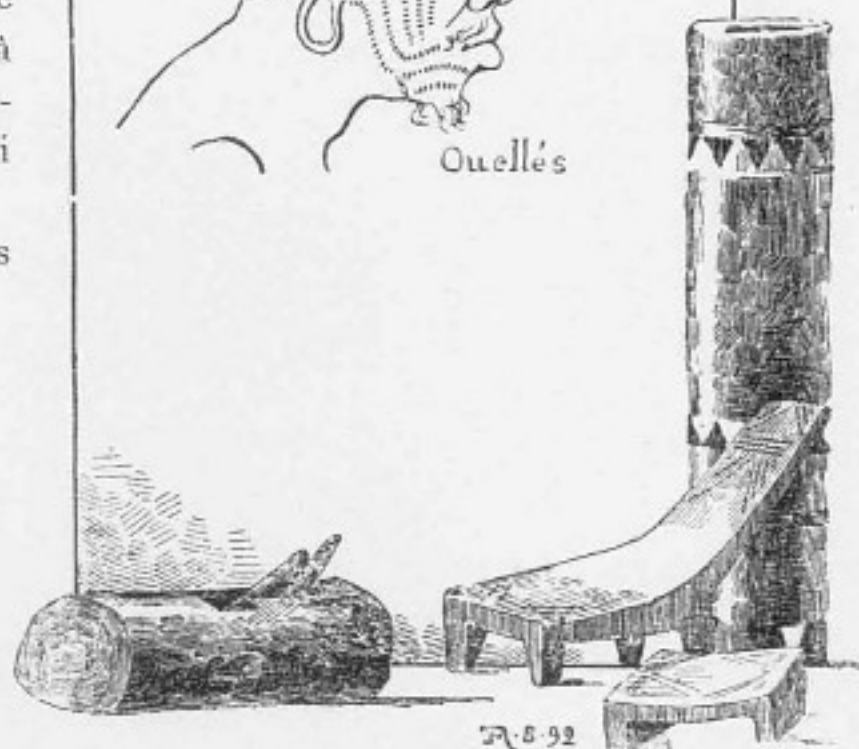
N'gombés



Ouellés

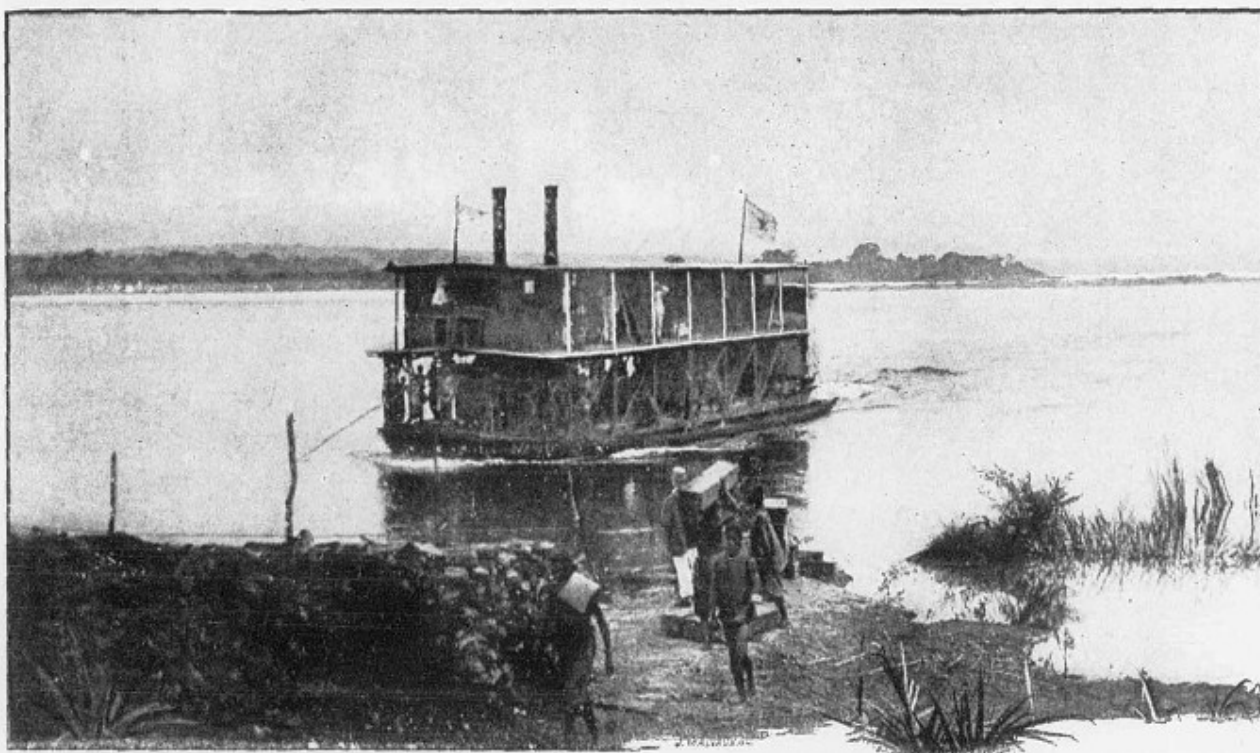


Corne de buffle.



7-5-92

D'après des dessins de M. le lieutenant Masui.

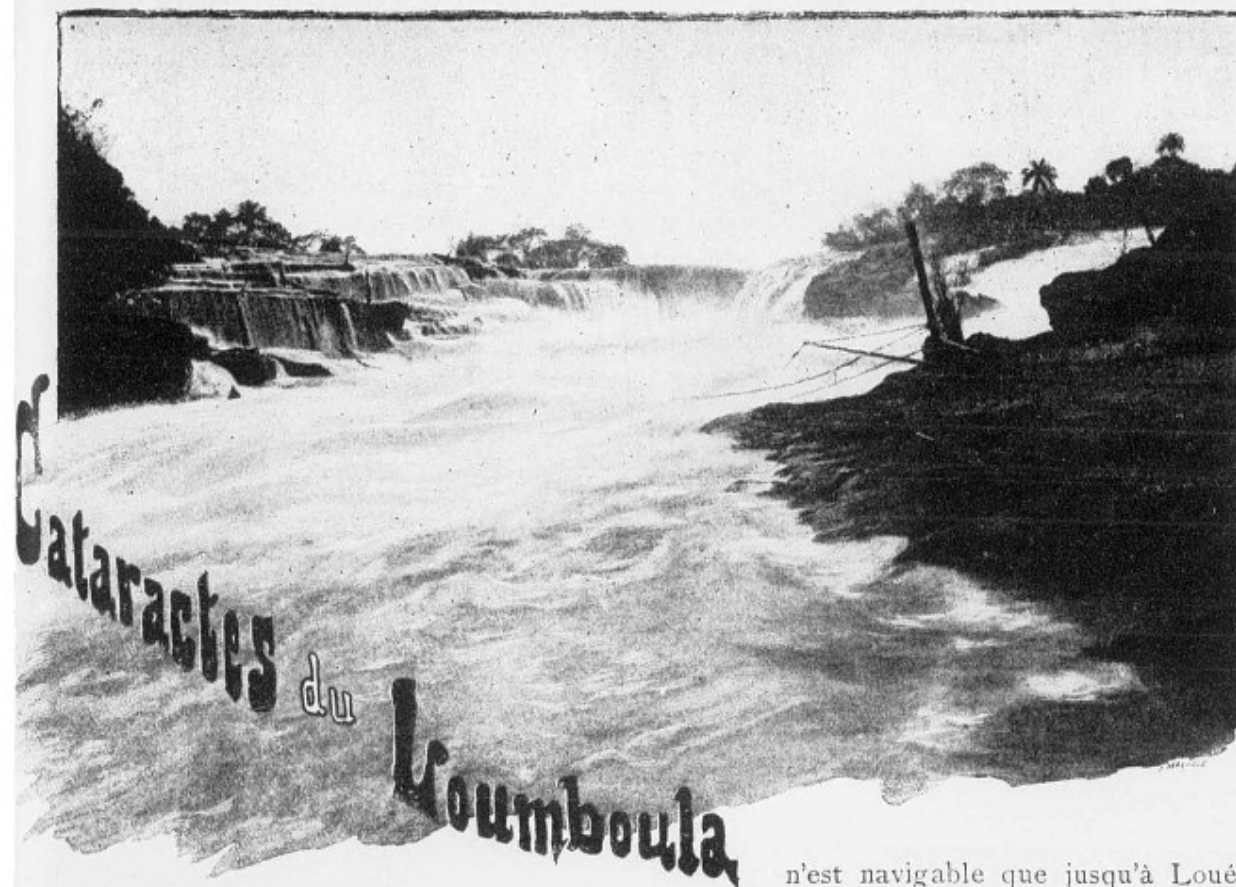


Il nous reste à pénétrer dans l'Est de l'Etat du Congo. A bord du *Stanley*, — que nous avons ci-dessus, — entrons dans le Kassaï, grand affluent de gauche du Congo, recevant lui-même d'importants sous-affluents; parmi ceux-ci la M'fini, par laquelle se déversent le lac Léopold II et l'Ikata ou Loukénié; le Kwango, qui coule S.-N. et vient du 11° $\frac{1}{2}$ Sud, séparant l'Etat des possessions portugaises; le Sankourou, qui se jette dans le Kassaï à Bena-Bendi, que nous donnons ci-dessous.



Les indigènes du Kassaï appartiennent à différentes tribus; ci-contre un type de femme Balouba, dont la plastique ne laissera pas d'étonner plus d'un de nos lecteurs.



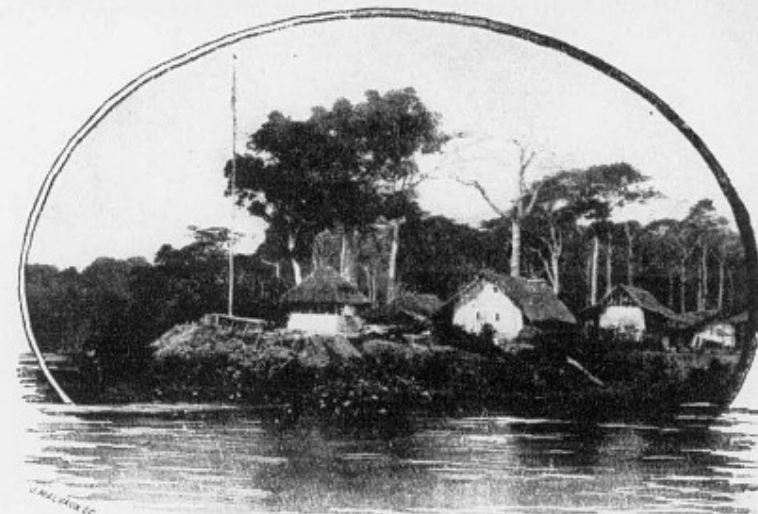


n'est navigable que jusqu'à Louébo, soit pendant 80 kilomètres.

A Beni-Bendi et à Louébo sont installés des factoreries, des missions belges et un poste de l'Etat. Nous donnons ci-dessus les cataractes qui barrent la Louloua à Louébo, ainsi qu'une vue de la factorerie belge.



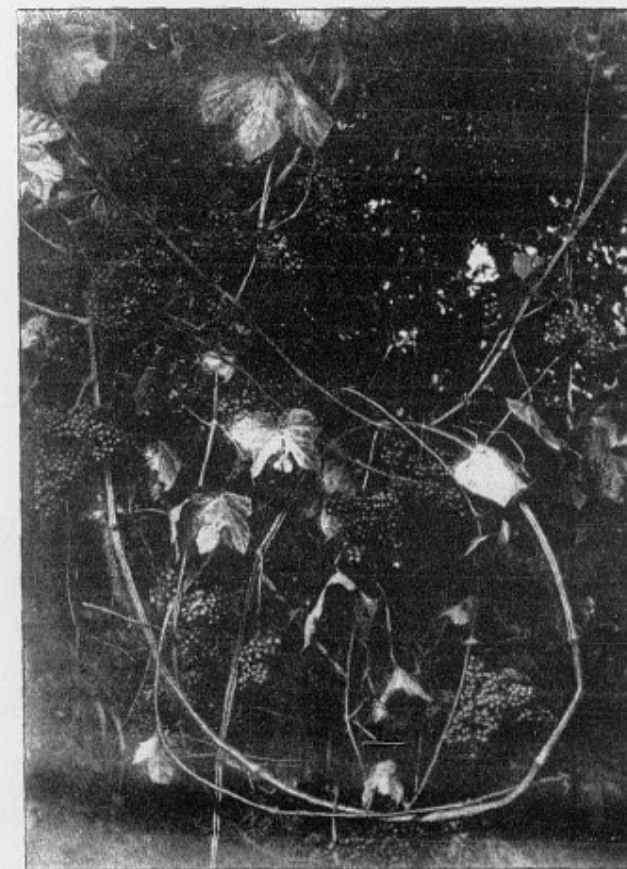
Chefs baschilengues, suivis de leurs gens, s'avançant au-devant des Européens.



Factorerie de la Société belge du Haut-Congo, à Louébo.

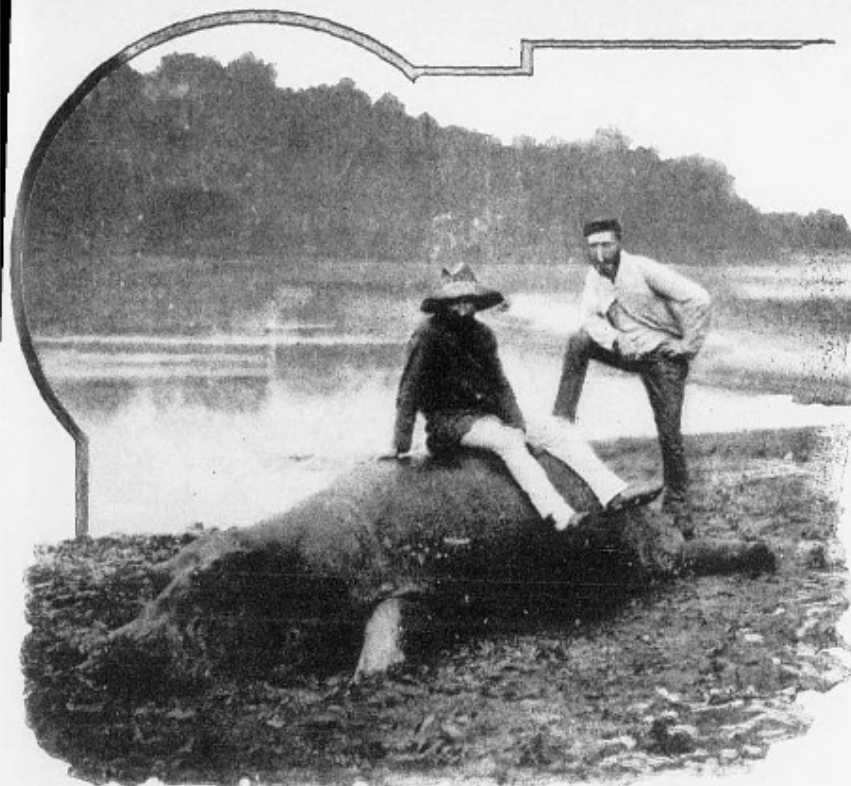
A 650 kilomètres de son embouchure, le Kassaï est barré par les chutes Wissmann.

Nous quittons le Kassaï à Bena-Bendi, où il reçoit la Louloua, qui



Vigne du Kassaï.

Quittons un instant notre steamer pour nous engager par terre vers Loulouabourg, grand centre européen sur la Louloua, à environ 140 kilomètres de Louébo. Nous rencontrerons en route de nombreux villages très peuplés, dont les chefs, vêtus d'habits européens, se porteront à notre rencontre et nous réserveront le meilleur accueil.



Delcommune et Le Marinel à la chasse à l'hippopotame sur le Sankourou.

Le bétail du bassin de Kassai a été introduit par les trafiquants portugais, agissant surtout vers le Sud; de son côté, Wismann amena à sa suite, à Loulouabourg, environ soixante têtes de gros bétail, qui ont trouvé sur les bords de la Louloua de magnifiques pâturages toujours verts, où l'acclimatation et la reproduction se poursuivent avec un succès toujours croissant.

Stimulés par l'exemple, les chefs de la région se sont aussi créés des troupeaux, et aujourd'hui le Kassai, comme tout le Kwango, est doté de gros bétail, que nous retrouverons d'ailleurs à Lou-sambo et dans toute la zone arabe.



Troupeau de la station de Loulouabourg.

La route Louébo-Loulouabourg est un large chemin courant sous bois; pour la parcourir, l'Européen emploie des bœufs porteurs dressés à la station de Loulouabourg.

Ainsi que le montrent les photographies que nous reproduisons, les anticoloniaux qui ont prétendu qu'il n'y avait pas possibilité de développer des troupeaux au Congo (sauf à Matéba, parce que c'était une île en pleine mer!!!) n'ont prouvé qu'une chose: leur ignorance de ce qu'est le Congo réel.



Taureaux de selle, à Loulouabourg.



Jeune femme.

Nous donnons ici
quelques types variés des
populations du Kassaï et
du Soukourou.



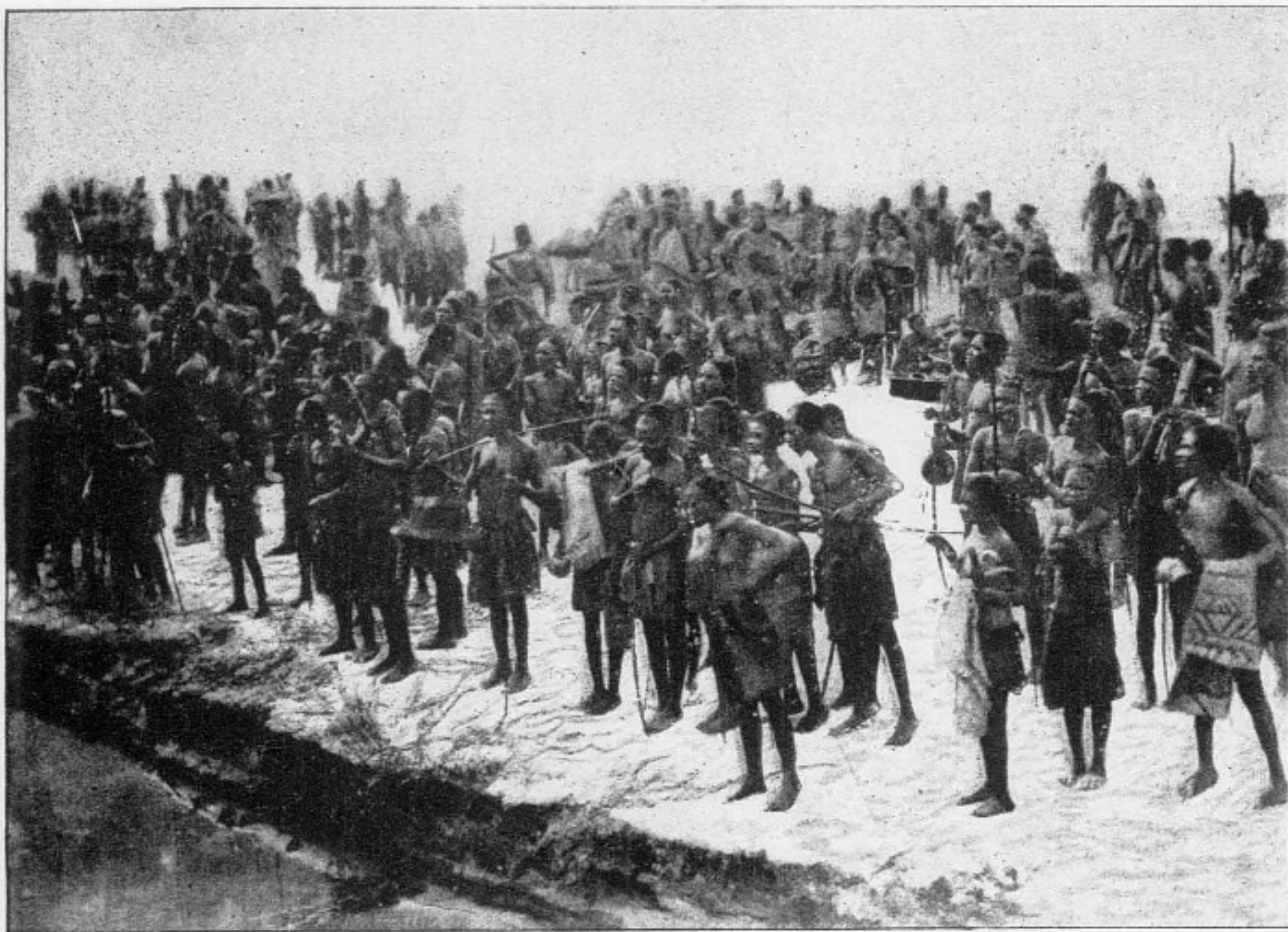
Indigènes Bakoubas.



Indigènes à la rive.



Chefs baschilangues (Louéba).

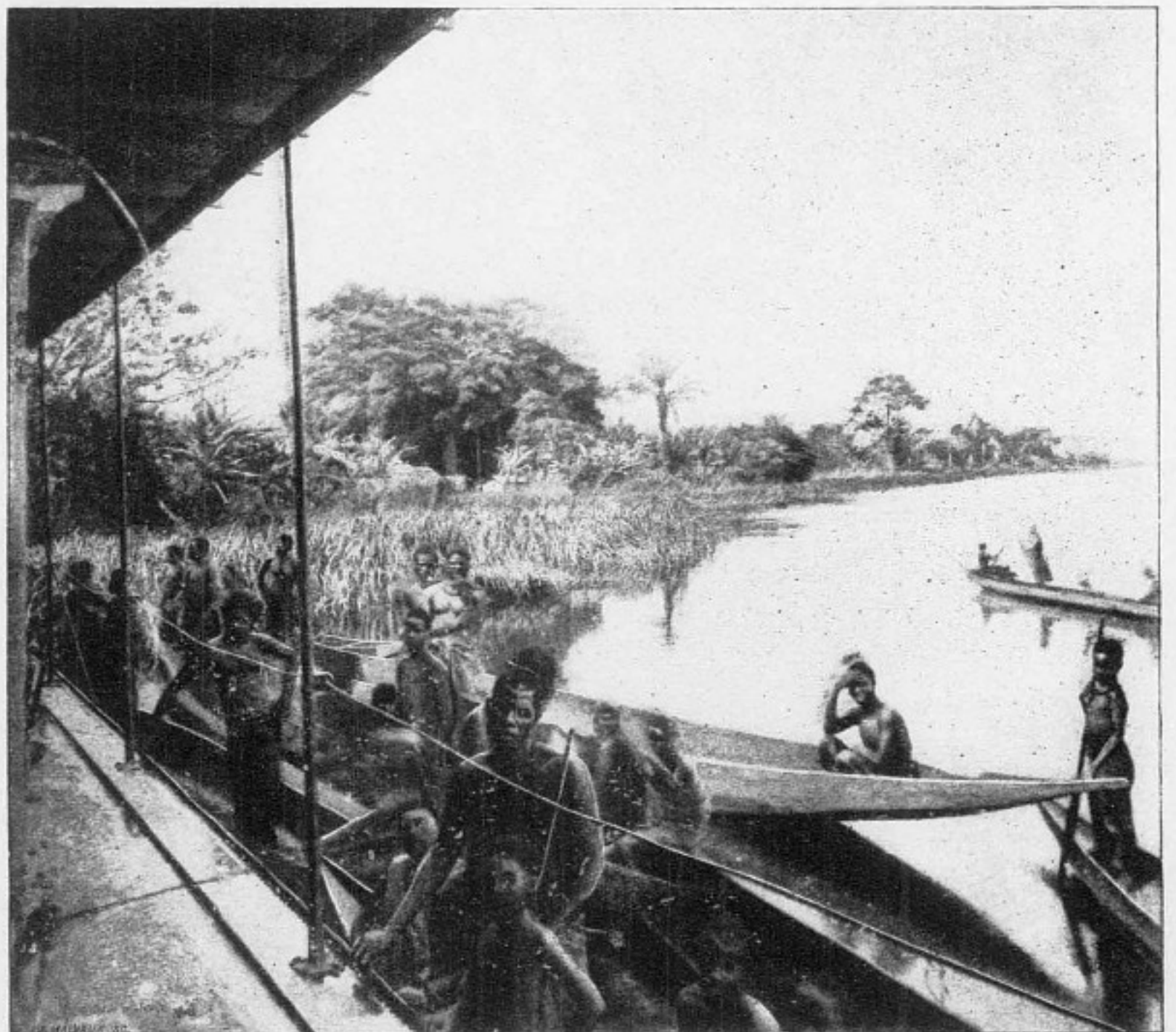


Revenons sur nos pas pour reprendre le steamer que nous avons laissé à Louébo, et qui va nous reconduire à Bena-Bendi et là s'engager dans le Sankourou.

Population Bakouba accourue à la rive du Sankourou à l'arrivée d'un steamer.

Nombreux sont les villages de cette importante rivière; les habitants, pleins de confiance, accourent en foule sur les rives au passage du bateau.

Lorsque le bateau stoppe, les pirogues s'empressent d'arriver, apportant vivres, caoutchouc, etc., contre nos produits d'échange : étoffes, perles, quincaillerie, etc.



Indigènes accostant le steamer *Roi des Belges*.



La fabrication du sel.

Parmi les industries du centre de l'Afrique, nous devons signaler la fabrication du sel indigène, dont se sont fait une spécialité les indigènes des lacs Toumba (Equateur) et Léopold II (Kassaï). Parmi les plantes dont les indigènes se servent pour la fabrication de leur sel, il y a lieu de signaler les « pistia », qui sont de petites plantes semblables à des laitues et qui flottent sur l'eau. Elles croissent abondamment sur des amas de débris de toutes sortes qui semblent stagner sur les eaux de rivière, surtout aux points où les remous, les contre-courants amènent et maintiennent ces débris arrachés par les crues et qui se composent en partie de graminées et de polygonées.

De petites pirogues, souvent payées par une ou deux femmes seulement, s'en vont récolter d'énormes brassées de pistia, que l'on étend ensuite sur le sol afin de les sécher un peu; après quoi, on les met en tas et on les soumet à un feu de bois mort. Les cendres sont recueillies et jetées dans des marmites remplies

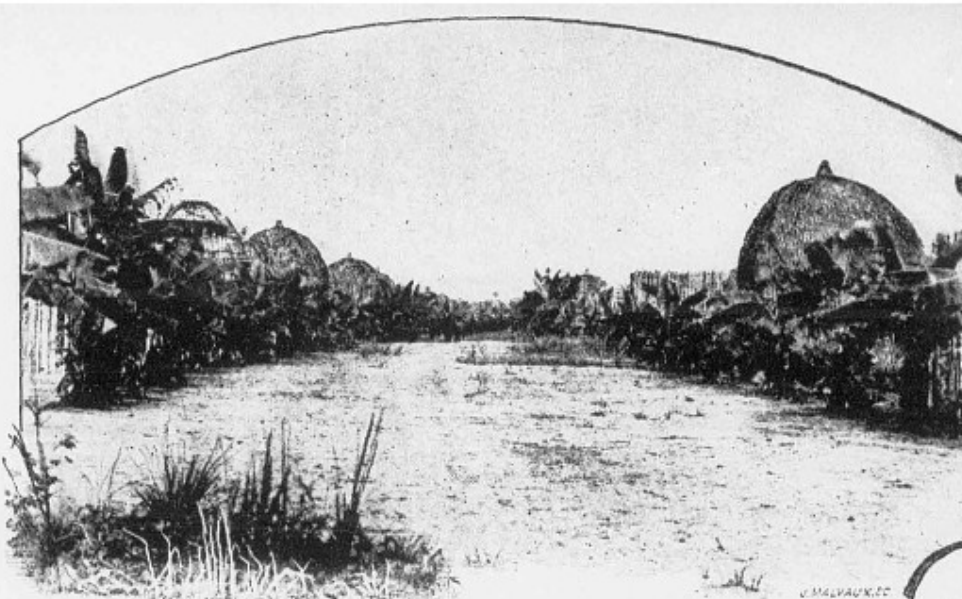
d'eau. Par évaporation, on obtient une substance cristallisée dont on confectionne de petits pains coniques à large base. C'est le sel indigène.

L'analyse n'y révèle pas un atome de chlorure de sodium, qui est notre sel marin, le principal condiment de notre table; mais il est fait presque exclusivement de chlorure et de sulfate de potasse. On était habitué à considérer ces substances comme peu utiles, sinon même nuisibles; cependant c'est le seul sel dont presque tous les indigènes de ces régions où nous nous trouvons se servent encore; toutefois, notre sel commence à s'introduire.

Voici l'analyse du sel centre-africain, d'après Dybowski : chlorure de potassium, 67.98; sulfate de potasse, 8.73; carbonate de potasse, 1.17; matières insolubles, 1.65.

La teneur de ce sel en carbonate de potasse est d'une faiblesse remarquable. On sait, en effet, que presque toutes les plantes en contiennent des proportions beaucoup plus grandes. L'absence de cet alcali qui, par ses propriétés antiseptiques, rendrait l'usage de la matière absolument impossible, provient du choix que les indigènes font des herbes qu'ils brûlent. Ils savent, par contre, choisir certaines plantes, et le palmier et le bananier sont du nombre, qui contiennent des quantités telles de carbonate de potasse, que ces cendres saponifient l'huile de palme et qu'on en obtient un véritable savon, au moyen duquel nous pouvions opérer le blanchissage de notre linge. (JEAN DYBOWSKI.)

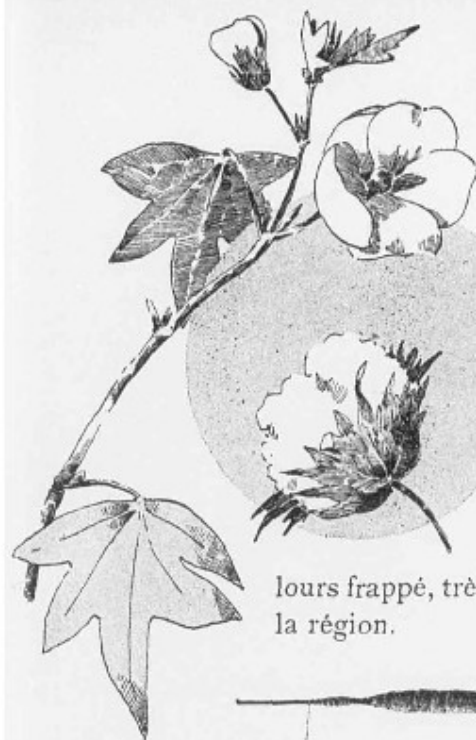
La région de Lousambo, — où se trouve un puissant camp d'arrêt contre les Arabes, — est caractérisée par ses huttes cylindro-sphériques.



Une rue du village de Lousambo.



Hutte du village de Lousambo.



Le coton, — dont ci à gauche une branche avec fleur et houppe mûre, — croît en abondance dans toute la région du Kassaï et du Sankourou.

L'indigène le file au moyen d'un fuseau primitif, dont nous donnons ci-dessous un dessin.

Au moyen du métier ci-contre, il confectionne de très jolies étoffes à dessins en relief imitant le velours frappé, très recherchées dans la région.



Fuseau.

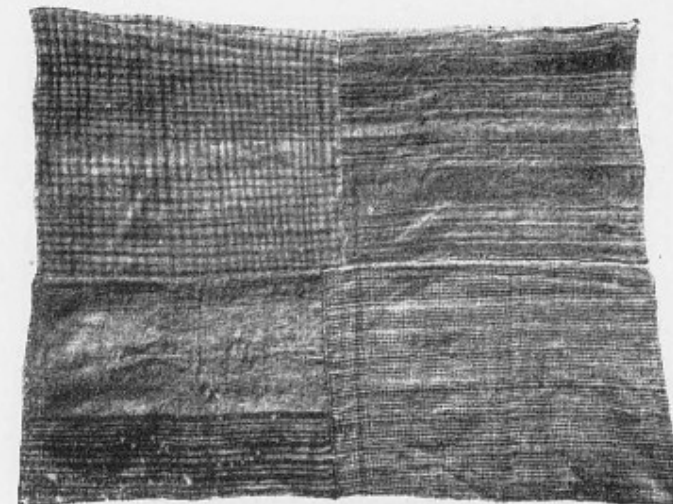
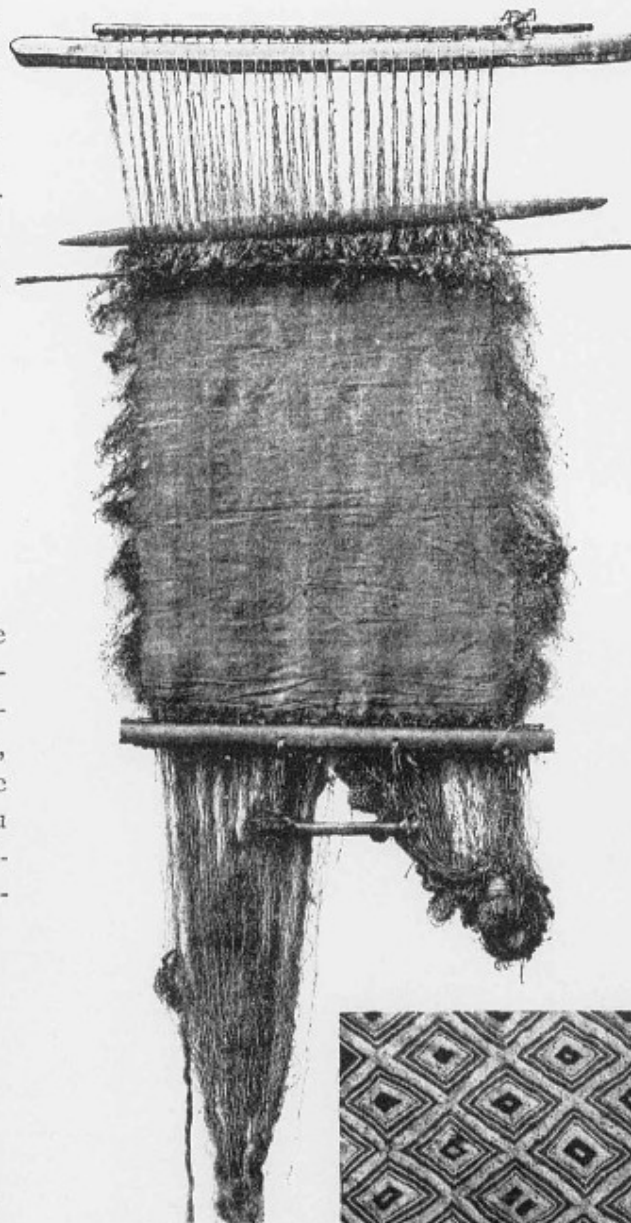
Ces primitifs du centre de l'Afrique, représentés par l'ignorance comme n'étant que des sauvages inaptes à quoi que ce soit, étonnent souvent les gens de bonne foi par l'habileté avec laquelle, au moyen d'un matériel des plus primitifs, ils confectionnent de nombreux objets d'un usage journalier : étoffes, vannerie, outils, armes, etc.



Etoffe avec dessins en relief imitant le velours frappé, fabriquée par les indigènes du Sankourou.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankourou et de la Haute-Loukenié.



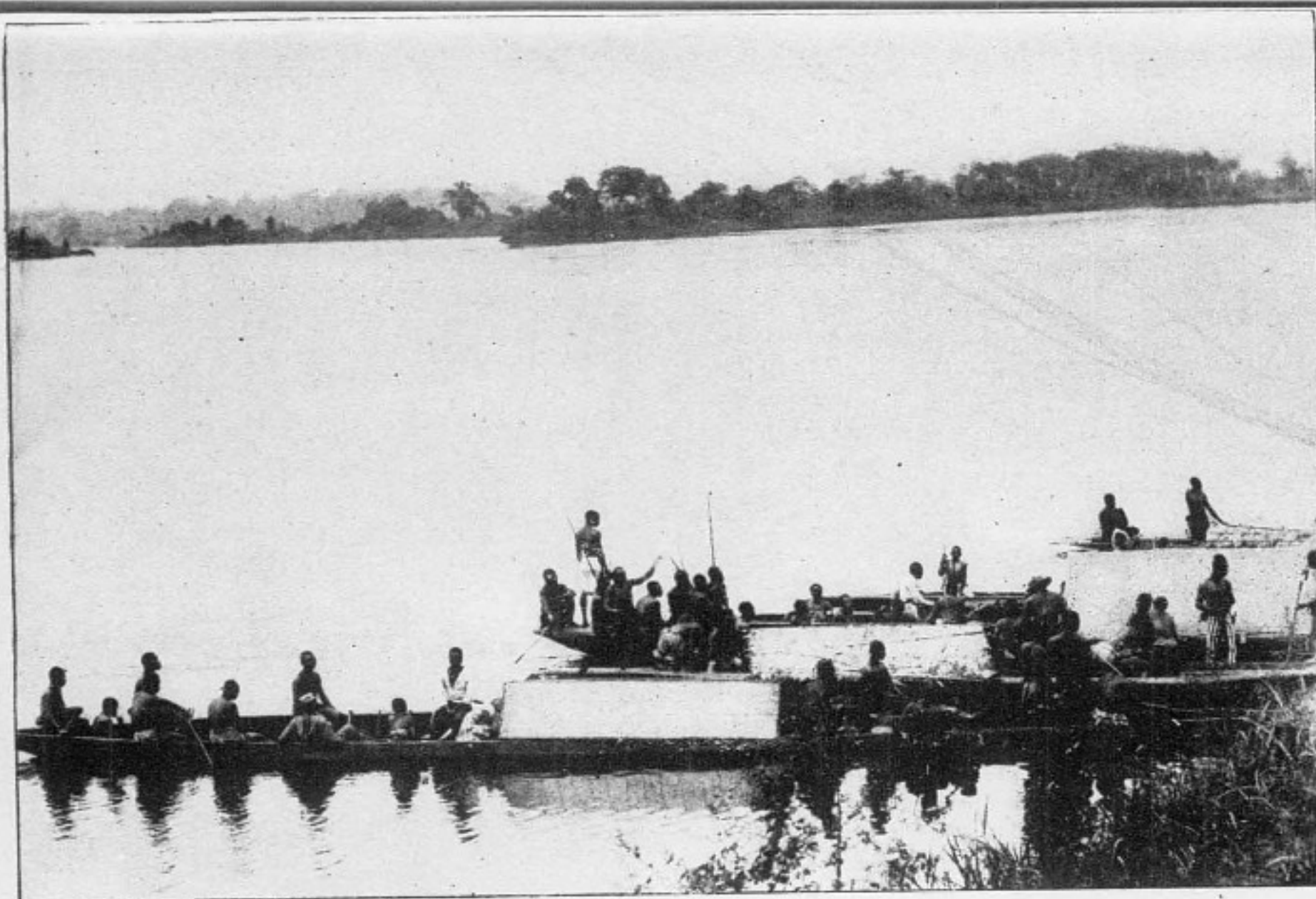
Tissu de coton de la Loukenié.



Tissu de coton de la Loukenié.



Tissus à dessins coloriés et brodés des indigènes du Sankourou et de la Haute-Loukenié.



Canots de transport sur le Congo, entre les Falls et Kibongo.

Nous entrons dans la zone arabe, à laquelle on accède aujourd'hui soit par les Stanley - Falls, soit en partant de Lousambo, sur le Haut-Sankourou.

Les sept cataractes de Stanley barrent le grand fleuve sur un développement de 140 à 150 kilomètres, après quoi la navigation par steamer redevient possible de la septième chute aux rapides de Loukouma, soit sur un parcours de 500 kilomètres. Dans le bief des Cataractes, le service des transports est fait par des piroguiers indigènes, d'une adresse consommée.



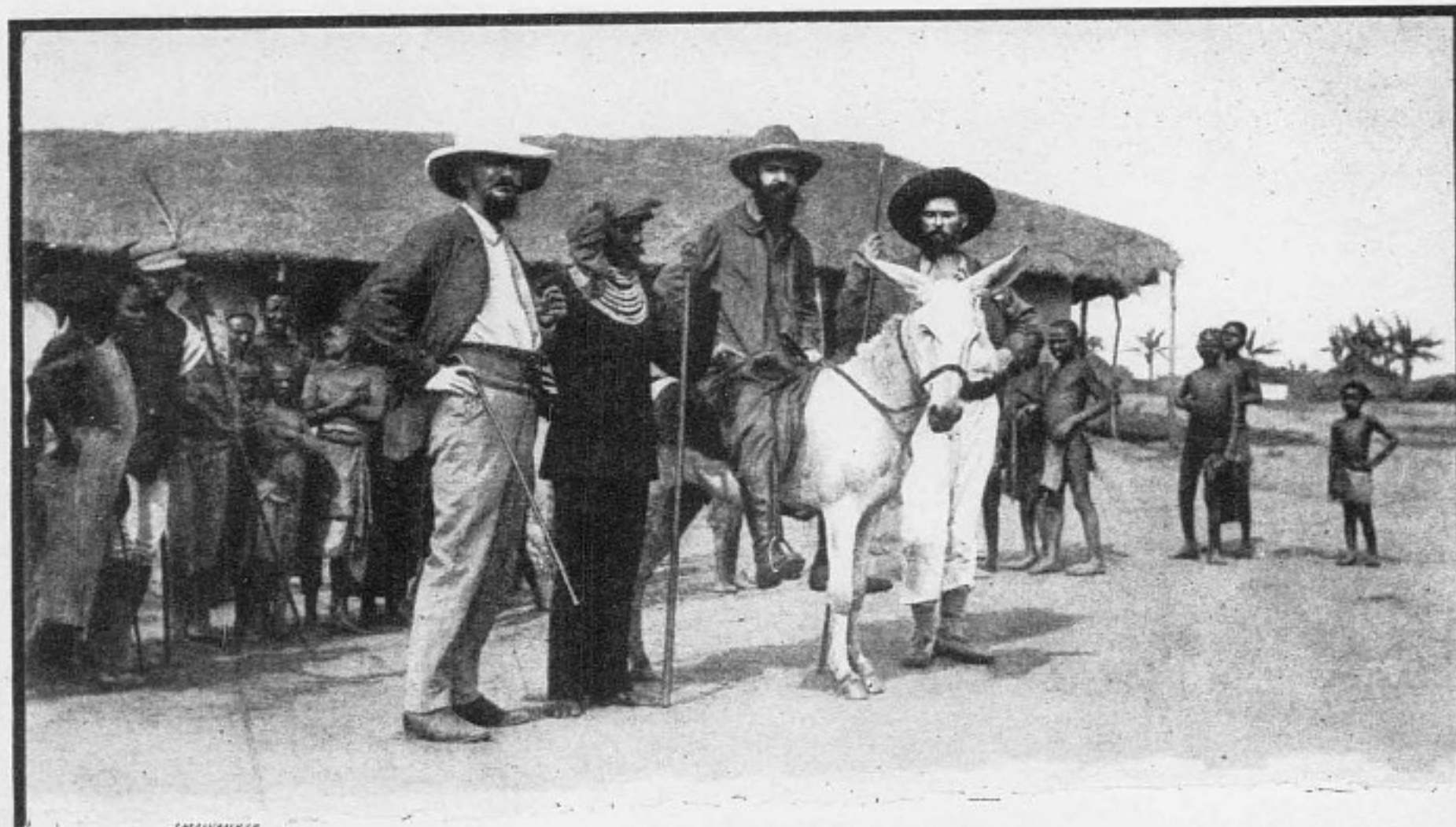
Pirogue d'Européen.

L'avenir verra s'établir là une voie ferrée électrique, dont la force motrice sera puisée aux chutes mêmes du grand Congo.

Nous donnons ci-dessous une photographie prise à Kassongo, après l'assaut victorieux livré aux Arabes; le lieutenant Dhanis, monté sur son âne, voit arriver ses troupes musique en tête, et défilant avec la maestria de gens qui ont accompli de grandes choses.

On sait que Kassongo fut emportée le 22 avril 1893, à 10 heures et demie du matin.

En attendant les renforts qui devaient lui permettre de continuer sa marche en avant, le lieutenant Dhanis s'empressa d'employer une partie de son temps à organiser rapidement la défense et les services à Kassongo.



Les lieutenants Dhanis et Gillain, le docteur Hinde et Pania-Moutembé.



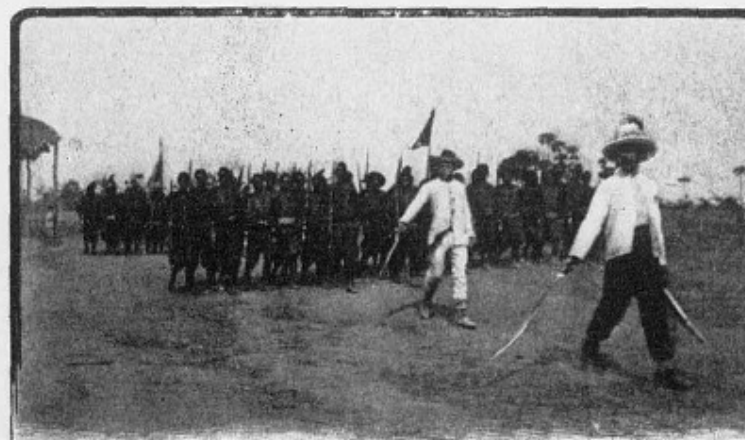
Après la prise des villes arabes, il était nécessaire de relever immédiatement les murs d'enceinte, lesquels, étant en torchis, nécessitaient la construction d'un toit en herbes sèches, c'est ce que représente la photographie ci-dessus.

..

Les troupes, solidement exercées, manœuvraient avec entrain.

Nous les voyons ci-contre, défilant devant le chef de l'expédition.

..



Nous donnons les portraits de Nséréra et de son fils Amici, chefs arabes de Riba-Riba, par ordre desquels fut massacrée l'expédition Hodister.

Ces assassins furent faits prisonniers au cours de la campagne, jugés par la cour martiale et pendus à Kibonghé.

..



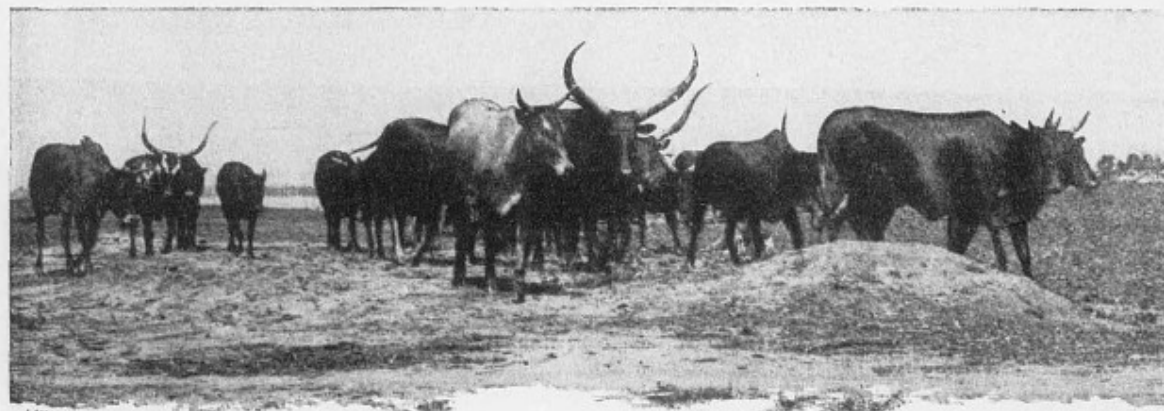
La densité de la population dans la zone arabe est mise en relief par les photographies que nous reproduisons ici. De nombreuses lignes de femmes, ayant devant elles de lourds paniers bondés de pains de manioc, de bananes, d'ignames, d'arachides, de poisson frais et fumé, sont venues des environs au marché de Nyangoué. Ce marché, — organisé par Dhanis, — reconnaît comme chef une femme, dont nous donnons ci à gauche le portrait; les coquilles d'escargots qu'elle porte en sautoir sont des fétiches destinés à protéger le marché; elle a la figure en partie blanchie à la terre de poterie et le grand bâton sur lequel elle s'appuie lui sert à maintenir l'ordre, le cas échéant.

Le marché terminé, les indigènes regagnent leurs villages par la voie fluviale et nous voyons ci-dessous une partie de l'importante flottille de leurs pirogues.





On sait qu'un certain nombre d'Arabes ont fait leur soumission aux autorités de l'Etat; la photographie ci-dessus donne une idée de ce que sont ces Arabes de Mascate. Ces ralliés ont eu tout à gagner en changeant de condition; en effet, leurs anciens maîtres étaient d'exécrables despotes qu'il fallait constamment redouter, tandis qu'en servant désormais l'Européen, ces hommes à idées plus avancées que celles des Congolais, passent à l'exécution et sous l'application des lois civilisées; aussi tous se montrent entièrement satisfaits de l'état de choses actuel.



Le troupeau à Nyangoué.

Voici encore une nouvelle preuve expérimentale que les assertions des antiannexionnistes, — quant à la possibilité de développer le gros bétail au Congo, — n'étaient faites que d'imposture ou d'ignorance.

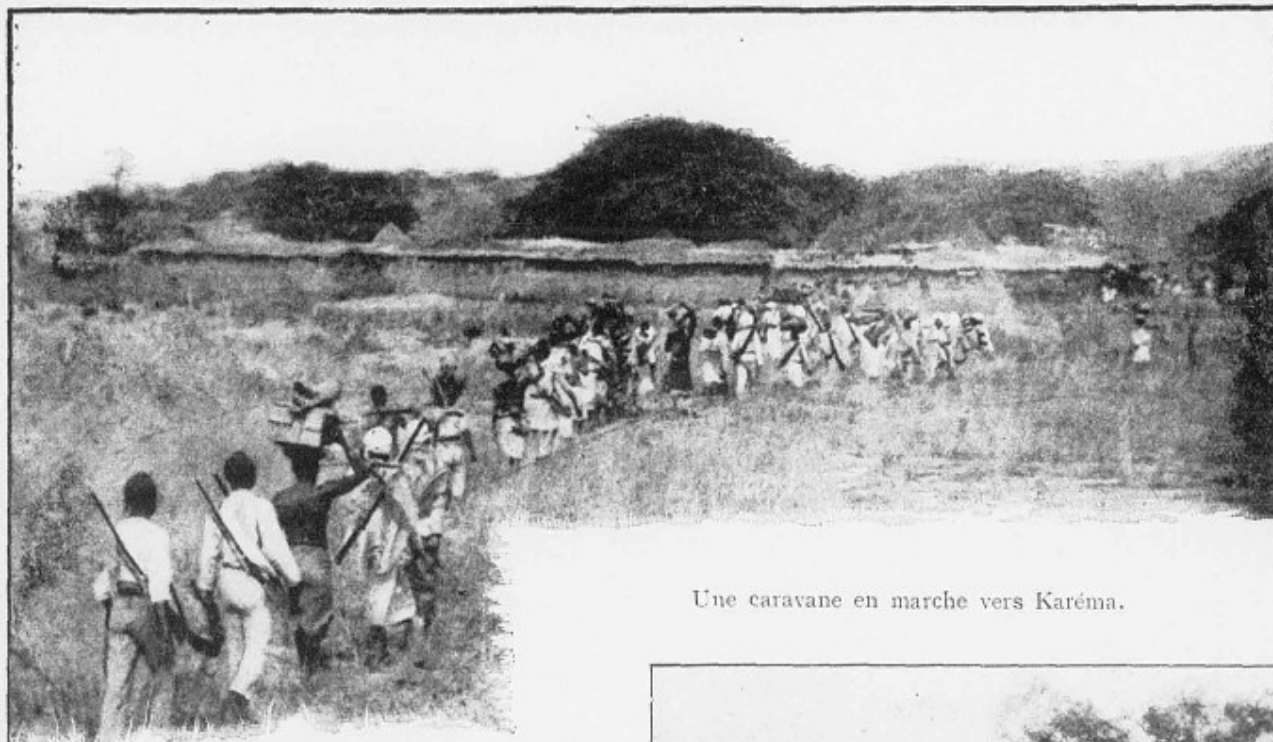
Après le massacre d'Hodister et de ses compagnons, on livra au pillage tous leurs approvisionnements, puis on tua leurs ânes, ne conservant qu'un cheval qui fut repris plus tard par le lieutenant Lothaire.



L'exemple de cette bête qui a résisté aux vicissitudes les plus extraordinaires, prouve, une fois de plus, que l'introduction de la race chevaline au Congo ne saurait sérieusement plus être niée.



Les enfants de Séfou (Mouini, Moulenda, Nséréra).

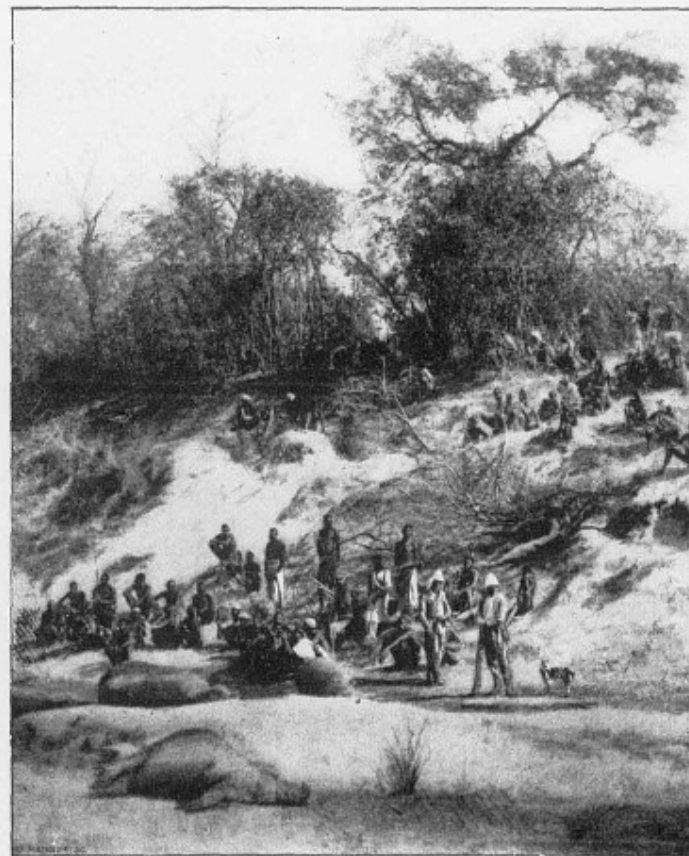


Une caravane en marche vers Karéma.

Durant que les événements se précipitaient sur le Loualaba et à Kassongo, nos compatriotes agissaient vigoureusement à la frontière Est de l'Etat.

Parties de Zanzibar par l'interminable route de Karéma, les forces de la Société antiesclavagiste belge occupaient la rive occidentale du Tanganika et leur principale forteresse était celle d'Albertville, au nord de M'pala.

On sait dans quelle situation critique, par suite des difficultés du ravitaillement, se trouvèrent à un moment donné nos courageux compatriotes. Combats incessants contre les hordes de Roumaliza, qui avaient élevé leurs bomas devant Albertville; assauts infructueux; menaces de famine, rien ne put abattre leur courage, et la victoire enfin leur est restée parce qu'ils ont combattu pour une grande et sainte cause qui honore les peuples qui la défendent : l'abolition de l'esclavage.



Chasse à l'hippopotame.

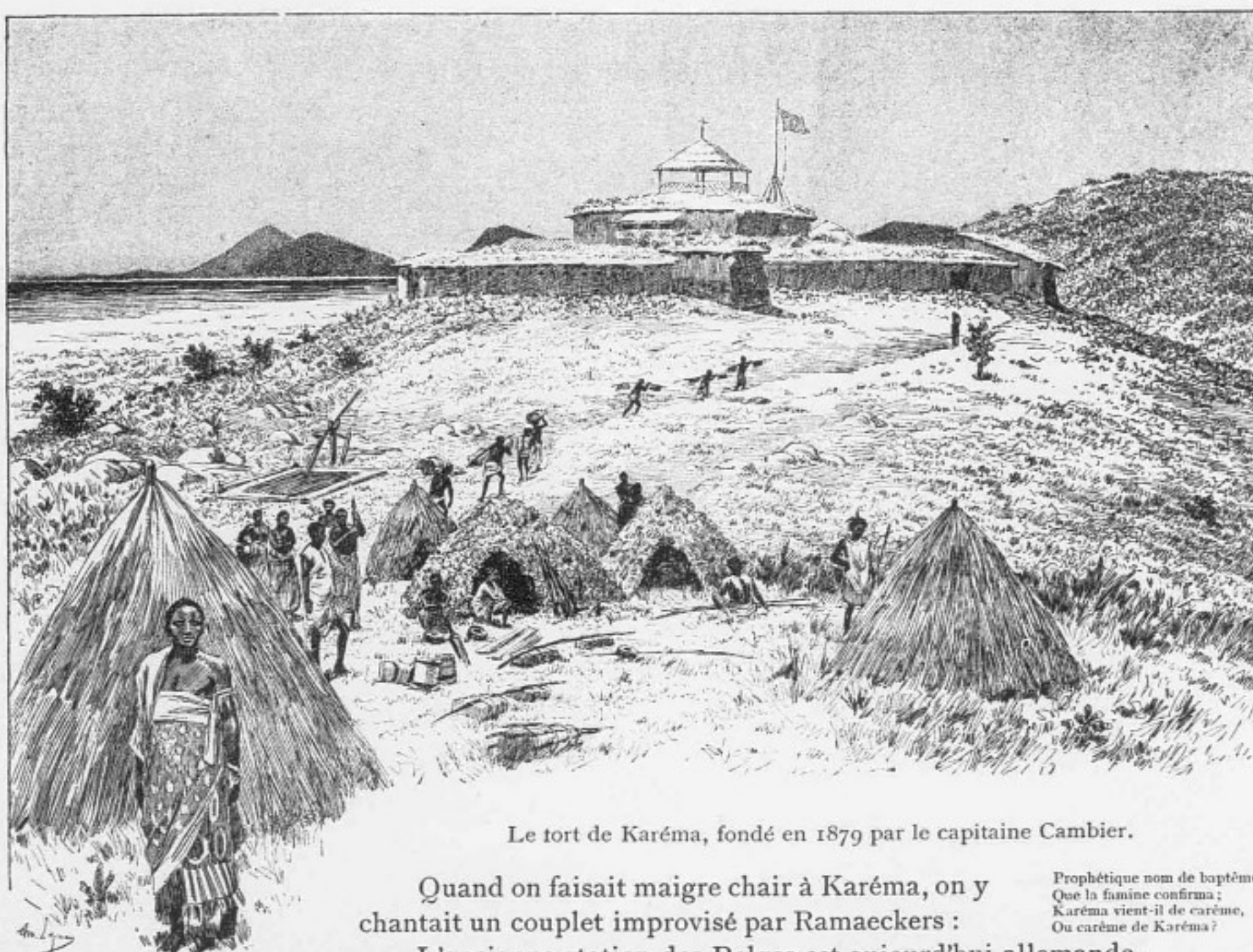


Huttes du village de M'pala.



Le mont Roumbi (rive occidentale du Tanganika).

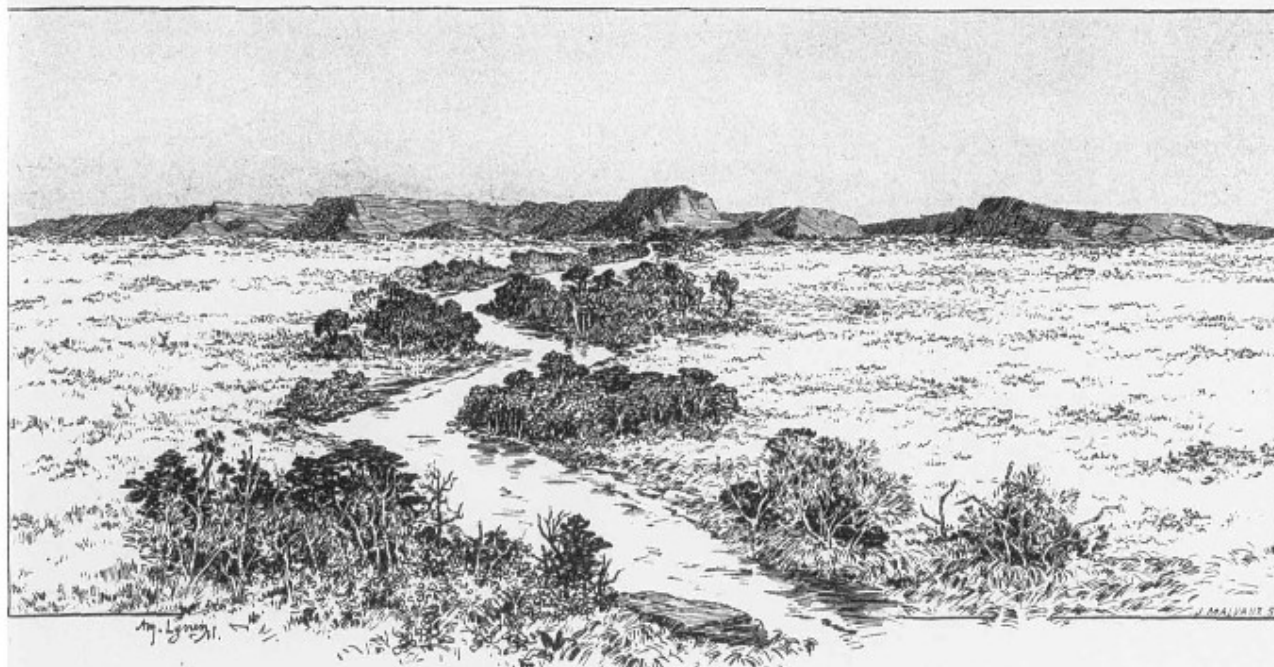
La navigation sur le Tanganika se fait surtout au moyen de boutres, qui sont de lourdes barques arabes, naviguant à la voile. Les Anglais ont un steamer sur le lac.



Le fort de Karéma, fondé en 1879 par le capitaine Cambier.

Quand on faisait maigre chair à Karéma, on y
chantait un couplet improvisé par Ramaeckers :
L'ancienne station des Belges est aujourd'hui allemande.

Prophétique nom de baptême,
Que la famine confirma :
Karéma vient-il de carême,
Ou carême de Karéma ?



Panorama de la chaîne des Kwandeloungou et de la rivière Loufoi, vue prise du confluent du Loufoi dans la Loufira.

Msiri. Pour sauver les populations d'une destruction systématique, l'expédition Stairs dut accepter la lutte avec le potentat noir. Notre vaillant compatriote, le capitaine des carabiniers Bodson, fut tué d'un coup de feu reçu à bout portant dans le ventre, après qu'il avait, de sa propre main, abattu Msiri à ses pieds. Le hideux trophée de crânes que nous reproduisons ci-dessus, planté devant la porte de Msiri, tenait chacun courbé sous la terreur du despote.



Les rives du Congo près du confluent de la Louvoulé.

Le marquis de Bonchamps, — qui fit partie de l'expédition Stairs, — raconte ainsi les derniers moments de Bodson : « A voix basse, il dit encore : « Je meurs, mais j'ai délivré l'Afrique d'un de ses plus cruels tyrans; vous le direz à mon pays! » Il garda sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment, et, comme nous nous penchions sur lui pour saisir ses paroles à peine perceptibles, rassemblant ce qui lui restait de forces, à voix redevenue claire, il prononça, haletant, ces derniers mots : « Vive le Roi! » Ce fut tout. » (*Historique.*)

Notre voyage nous mène enfin dans les régions Sud de l'Etat, — dans le Katanga, — qui fut parcouru simultanément en 1891 et 1892 par quatre expéditions belges, dont la première, commandée par Paul Le Marinel, alla installer le poste de Bounkéia. Les trois autres expéditions furent commandées par Delcommune, Stairs et Bia. Au cours de ces aventureuses reconnaissances, il n'y eut parmi le personnel blanc des quatre expéditions que deux décès par maladie : Stairs et Bia.

Les Belges trouvèrent dans le Katanga une situation politique constamment troublée par les exactions du despote



Trophée de crânes humains à Bounkéia.



Le capitaine Bodson.



Msiri.

Notre voyage est terminé. Mais, avant de nous séparer de nos lecteurs, nous voulons citer un des nombreux épisodes d'héroïsme qui, dans l'œuvre du Congo, illustrent le nom belge.

..

Lorsqu'éclata la conflagration entre les Arabes esclavagistes et les troupes de l'Etat Indépendant du Congo, les événements furent si soudains que les résidents belges de Kassongo, le lieutenant Lippens et le sous-lieutenant De Bruyn, ne purent être rappelés; les Arabes les tinrent prisonniers, afin de s'en servir comme otages. Ils avaient pourtant, ces bandits, si souvent été représentés comme gardiens de la foi jurée; ils avaient pourtant fait serment sur le Coran et répondu de la vie des résidents qu'on leur confiait. Mais qu'importent au fils de l'Islam ses serments et sa foi quand on veut l'empêcher de ravager des territoires immenses, où par le fer et le feu on trouve la richesse?

C'est à la fin de 1892 qu'éclata la guerre générale dont je citerai un épisode.

Séfou, fils de Tippu-Tip, s'était allié à Mounié-Mohara, qui avait fait massacrer l'expédition Hodister, trouvant que le meilleur moyen de supprimer la concurrence c'était de supprimer le concurrent.



P. Ponthier, tué à l'ennemi
le 19 octobre 1893
(bataille du Louboukoïè).

A la tête de forces imposantes, les deux chefs arabes quittent Kassongo et se dirigent vers le Lomami qu'ils comptent traverser pour se porter contre Gongo-Loutété, un de leurs anciens vassaux qui avait eu l'audace de s'allier à Dhanis.

A l'avant-garde des troupes de Séfou marchait, sous escorte et sans armes, le sous-lieutenant De Bruyn, qui devait faire connaître à Dhanis les prétentions des Arabes. Avant de quitter Kassongo, ceux-ci avaient fait prêter serment à De Bruyn de venir retrouver son chef le lieutenant Lippens, trop malade pour accompagner la colonne. Convaincu qu'il pouvait traiter de puissance à puissance, Séfou exigeait de Dhanis la tête de Gongo-Loutété, de Loupoungou et de Pania-Moutembé pour les châtier de leur défection; de plus, il entendait que l'Etat évacuerait toute la vallée du Lomami et que la sphère d'action du commissaire du district du Loualaba serait limitée par lui, Séfou, seul chef de la région.

Mais le temps n'était plus où il fallait se contraindre le cœur

devant les abominations arabes; l'heure avait sonné où l'on allait pouvoir enfin montrer aux bandits razzieurs ce que peut la civilisation forte de ses droits; on allait enfin pouvoir traiter ces fauves à face humaine comme ils avaient traité si longtemps les peuples africains, avec cette différence pourtant que si eux ne s'attaquaient qu'à des gens incapables de se défendre, nous, nous offrions la lutte à des ennemis implacables, cent fois plus nombreux et aussi bien armés que nous. En plus qu'eux, nous aurions le courage et le droit.

Aux prétentions de Séfou, il est répondu par une fin de non recevoir catégorique.

L'avant-garde des troupes de Dhanis, commandée par le lieutenant Scheerlinck, arrive sur la rive gauche du Lomami, au moment où De Bruyn et son escorte se présentaient sur la rive droite.

Scheerlinck a ordre absolu d'empêcher le passage du fleuve et d'attaquer si les Arabes essaient de passer.

Les pourparlers s'engagent. Je laisse ici la parole au docteur anglais Hinde, qui relate dans une lettre publiée par le *Standard*, l'entrevue entre De Bruyn et l'avant-garde de Dhanis.

Il est bon que les actes de nos braves soient rapportés par des lèvres étrangères. Voici la lettre du docteur Hinde :

« Je dois vous raconter la scène la plus déchirante à laquelle il m'ait jamais

été donné d'assister. De Bruyn vint au bord de la rivière, et d'une rive à l'autre, pendant une demi-heure, il engagea la conversation. La rivière avait une centaine de mètres de largeur. L'officier belge était retenu en otage depuis cinq mois. Nos instructions étaient de ne pas commencer le combat, mais d'aller jusqu'au bout si nous étions attaqués. Scheerlinck courut au camp écrire une lettre pour Lippens. Je criai à De Bruyn : « Savez-vous nager? » Il me répondit : « Oui! » Alors le chef arabe le suivant à un mètre de distance, il descendit jusqu'au bord de l'eau, où il trempa ses pieds; quarante Arabes étaient groupés à 15 mètres de lui, et à 400 mètres en arrière, il y en avait 200 autres.

« Je fis se cacher dix de nos meilleurs tireurs dans les buissons de notre berge, et autour de moi je groupai, bien en vue, dix autres tireurs émérites.

« Je soutins la conversation jusqu'à ce que mes dispositions fussent terminées; alors, je criai : « Quelqu'un de votre côté



Le sergent H. De Bruyn.



M. Lippens en costume arabe.



O. de Heusch, tué à l'ennemi,
le 17 novembre 1893
(bataille d'Ogella).

» comprend-il le français? » Il me répondit : « Non! » Alors, j'ordonnai aux hommes cachés dans les herbes : « Visez bien chacun votre homme et laissez-moi le chef. » Puis, je dis à De Bruyn : « Des tireurs de choix sont cachés dans l'herbe et je puis vous sauver. Sautez dans la rivière. » Un silence vraiment affreux d'une demi-minute à une minute succéda à cette parole. Puis il me répondit : « Non, merci! je ne puis abandonner Lippens »

Complétons cette lettre du docteur Hinde.

Le lieutenant Scheerlinck avait terminé sa lettre pour Lippens. A son tour, il exhorta De Bruyn à sauver sa vie; il pouvait, il devait agir ainsi, car nul n'ignorait qu'en ce moment même Lippens n'était probablement plus en vie et qu'en aucun cas, même si la maladie ne l'avait pas encore emporté, il n'y avait plus de salut pour lui.

Une pirogue passa, portant la lettre, une demi-bouteille de cognac et une pièce d'étoffe. Les payeurs avaient ordre de sauver De Bruyn, à qui, une fois encore, Scheerlinck cria de se jeter à l'eau, pendant que ses hommes couvriraient la rive de feux.

Et derechef De Bruyn répondit : « J'ai promis à mon chef d'aller le retrouver. J'y vais. »

Il y alla, simplement, comme il l'avait dit, et, quelques jours plus tard, lui et son chef étaient assassinés par les ordres de Séfou; leurs têtes furent fixées sur les palissades qui défendaient Kassongo... Quels commentaires ajouter à ce récit?

On dit à nos enfants, dans les écoles, comment Régulus envoyé à Rome par Carthage pour traiter de la paix et n'ayant pas réussi, retourna tendre ses mains aux fers de sa prison, et nos enfants connaissent et admirent Régulus le Romain. Leur dit-on comment De Bruyn, envoyé par les Arabes pour négocier la paix et n'ayant pas réussi, retourna tendre la gorge au sabre musulman?

Nos enfants connaissent-ils et admirent-ils le Régulus belge?... Une place, une rue quelconque portent-elles son nom?

Un monument est-il érigé quelque part disant au passant l'acte du sous-lieutenant De Bruyn?... Pas encore!... Longtemps nos cœurs se sont contractés à la pensée que tant d'héroïsme pourrait s'oublier. Mais enfin l'opinion publique s'est émue; l'argent a afflué et bientôt le monument De Bruyn va s'élever dans sa ville natale, à Blankenberghe.

..

Un dernier mot! Nous savons honorer les vivants : nous l'avons bien montré au retour des expéditions du Katanga, aux retours récents de Jacques et de Dhanis.

Nous n'oublions plus les morts!

Mais, est-ce assez des bustes de Hanssens et des frères Van de Velde?... Est-ce assez des monuments Coquilhat, Ponthier, De Bruyn?

Non! ce qu'il faut encore, c'est que la Belgique entière, comprenant enfin tout ce qu'elle doit à ceux de ses enfants qui ont donné leur vivante jeunesse pour sa grandeur et sa renommée, comprenant enfin combien l'humilie son expectative injustifiée et injustifiable, prenne en mains l'étendard d'azur étoilé d'or afin d'y écrire en lettres ineffaçables : Royaume de Belgique.

Alors, tous ceux qui dorment là-bas et qui n'eurent comme récompense que leur linceul, parce que c'était une loque bleue portant une étoile d'or; alors, dis-je, tous ces vaillants tressailleront dans les plis de ce glorieux linceul, parce que cette loque sera devenue la « Patrie! »



LA CIVILISATION IMMORTALISE L'OEUVRE DU CONGO

Lieut. Lemaire Ch.



Mellors